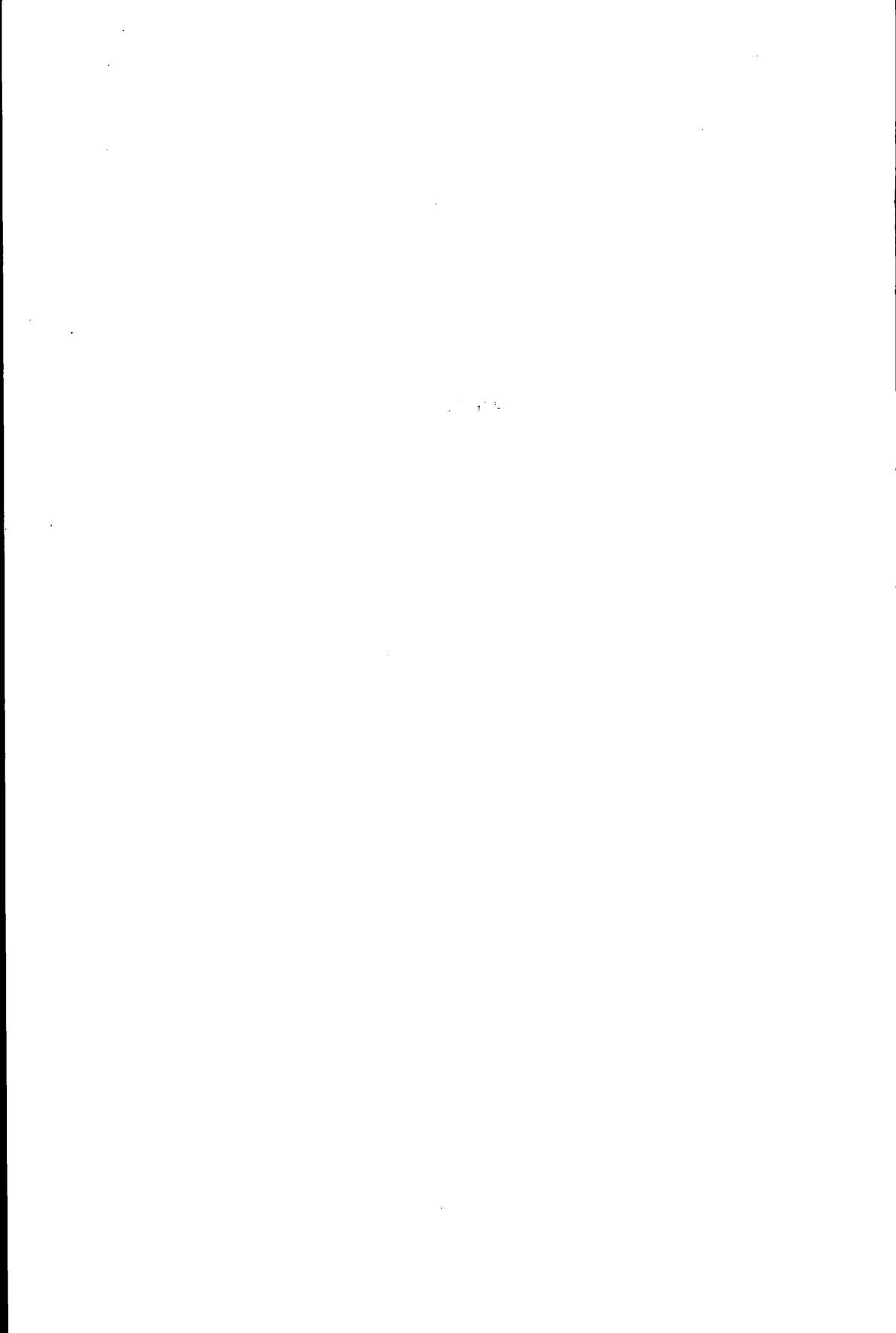


Varia



Béla KÖPECZI

Académie des Sciences de Hongrie

La presse événementielle française sur la Hongrie et la Transylvanie à l'époque de Louis XIV

La presse française et l'histoire de la Hongrie et de la Transylvanie

Quand nous parlons de la presse événementielle, nous devons penser aux gazettes de Paris et à celles de Hollande, publiées en français, qui circulèrent aussi en France. Cette presse naît en 1631 avec la parution d'un périodique publié par un certain Vendôme, sous le titre de *Nouvelles ordinaires de divers endroits*.¹ Cette gazette fut reprise par Théophraste Renaudot puis par son fils, Eusèbe, et elle fut contrôlée par le bureau du secrétaire d'État aux affaires étrangères. À partir de 1634 les *Nouvelles* publient des informations sur le Midi et l'Est de l'Europe et la *Gazette* se penche deux fois par semaine sur l'Europe nordique et occidentale.

Ce monopole cessa avec la parution de ce qu'on appelle les "gazettes de Hollande" : à partir de 1663, de la *Gazette d'Amsterdam* intitulée plus tard la *Gazette ordinaire d'Amsterdam*, en 1678 des *Nouvelles ordinaires de divers endroits* de Leyde, en 1680 du *Journal historique de Rotterdam* et en 1690 de *La quintessence des nouvelles*.² Si l'administration française interdit la diffusion des revues et des pamphlets parus à l'étranger, elle permet celle des "gazettes de Hollande" qui publient des nouvelles sans commentaires en y ajoutant celles de Paris. J'ai trouvé l'annonce suivante dans la *Gazette d'Amsterdam* du 25 septembre 1675 : « Dorénavant l'on distribuera ici (c'est-à-dire à Paris) de temps en temps, avec la Gazette de Bruxelles et autres étrangères des extraordinaires, de Hollandaises curieux, chez François Boyes, sur le quai des Grands Augustins, à l'enseigne du Roi David et l'on y verra la vérité de bien des choses qu'on ne peut pas voir ailleurs. » Ce système a prévalu pour toute l'époque qui nous occupe.

Si nous voulons présenter la façon dont la presse événementielle s'occupe de la Hongrie et de la Transylvanie entre 1663 et 1711, nous devons ternir compte de l'évolution intérieure et extérieure de ces pays : des guerres turques,

¹ Folke Dahle-Fanny Petitbon-Marguerite Boulet, *Les débuts de la presse française*, Göteborg, 1951.

² E. Hatin, *Les gazettes de Hollande et la presse clandestine aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1865.

qui ont duré jusqu'en 1699, et des "révolutions" des Hongrois contre l'absolutisme de la cour de Vienne, pour la défense des privilèges.

Dans un premier temps, après la campagne de Georges II Rákóczi en Pologne (1657), l'armée turque dévasta la Transylvanie et se trouva en conflit avec l'exercice des Habsbourg, venus à son aide. La France de Louis XIV, mettant fin à son hostilité contre Vienne, prit part avec des "volontaires" à côté des Impériaux. Ce geste de "solidarité chrétienne" ne dura pas longtemps, la cour de Vienne conclut à Vasvár la paix avec la Porte afin de se défendre contre la politique française dans l'Empire Germanique. Les dirigeants hongrois, qui n'acceptèrent pas la paix, cherchèrent à cette époque l'appui de la France et de la Turquie, c'est ce qui explique la prétendue conspiration de Pierre Zrínyi, qui amena l'exécution des principaux seigneurs.

Au cours de la seconde période qui s'étend de 1671 à 1683, Louis XIV aida directement les "Mécontents de Hongrie", en signant un accord avec le prince de Transylvanie, Michel Apafi. Après la paix de Nimègue de 1678, il continuera à appuyer Émeric Thököly de façon plus ou moins clandestine. Celui-ci fut reconnu roi de Hongrie par Constantinople, mais il se contentera du titre de prince de Hongrie du Nord.

La troisième période va du siège de Vienne jusqu'à la paix de Carlovits de 1699 et se solde avec la défaite des Turcs et des Hongrois en rébellion. Pendant la guerre d'Augsbourg, la France essaya de trouver un allié en Thököly, qui fut nommé par la Porte en 1690 prince de Transylvanie, mais ne put toutefois s'y établir.

La dernière période va de 1703 à 1711, c'est celle de la guerre d'indépendance dirigée par François II Rákóczi. Ce dernier, se servant de la guerre de la succession d'Espagne, en seul allié de la France en Europe de l'Est, obtint une aide diplomatique, financière et militaire de la cour de Versailles. Le roi le reconnut en 1705 comme prince de Transylvanie, cependant il ne signa pas les projets de traités entre la Hongrie et la Transylvanie, présentés en 1708, à cause de la situation désastreuse de la France. La guerre hongroise s'acheva par la conclusion de l'accord de Szatmár, entre la cour de Vienne et le général Sándor Károlyi, et par l'émigration de Rákóczi en Pologne et en France.

La presse de Paris puisa ses informations sur la Hongrie et la Transylvanie à Vienne ou à Varsovie et dans les comptes rendus des officiers français qui se trouvaient en Hongrie. Les "gazettes de Hollande" firent appel à Hambourg, à Cologne, à Vienne, où le *Wienerisches Diarium* parut à partir de 1705. Les journaux se servent également des manifestes d'Apafi, de Thököly et de Rákóczi et, après 1705, de quelques numéros parus sous le titre de *Mercurius veridicus*, publié par la guerre d'indépendance.

La France, défenseur de la chrétienté

Au début de 1663,³ nous lisons dans la *Gazette de Paris* un *État général des Affaires* dont l'auteur soutient que la Transylvanie combat contre "l'oppression du joug ottoman" et qu'en Hongrie les conflits subsistent entre catholiques et protestants. Dans un *État des affaires des Impériaux avec les Turcs, contenu en la lettre d'un gentilhomme allemand* il est question des luttes menées par les frères Zrínyi (Sérin) contre les Turcs : « Il serait à souhaiter que l'Empereur eût beaucoup d'officiers semblables à ces illustres frères. »⁴ Nous publions les textes dans l'orthographe moderne. La prise de Neuhäusel (Érsekujvár), place impériale importante occupée par les Turcs, est relatée par plusieurs "extraordinaires", qui pensent que Nicolas Zrínyi pourrait la reprendre.⁵ *La lettre du comte Sérin à l'Empereur, contenant plusieurs particularités de la victoire par lui remportée sur les Turcs dans la Croatie*, datée de Csáktornya, le 28 novembre 1663, parle de sa glorieuse campagne contre les Turcs, mais elle ne sera publiée à Paris qu'au début de 1664.⁶ À cette époque la *Gazette de Paris* parle de la mission de Rottal, délégué par Vienne en Haute Hongrie où les États se laissent influencer par les lettres d'Apafi et surtout par la présence des Turcs.⁷ Dans l' "extraordinaire" *L'état des affaires des impériaux avec les Turcs et les particularités des progrès du comte de Sérin, le tout en la lettre d'un Allemand* fait le résumé des nouvelles victoires de Zrínyi.⁸ Dans un autre "extraordinaire", un "Allemand" parle de la défaite des Chrétiens devant Kanizsa, de la mésentente des chefs, de la démarche de Zrínyi afin d'obtenir une aide particulière.⁹ *La prise du Fort de Sérin par les Turcs, avec ce qui s'est passé devant le siège, le tout en la lettre d'un Allemand* raconte la prise de Zerinvár et donne cette information : « Le comte de Sérin [qui] en est d'autant plus inconsolable qu'il voit non seulement ses travaux de trois ans servir de trophée à ses anciens et irréconciliables ennemis, mais la gloire qu'il en espérait entièrement perdue et de plus toute sa fortune exposée à la rage des

³ Sur la presse qui s'occupe de la période après 1665, voir B. Köpeczi : « La France, sauveur de l'Empire et champion de la chrétienté », *Hongrois et Français*, Budapest, 1983 et B. Köpeczi, en allemand : *Staatsräson und christliche Solidarität. Die ungarischen Aufstände und Europa in der zweiten Hälfte des 17-en Jahrhunderts*, Böhlau-Akadémiai Kiadó, Wien, Budapest, 1983.

⁴ *Gazette*, 90, 1663

⁵ *Gazette*, 123, 129, 1663.

⁶ *Gazette*, 25-32, 1664.

⁷ *Nouvelles ordinaires*, 12 janvier 1664 à partir de N.O.

⁸ *Gazette*, 32, 33, 1664.

⁹ *Gazette*, 82, 1664.

victorieux. » Zrínyi veut porter plainte à la cour de Vienne, pour la formation d'une armée, qui ne dépendra que de lui.¹⁰

Les "volontaires" français arrivent à Vienne le 1^{er} juillet sous la conduite du comte Coligny pour aller en "Croatie" : « Hier Sa Majesté Impériale les fut visiter auprès de Laxembourg où il fit traiter splendidement les chefs et les volontaires avec lesquels Elle prit le divertissement de la chasse ». ¹¹ La *Gazette* publie une bonne nouvelle à propos du combat près de Lewents où les Impériaux vainquirent les Turcs. ¹² Au sujet de la bataille de Szentgotthárd¹³ elle publie un bref résumé, du 3 août 1664, de Presbourg et de Vienne. La lettre d'un "officier de l'armée", datée du 12 août paraît le 5 septembre à Paris par le *Bureau d'Adresse* : *Les particularités du combat donné entre les troupes impériales et celles de Turcs, proche de la rivière de Raab, en Hongrie, le tout contenu en la lettre d'un officier de l'armée*. L'auteur présente les Turcs comme l'ancienne armée des Perses à l'époque d'Alexandre, sauf l'existence des canons, qui appartiennent aux guerres présentes. Le 27 juillet les "volontaires" français répondent aux attaques des Turcs, ainsi le marquis de Châteauneuf ou le chevalier de Saint-Aignan, qui trouva la mort dès les premiers combats. Dans la "grande bataille", du 1^{er} août, il signale les régiments d'Epagny, de Grancey, de Turenne et les escadrons de Beauvesé, de Bissy et du marquis d'Estrade. Il énumère les exploits des uns et des autres, mais surtout ceux de La Feuillade, qui combattit avec l'infanterie française « d'une manière qui ne se peut exprimer ».

Après cette victoire, la *Gazette* s'occupe dans un *État des affaires*, écrit par un Allemand, de la situation des États de Hongrie, des promesses de l'Empereur pour satisfaire aux demandes des protestants et du mécontentement de Nicolas Zrínyi et de Souches : « On espère que l'Empereur considérera les services que ces deux généraux ont rendu à l'Empire. »¹⁴ Les *Nouvelles ordinaires* parlent, le 12 octobre, d'un cessez-le-feu, et, le 25 du même mois, du traité de paix conclu à Vasvár avec les Turcs. Les Hongrois protestent contre ce traité à cause de la perte d'Érsekujvár et de Varadin,¹⁵ et ils veulent continuer la lutte contre les Turcs, d'autres sont prêts à se soumettre à la Porte.¹⁶ Le 27 décembre la *Gazette* annonce : « Le 23 du passé un courrier de Zakatheurn (Csáktornya) apporte ici la

¹⁰ *Gazette*, 91, 1664.

¹¹ *N.O.* 1^{er} juillet, 1664.

¹² *Gazette*, 180, 1664.

¹³ Saint Gothart.

¹⁴ *Gazette*, 121, 1664.

¹⁵ Nagyvárad.

¹⁶ *N.O.* 8 nov. 1664.

nouvelle de la mort du comte Nicolas de Sérin, arrivée par un accident tout à fait étrange. Le 20 étant à la chasse à 2 lieues de ladite ville, il poursuivait un sanglier qu'il avait blessé et qui s'était jeté dans le plus épais du bois, et comme il fut descendu du cheval pour l'achever avec son sabre, cette bête l'avait terrassé, lui donna de ses défenses, deux ou trois atteintes du col, dont il mourut une heure après. L'Empereur a été sensiblement touché de la perte d'un si vaillant homme et qui suivait les traces de ses devanciers, était la terreur des Infidèles. »¹⁷ Dans le premier "extraordinaire", la *Gazette* publia en 1665 la lettre d'un Vénitien, qui parle de la mort de Zrínyi, répétant les nouvelles parvenues de Vienne, et il met en relief le regret des Hongrois, qui « fondaient toutes leurs espérances sur ce héros. »¹⁸ Les *Nouvelles ordinaires* rapportent de Presbourg à propos de l'aversion des Hongrois contre le traité et de leur sympathie pour Zrínyi : « les Hongrois, qui le considéraient comme la seule personne capable de leur servir de chef dans le mécontentement ». ¹⁹

Dans le 15^e "extraordinaire" nous lisons : « Le 22 de ce mois (janvier), le comte de Coligny, étant revenu de Hongrie, reçut du Roi tout le bon accueil qu'il pouvait espérer après avoir porté jusque chez les Infidèles la gloire des armées de Sa Majesté, qui sous sa conduite ont rendu des services très considérables à toute la chrétienté. »²⁰

Une conspiration des aristocrates

Après la mort de Zrínyi, la *Gazette* parle du mécontentement des États protestants et du mariage d'Hélène Zrínyi avec le prince François I^{er} Rákóczi.²¹

La *Gazette d'Amsterdam*, dont certains numéros sont conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris, publie les informations d'Amsterdam Courant, s'intéresse à partir de 1667 aux protestants de Hongrie. Le 8 octobre elle mentionne que leurs députés « ont obtenu le libre exercice de leur religion et la restitution de leurs cloches et temples, que les catholiques romains leur avaient ôtés. »²² Elle remarque que les "Hongariens" demandent le texte du traité conclu avec la Porte, et « la restitution de même les églises que les Jésuites et autres leur ont ôtées de vive force. »²³ On nous informe également de l'embrassement de

¹⁷ *N.O.* 27 déc. 1664.

¹⁸ *Gazette*, 1, 1665.

¹⁹ *N.O.* 3 janvier 1665.

²⁰ *Gazette*, 15, 1665.

²¹ *N.O.* 30 avril, 1667.

²² *Gazette d'Amsterdam*, 8 oct. 1667.

²³ *Gazette d'Amsterdam*, 13 déc. 1667.

Bude « avec le beau palais du roi Mathias » et « de plus de 400 personnes étouffées ».²⁴

D'après la *Gazette de Paris*, le 26 avril 1670, le comte Erdódi rapporte à l'Empereur que Pierre Zrínyi est prêt à se soumettre aux Turcs et que Tattenbach est arrêté.²⁵ Forstal, l'envoyé de Zrínyi à Vienne, demande pardon à l'Empereur.²⁶ Le 17 mai, on apprend à Paris que Zrínyi et Frangepán sont également arrêtés.²⁷ En même temps François Rákóczi occupe plusieurs villes, entre autres Ónod, et veut conquérir Tokaj.²⁸ Il s'adresse à l'Empereur et envoie une délégation à Vienne.²⁹ À ce propos la *Gazette* remarque : « Les rebelles de la Haute Hongrie sont dans une consternation qui ne se peut exprimer, n'ayant ni chefs, ni argent pour se défendre. »³⁰ Le 14 juillet, on apprend que la veuve de Georges II Rákóczi a demandé le pardon de son fils à l'Empereur et celui-ci le lui accorde le 9 août.³¹ Selon des informations qui circulent selon lesquelles « les principaux acteurs de la rébellion se sont retirés sur les terres des Turcs et le reste dans la Transylvanie sous la protection de Michel Abaffi. »³² Les Impériaux occupent Murány où l'on trouve les documents de la conspiration et on apprend que le comte Nádasdy est également arrêté.³³ Le 18 octobre la *Gazette* annonce de Presbourg : « L'on dit qu'ils (les conspirateurs) n'en voulaient pas seulement à la Hongrie, mais à la personne de l'Empereur et que par ordre du comte Nadasti, 3 000 hussards s'étaient emparés de la forêt d'Ebersdorf pour enlever Sa Majesté Impériale qu'ils croyaient y devoir passer le 13 de ce mois, à dessein seulement de donner moyen aux personnes de se sauver avec plus de facilité. Mais Dieu, qui tient les souverains sous sa protection a fait avorter ce malheureux projet, qui n'a été funeste qu'à ses auteurs. »³⁴ Nádasdy et Zrínyi essayent de se défendre.³⁵ Le comte Thököly meurt et son fils, Eméric se réfugie en Transylvanie où le prince

²⁴ *Gazette d'Amsterdam*, 15 juin 1669.

²⁵ *N.O.* 26 avril, 1670.

²⁶ *N.O.* 3 mai, 1670.

²⁷ Il s'agit d'une lettre de Vienne du 23 avril. *N.O.* 17 mai 1670.

²⁸ *N.O.* 31 mai 1670.

²⁹ *N.O.* le 21, 28 juin 1670.

³⁰ *N.O.* 28 juin 1670.

³¹ *N.O.* 12 juillet, 9 août 1670.

³² *N.O.* 19 juillet.

³³ *N.O.* 4 octobre 1670.

³⁴ *N.O.* 11 octobre 1670.

³⁵ *N.O.* 25 octobre, 1^{er} novembre 1670.

Apafi « exhorte l'Empereur à user de la clémence envers les Hongrois pour ne pas les aigrir davantage ».³⁶

La *Gazette de Paris* publie un *Extraordinaire de mai 1671 contenant l'état des affaires des Impériaux en une lettre de Vienne* où l'auteur parle du projet de "pacification" par l'Empereur des "troubles de Hongrie". Par l'intermédiaire d'Apafi, les "rebelles" demandent le pardon déjà accordé à Rákóczi. Les députés réunis à Presbourg protestent contre les persécutions. L'Empereur veut maintenir ses troupes en Hongrie et Montecuccoli y est envoyé pour démanteler certaines places et en fortifier d'autres. C'est ici que la *Gazette* emploie la dénomination des « Mécontents », au lieu de celle des « rebelles ».³⁷

Le 30 mai on annonce de Vienne le procès contre Nádasdy, Zrínyi, et Tattenbach. Le premier « a confessé des crimes énormes », c'est-à-dire avoir voulu enlever l'Empereur.³⁸ Le « 68^e extraordinaire » s'intitule *Les particularités de l'exécution des comtes Nadasti et de Sérin et du marquis Frangipani, avec la suite des autres affaires de l'Empereur, contenus en une lettre de Vienne*. Les coupables de la conspiration sont exécutés après une réunion organisée par l'Empereur en personne, avec la consultation « des plus fameuses personnalités ». Le principal coupable, François Nádasdy écrit une lettre à l'Empereur, pour lui recommander ses enfants. Le prince qui l'avait tellement "aimé", a permis « qu'il aura sa tête tranchée sans qu'on touchât à la main droite ». L'exécution eut lieu le 30 à Vienne où son corps fut mis dans un cercueil. Zrínyi et Frangepán furent exécutés à Wienerneustadt. Le premier « se résolut facilement à la mort » et remit une bague à son fils, qui devait changer de nom, comme le fils de Nicolas, parce que « son père avait eu part au dessein de la révolte » (ces mots figurent dans le texte). Frangepán n'a pas eu la même "constance", mais il a demandé pardon à son beau-père, « le comte de Sérin, de ce qu'il l'avait engagé dans une si horrible conspiration ». Il exhorta les spectateurs à « demeurer inviolablement attachés au service de leur souverain ». L'exécuteur a dû asséner plusieurs coups et « a emporté une partie de l'épaule de Frangipani. »³⁹

Le mouvement des Mécontents

Après cette date les journaux s'occupent surtout du mouvement des Mécontents, de leur appui par les Turcs et par Apafi, mais aussi de l'aide que la France accorde en 1678 et 1679 à leurs campagnes.

³⁶ *N.O.* 3 et 24 janvier 1671.

³⁷ *Gazette*, 51, 1671.

³⁸ *N.O.* 30 mai 1671.

³⁹ *Gazette*, 68, 1671.

Le 1^{er} août 1671 est proclamée une amnistie de l'Empereur qui exclut les prisonniers considérés comme coupables.⁴⁰ On apprend que les "rebelles" retirés en Transylvanie ont publié un manifeste, invitant les comitats à prendre les armes.⁴¹

À cette époque la *Gazette d'Amsterdam* s'occupe surtout de l'armée impériale et du problème des "rebelles" emprisonnés à Presbourg.⁴² On parle de l'aide qu'apportent Apafi et les Turcs aux Mécontents, dont les chefs se trouvent à Bude, dans « un état digne de compassion, mal vêtus et bafoués même des Turcs, à qui ils demandent du secours ».⁴³

En 1672 un "extraordinaire" dans la *Gazette de Paris* parle de l'occupation de la cathédrale de Cassovie (Kassa) par l'armée impériale et par l'évêque d'Agria : « Le trésor avait été conservé par les protestants, on y a trouvé grand nombre d'excellents tableaux et de vases d'or et d'argent avec deux soleils à exposer le Saint Sacrement, l'un d'or et de grandeur extraordinaire ». "Les principaux de Hongrie" rétablissent ainsi la "véritable religion" par la formation d'une académie, établie par la veuve de Georges II Rákóczi.⁴⁴

Le 27 février le conseil de l'Empereur publie une interdiction de l'exercice de la religion aux luthériens et aux calvinistes, en invoquant que « ce royaume a été beaucoup plus troublé par ces religionnaires que par les armes des Turcs ».⁴⁵ Les députés protestants, envoyés à Vienne, essayent de maintenir leurs anciennes églises et d'obtenir le droit d'en construire de nouvelles.⁴⁶

La Cour de Vienne introduit un « nouveau gouvernement des places » et leur administration par les catholiques.⁴⁷ Le 16 juillet on annonce de Vienne : « Elle (l'Empereur) a approuvé la confiscation et le bannissement de plus de 600 personnes et ordonne que les ministres protestants sortissent du pays pour laisser libres jouissances des églises aux catholiques ».⁴⁸ La *Gazette de Paris* n'a rien contre la persécution des protestants, tout en citant l'exemple des paysans qui

⁴⁰ N.O. 1^{er} août 1671.

⁴¹ N.O. 17 octobre 1671.

⁴² *Gazette d'Amsterdam*, 1^{er} septembre 1671.

⁴³ *Gazette d'Amsterdam*, 15 oct., 1^{er} déc. 1671.

⁴⁴ *Gazette* 7, 1672.

⁴⁵ N.O. 27 février 1671.

⁴⁶ *Gazette*, 40, 1671.

⁴⁷ *Gazette*, 60, 1672.

⁴⁸ N.O. 9 juillet, 1672.

voulaient attaquer l'évêque catholique de Varadin, mais qui fut sauvé par « un pasteur ».⁴⁹

Le 27 août elle écrit à propos de l'aide que l'Empire a l'intention d'apporter à la Hollande : « Sa Majesté Impériale fera beaucoup mieux de conserver ses forces pour s'en servir contre eux (les Turcs), au cas où elle en a besoin, que de les envoyer où elles ne lui seront d'aucune utilité. »⁵⁰ Au début de septembre, elle annonce que la Cour de Vienne a nommé un "vice-roi" en Hongrie et que le pays sera commandé par les Allemands.⁵¹

En même temps les protestants hongrois se sont mis en campagne avec un étendard où figure cette inscription « *Pro libertate hungarica* ». Ils ont surpris Kálló et un monastère de Saint François près de Szatmár,⁵² et ils ont détruit les troupes du général Spankau.⁵³ Les "rebelles" veulent maintenir la liberté de la religion, avec celle de la patrie et d'obtenir la restitution des biens confisqués.⁵⁴

Dans l' "extraordinaire" 143, elle parle de "l'état de la rébellion de Hongrie", conduite par des personnes peu identifiables ou dont les noms sont déformés, ils exigent le libre exercice de la religion, demandent la retraite des troupes impériales et une diminution des impôts. « Ces protestations ne sont pas peu embarrassantes et néanmoins il sera difficile à Sa Majesté Impériale de n'y pas donner les mains, si Elle ne veut venir à bout de la guerre de Hongrie, n'étant pas assuré que les Turcs à la fin ne s'en mêlent et n'y mettent les holas à leur avantage. »⁵⁵

La *Gazette d'Amsterdam* date ses nouvelles de Hambourg, mais elle cite aussi l'opinion viennoise condamnant l'activité de l'ambassadeur de France, Grémonville, qu'on qualifie de « fauteur des troubles de Pologne », et de « traître à Sa Majesté Impériale ».⁵⁶

Elle parle aussi de la persécution des protestants, mais sans commenter : « L'on avait ôté aux protestants leurs temples et leurs écoles et mis en prison

⁴⁹ N.O. 2 août 1672.

⁵⁰ N.O. 27 août 1672.

⁵¹ N.O. 3 septembre 1672.

⁵² N.O. 8 octobre 1672.

⁵³ N.O. 22 octobre 1672.

⁵⁴ N.O. 12 novembre 1672.

⁵⁵ *Gazette*, 143, 1672.

⁵⁶ *Gazette d'Amsterdam*, 2 août 1672.

leurs ministres. »⁵⁷ Le nombre des “rebelles” a augmenté, mais le général Kops les a vaincus.⁵⁸

À la fin de 1672 et au début de 1673 des informations parlent des victoires impériales en Hongrie, bien que les “rebelles” soient aidés par les Turcs et par Apafi.⁵⁹ Dans un “extraordinaire” intitulé *L'installation du Grand Maître de l'Ordre Teutonique en la régence de Hongrie, avec des affaires de ce Royaume-là...* Dans une lettre de Vienne, la *Gazette de Paris* affirme que les “rebelles” continuent leurs soulèvements malgré l'installation du nouveau gouvernement.⁶⁰ Dans un autre “extraordinaire” sur *l'État des affaires en Hongrie* elle parle du mécontentement persistant des Hongrois, en remarquant : « Mais les judicieux courent que tout ce qu'on ferait par la force ne produirait rien qu'un plus grand désordre et que le meilleur expédient serait de révoquer le dit Grand Maître de l'Ordre Teutonique », en reconnaissant que « ce sentiment n'a pas jusqu'à présent été suivi ».⁶¹ Le 7 octobre la chambre de justice constituée à Presbourg a sommé les ministres protestants de s'y rendre « pour s'y justifier sur l'acceptation faite contre eux par les rebelles prisonniers qui les chargent d'avoir été les auteurs des derniers mouvements. »⁶²

La *Gazette d'Amsterdam*, qui appelle les « rebelles » également « Mécontents », rapporte de Cologne l'éloge d'Ameringen, grand-maître de l'Ordre Teutonique, en supposant qu'il « se concilie peu à peu l'amitié des peuples » et qu'il mettra « tous les esprits revêches dans le devoir envers leur souverain et dans une parfaite union contre eux-mêmes ». ⁶³ Elle se plaint de la non-arrivée du courrier de Vienne, qui « ayant été volé et tué par quelque parti des troupes de Monsieur Turenne, on ne peut pas savoir ce qui s'y passe ». ⁶⁴ Après que Grémonville soit revenu de Vienne sans avoir obtenu l'audience de l'Empereur, elle nous informe, qu'il devait être escorté, pour « le garantir de l'insulte du peuple, qui s'imagine que c'est lui qui a fomenté la rébellion et les troubles de Hongrie et fourni de notables sommes d'argent aux rebelles ». ⁶⁵

⁵⁷ *Gazette d'Amsterdam*, 13 août 1672.

⁵⁸ *Gazette d'Amsterdam*, 3 et 22 novembre 1672.

⁵⁹ *N.O.* 7, 14, 21, 28 janvier, 4 février, 4 mars 1673.

⁶⁰ *Gazette*, 2, 1673.

⁶¹ *Gazette*, 62, 1673.

⁶² *N.O.* 7 octobre, 18 novembre 1673.

⁶³ *Gazette d'Amsterdam*, 25 mai 1673.

⁶⁴ *Gazette d'Amsterdam*, 26 sept. 1673.

⁶⁵ *Gazette d'Amsterdam*, 10 octobre 1673.

Ajoutons que la *Gazette de Paris* annonce l'arrivée de l'ambassadeur de Grémonville, le 10 novembre, à Versailles.

La *Gazette de Paris* publie au début de l'année 1673 un *État général des affaires* où elle donne une description de la Hongrie, « travaillée des anciens maux » : « Il est arrivé comme à ces corps où la nature retombe d'ordinaire en de certains accidents, auxquels elle s'est habituée, c'est d'où vient que lorsqu'on croit ce Royaume bien en paix, on en apprend de nouvelles convulsions plus dangereuses encore que les précédentes ». Elle attaque le conseil de Vienne, qui s'est déclaré contre la France, malgré les « troubles de Hongrie », qui devraient avant tout les intéresser. En ce qui concerne la Transylvanie, elle parle du dessein d'Apafi de devenir roi de Pologne, ce qui pouvait avoir de « très mauvaises chances » d'aboutir.

Dans le reste de l'année on mentionne les rencontres des Impériaux avec les Mécontents, la persécution des protestants en Hongrie, l'aide que le nouveau roi polonais, Sobieski pourrait donner aux Hongrois et de l'embrassement de Kassa.⁶⁶

La *Gazette d'Amsterdam* fait état des courses des « rebelles »,⁶⁷ mais la nouvelle la plus importante de l'année date du 10 septembre, où l'on parle de l'exécution du prince Fürstenberg, dont le secrétaire avait des documents, pleins de « machinations diaboliques » contre l'Empereur, entre autres de « fomenter les rébellions de la Haute Hongrie en subministrant aux rebelles de l'argent et des moyens pour continuer la rébellion ».⁶⁸

En 1675 la *Gazette de Paris* continue de dire que « les troubles de Hongrie s'augmentent tous les jours »,⁶⁹ que les Mécontents sont aidés par les Turcs et par Apafi.⁷⁰ Le 20 avril elle rapporte que, selon le comte « Caroly » (Károlyi), il s'agit « d'une révolte générale de la Haute Hongrie, parce que toute la noblesse de ce pays était réduite à la dernière misère ».⁷¹ Apafi marche sur la Hongrie⁷² et on a des informations diverses sur les résultats de la campagne.⁷³ L'Empereur offre l'amnistie aux Mécontents, mais « connaissant assez le peu de sûreté qu'ils doivent attendre de toutes ces offres, ils paraissent toujours opiniâtres dans leur désobéissance ».⁷⁴ À la fin de l'année, l'envoyé du prince de Transylvanie pose

⁶⁶ N.O. 17 janvier, 16 et 30 juin, 11 août, 22 septembre, 6 octobre, 3 novembre 1674.

⁶⁷ *Gazette d'Amsterdam*, 15 et 27 février, 3 septembre 1674.

⁶⁸ *Gazette d'Amsterdam*, 10 septembre 1674.

⁶⁹ N.O. 5 janvier 1675.

⁷⁰ N.O. 26 janvier, 10 février, 23 mai 1675.

⁷¹ N.O. 20 avril 1675.

⁷² N.O. 20 juillet 1675.

⁷³ N.O. 31 août 1675.

des conditions d'accommodement « absolues » qui furent concertées avec la Porte, mais qui furent repoussées par Vienne.⁷⁵

C'est à cette date que la *Gazette d'Amsterdam* commence à parler ouvertement de la persécution des protestants, dans une lettre de Varsovie.⁷⁶ « Des sujets hongrois se sont jetés dans l'armée de la Suède, poussés à bout par les pratiques des pères au petit collet, qui ne sont nullement de saison, au moins dans la conjoncture des affaires présentes ». Et elle ajoute : « par les intrigues de ces Messieurs qui tâchent de chercher leur agrandissement dans l'abaissement de ces misérables, au grand préjudice de Sa Majesté Impériale et de ses intérêts qu'ils devraient préférer ». On pense que la Suède va assister les "rebelles" de Hongrie, qui sont persécutés.⁷⁷ (À la fin de l'année, du 19 novembre jusqu'au 17 décembre, il n'y a pas de *Gazette d'Amsterdam*, ce sont des *Mémoires* qui remplacent la *Gazette d'Amsterdam* et qui s'intéressent à la Hongrie.)

En 1676 les *Nouvelles ordinaires* et la *Gazette d'Amsterdam* parlent de l'attaque des Impériaux contre la ville de « Debreczin », que la Cour de Vienne a condamnée.⁷⁸ Le journal de Paris se contente des informations sur les escarmouches et sur les tentatives d'accommodement annoncées de Vienne. Autre est l'attitude de la *Gazette d'Amsterdam* qui, le 3 mars, publie que « l'Empereur à la sollicitation de l'Électeur de Saxe et de plusieurs autres puissances, ordonna le 24 du passé, l'élargissement des pasteurs protestants de Hongrie, qui avaient été condamnés et envoyés aux galères de Naples et de Sicile ». Elle ne parle pas de la Hollande ni du geste de l'amiral Ruyter, qui délivra ces pasteurs.

Une autre nouvelle, venue de Paris, attire également son attention : « On parle fort ici que les Mécontents de Hongrie, ne peuvent avoir pour roi le fils de Sa Majesté Polonoise, ils veulent élire Monsieur le Marquis de Béthune, ambassadeur extraordinaire du Roi de Pologne et beau-frère de la Reine de ce nom, mais il n'y a pas grande apparence que cela soit, ni que ce seigneur voulut se mettre dans un tel embarras, car quand cela serait, il courait risque d'être un roi de quatre jours, l'Empereur pouvant le détruire et ramener à leur devoir tous ceux qui l'auraient élu, en leur donnant la liberté de conscience qu'ils ont autrefois eue et les confirmant dans les privilèges et droits qu'ils prétendent leur avoir ôtés. »⁷⁹

⁷⁴ N.O. 21 septembre 1675.

⁷⁵ N.O. 21 décembre 1675.

⁷⁶ *Gazette d'Amsterdam*, 7 février 1675.

⁷⁷ *Gazette d'Amsterdam*, 28 mars 1675.

⁷⁸ N.O. 18, 25 janvier, 15 février, *Gazette d'Amsterdam*, 7, 9, 14 janvier 1676.

⁷⁹ *Gazette d'Amsterdam*, le 17 décembre 1676.

L'information se révèle fausse, mais elle continue à exciter les nouvellistes en Hollande et à Paris.

C'est la *Gazette d'Amsterdam*, qui annonce le 21 janvier 1677 de Cologne, d'après un avis de Vienne, « qu'il y avait un envoyé de France en Transylvanie, qui flattait les Mécontents de Hongrie de grands avantages qu'ils pourraient tirer du roi, son maître, s'ils faisaient un grand effort pour secouer le joug de l'Empereur et prendre un autre roi à sa place ; que plusieurs d'entre eux en goûtaient la proposition, qu'ils s'étaient rassemblés à diverses fois pour en délibérer. »⁸⁰ Cette *Gazette* répète le commentaire déjà cité à propos du marquis de Béthune. Elle remarque que « l'intérêt ecclésiastique a été plus fort que celui de l'État dans la politique autrichienne. »⁸¹ (Les numéros de la *Gazette d'Amsterdam* du 4 mars 1677 jusqu'au 12 juin 1681, manquent à la Bibliothèque Nationale, on ne connaît pas les commentaires sur l'intervention française, de 1677 et 1678.)

Les *Nouvelles ordinaires de Paris* mentionnent les tentatives d'accommodement faites par Vienne, et les différentes escarmouches,⁸² mais la nouvelle la plus importante vient du 6 novembre où l'on parle de l'expédition de « six mille hommes licenciés, de l'armée de Pologne », sans dire qu'il s'agit d'une expédition française. « La certitude de cette nouvelle, qu'on n'avait pas cru véritable, nous donne (à Vienne) une grande inquiétude et nous craignons que si les Mécontents sont maîtres de la campagne, leurs troupes grossiraient tous les jours. »⁸³ Ajoutons que le journal ne mentionne pas le traité conclu entre Apafi et Béthune. C'est pourtant lui qui publie, dans son "extraordinaire" 108 (27 novembre 1677), la *Relation de la victoire emportée sur les troupes impériales à Nialap en Hongrie, le 10 octobre 1677*. Il reconnaît que Boham, « commandant des troupes auxiliaires du Roi », composées de 4 800 hommes, ont pénétré en Hongrie pour rejoindre celles de Paul Wesselényi, qui dirige les Mécontents. Elles ont attaqué les troupes du général-major Schmit et en sont sorties victorieuses, tuant plus de mille hommes, tandis qu'il n'y avait que quarante morts du côté des Mécontents. Il s'agit d'une ample relation où l'on fait l'éloge de ceux qui ont pris part au combat, « chacun y ayant fait son devoir et ayant tâché de se distinguer jusqu'aux moindres officiers et jusqu'aux moindres soldats. » Il parle « de toute la prudence et de toute la fermeté » de Boham, qui s'est déjà distingué dans les guerres de France et de la Pologne.

⁸⁰ *Gazette d'Amsterdam*, 14 janvier 1677.

⁸¹ *Gazette d'Amsterdam*, 2 février 1677.

⁸² *N.O.* 27 mars, 1^{er} mai.

⁸³ Cette nouvelle fut annoncée d'abord le 24 juillet, puis le 6 novembre.

La *Gazette*, publiée en 1678 des informations venues directement de Hongrie : le 9 janvier, elle parle des « troupes auxiliaires » conduites par Boham et leur rencontre avec les Mécontents à « Moncatsh », ⁸⁴ le 22, de la prise de la ville de Nagybánya, où « on a pillé l'hôtel de la monnaie et demandé aux officiers une somme de dix mille florins », ⁸⁵ des représailles du général Kops et de leurs rétorsions par les Mécontents. ⁸⁶ Le 5 mars on annonce : « Un envoyé de l'Empereur est venu à Dantzic se plaindre au roi de Pologne de ce que nos troupes licenciées vont prendre parti parmi les Mécontents de Hongrie », la réponse est la suivante : « la République ne saurait empêcher des officiers et des soldats licenciés de chercher de l'emploi et de prendre de parti. » ⁸⁷ Le complot de Pál Béli, appuyé par les Moldaves contre le prince Apafi, l'intéresse également et elle parle de l'intervention des « troupes auxiliaires » en faveur du prince. On apprend finalement qu'Apafi fut établi dans les fonctions par le bassa de Varadin. ⁸⁸

Le 11 juin nous lisons une lettre *du camp de Totfalu, entre Nagibania et Celaubania (Felsőbánya) en Hongrie, le 29 avril 1678* où l'on nous informe que le comte Michel Teleki, ministre d'Apafi, commande une armée de 12 000 hommes avec les « troupes auxiliaires » de Boham. ⁸⁹ Le 6 août on peut apprendre dans le *Camp des Mécontents de Hongrie à Huiheli (Ujhely) sur le Tibisque, le dit jour 10 juin 1678* qu'un détachement du comte « Téokoli » (Thököly) avec 2 000 chevaux et 500 dragons attaque les châteaux détenus par les Impériaux. ⁹⁰ (À Vienne nous assistons à une querelle entre le chancelier Hoher et les magnats hongrois, au sujet « de l'infidélité de la nation hongroise », qui selon le journal devrait avoir de « fâcheuses suites ». ⁹¹) Le 27 août une information de Torna (1^{er} juillet) nous parle de la prise de la forteresse à l'aide des « auxiliaires ». Entre temps les Mécontents envoient de nouvelles lettres circulaires pour représenter « les mauvais traitements qu'on leur a fait, les raisons qu'ils ont eues d'avoir recours à la protection du Roi Très-chrétien et la résolution dans laquelle ils sont de défendre leur liberté ! » ⁹²

⁸⁴ N.O. 9 janvier 1678.

⁸⁵ N.O. 22 janvier 1678.

⁸⁶ N.O. 12 février 1678.

⁸⁷ N.O. 8 mars 1678.

⁸⁸ N.O. 30 avril 1678.

⁸⁹ N.O. 11 juin 1678.

⁹⁰ N.O. 10 août 1678.

⁹¹ N.O. 13 août 1678.

⁹² N.O. 27 août 1678.

La *Gazette de Paris* publie des informations du *Camp des Mécontents de Hongrie, en Moravie, le 21 septembre 1678* où nous apprenons que Thököly et Boham se sont avancés en Haute Hongrie et qu'ils ont défait les troupes impériales de Leslé et occupé Rosemberg, faisant irruption en Moravie.⁹³ Le colonel Josua a été arrêté par le général Wurmbs, mais il est sorti de prison et commande une troupe des Mécontents. Ces derniers occupent les villes de montagne, ils en ont tiré 20 000 ducats de contribution.⁹⁴ On a fabriqué des monnaies aux armes du Royaume avec l'inscription : « *Pro libertate et justitia* ». ⁹⁵ À Vienne on traite avec les députés de Teleki et de Thököly, qui exigent le départ des ecclésiastiques « suspects », la restitution des temples protestants, le rétablissement des biens et des privilèges du pays.⁹⁶ Le 17 décembre les *Nouvelles ordinaires* publient une lettre *Du camp des Mécontents de Bistritz (Besztercebánya)* datée du 13 octobre, qui parle de la prise des villes de montagne.⁹⁷ Le 21 janvier 1679 une autre lettre *Du camp des Mécontents de Hongrie près de Fillek (Füleek), le 30 novembre*, parle d'un combat avec 10.000 Impériaux, près des villes de montagne.⁹⁸

Certaines nouvelles arrivent aussi de Presbourg, qui affirment que « les chefs (des Mécontents) ne veulent pas consentir aux conditions qu'on leur a proposées ». On apprend que Thököly veut épouser Héléne Zrínyi, veuve de François I^{er} Rákóczi, mort en 1673.⁹⁹ Apafi offre sa médiation à Vienne, mais l'Empereur ne veut accorder l'armistice aux Mécontents que dans le cas où l'on renvoie les « troupes auxiliaires ». ¹⁰⁰

Le 29 avril on publie la « paix entre l'Empereur et le Roi Très Chrétien », ce qui permet la dissolution des « troupes auxiliaires » et leur retour en Pologne.¹⁰¹ Le 17 juin les *Nouvelles ordinaires* rapportent que « le sieur de Boham est retourné en Pologne avec la plupart des officiers qui l'avaient servi et tous ont pris congé du Prince de Transylvanie qui leur a témoigné être fort satisfait des services qu'ils ont rendu en Hongrie. » ¹⁰²

⁹³ *Gazette* 105, 1678.

⁹⁴ *Gazette* 108, 1678.

⁹⁵ *Gazette* 112, 1678.

⁹⁶ *N.O.* 3 décembre 1678.

⁹⁷ *N.O.* 17 décembre 1678.

⁹⁸ *N.O.* 21 janvier 1679.

⁹⁹ *Gazette* 10, 1679, *N.O.* 18 février 1679.

¹⁰⁰ *N.O.* 4 mars 1679, *Gazette* 28, 1679.

¹⁰¹ *N.O.* 29 mai 1679.

¹⁰² *N.O.* 17 juin 1679.

Après des négociations sur l'accommodement¹⁰³ Thököly devient le commandant des Mécontents.¹⁰⁴ On apprend que la Cour impériale devrait fuir Vienne à cause de la peste¹⁰⁵ qui sévit déjà à Eperjes et à Bártfa.¹⁰⁶

À la fin de l'année on parle de la conversion supposée de Thököly au catholicisme ainsi que de son projet de mariage avec Hélène Zrínyi.¹⁰⁷ On apprend qu'il ne veut « faire aucun traité sans la participation du Grand Seigneur ».¹⁰⁸

La *Gazette de Paris* annonce de Saint-Germain-en-Laye : « Le sieur Boham, qui a commandé un corps de troupes en Hongrie contre l'Empereur et sieur de Guénégaud, qui y commandait un régiment, ont été présentés au Roi par le sieur Colbert de Croissy, ministre et secrétaire d'État. »¹⁰⁹

Les députés des Mécontents font de nouvelles propositions à la Cour de Vienne, qui se trouve à cette époque à Prague.¹¹⁰ Le comte Caprera les a rencontrés en leur affirmant qu' « on lève la main gauche et qu'on porte la droite sur la garde de son épée ».¹¹¹ Le 10 août on apprend la mort de la princesse Rákóczi, veuve de Georges II Rákóczi, qui a servi d'obstacle au mariage de Thököly et d'Hélène Zrínyi.¹¹²

En 1681 l'Empereur se décide à accepter une diète, tenue à Oedenburg (Sopron), et à partir de cette date on a des relations sur cette assemblée. Le 21 juin il est question de l'ouverture de la diète avec des salutations en latin de l'Empereur et le discours en hongrois de l'archevêque de Strigonie,¹¹³ qui ne veut pas consentir à l'élection du palatin.¹¹⁴ Le 5 juillet on annonce que le comte Nicolas Esterházy est élu palatin.¹¹⁵ On parle de la division des États au sujet de la religion,¹¹⁶ et de l'assistance des « ministres des princes protestants », qui

¹⁰³ N.O. 19 août 1679.

¹⁰⁴ N.O. 14 novembre 1679.

¹⁰⁵ N.O. 16 septembre 1679.

¹⁰⁶ N.O. 11 novembre 1679.

¹⁰⁷ N.O. 30 mars 1680.

¹⁰⁸ N.O. 6 avril 1680.

¹⁰⁹ N.O. 10 mai 1680.

¹¹⁰ N.O. 18 mai 1680.

¹¹¹ N.O. 1^{er} juin 1680.

¹¹² N.O. 10 août 1680.

¹¹³ N.O. 21 juin 1681.

¹¹⁴ N.O. 28 juin 1681.

¹¹⁵ N.O. 5 juillet 1681.

¹¹⁶ N.O. 16 août 1681.

« sollicitent en faveur des Mécontents. Ils demandent la restitution de leurs temples et de leurs biens, et le libre exercice de leur religion. »¹¹⁷ On discute de la restitution des biens, de la retraite des troupes impériales et de la réforme de la chambre des comptes. L'esprit de division y règne : « Il y a de si grandes divisions entre les États, que les ecclésiastiques détruisent après-dîner, ce qui a été réglé le matin par les séculiers. Aussi ici il n'y a pas d'apparence que la diète puisse être encore si tôt finie, du moins avec un heureux succès. »¹¹⁸ L'Impératrice est cependant couronnée à Sopron et l'on donne une description détaillée de cet événement.¹¹⁹

Entre temps les Mécontents partent à l'attaque et les Turcs les appuient. Apafi publie un manifeste pour « leur faire restituer leurs biens, leurs temples et de les rétablir dans leurs anciens privilèges ». ¹²⁰ Des rumeurs circulent au sujet des concessions que l'Empereur veut faire aux Turcs en Hongrie afin d'assurer le prolongement de la trêve de 20 ans, conclue en 1664.¹²¹

À partir du 12 juin 1681 nous avons à Paris des numéros des « gazettes de Hollande » et en particulier des *Nouvelles extraordinaires de divers endroits de Leyde* qui parlent de la diète de Sopron,¹²² et affirment que les « affaires » se trouvent « sur un bon pied ». Elle cite la lettre de Thököly à l'archevêque de Hongrie invoquant le maintien des privilèges et la liberté des cultes protestants.¹²³ Le 21 août elles nous informent que « l'Empereur avait fait connaître adroitement au marquis de Seppeville, envoyé du roi de France, que n'ayant rien à négocier avec les États de Hongrie, il ne paraît pas mal de s'en retourner à Vienne, comme il avait fait, afin de n'augmenter pas l'ombrage qu'on prenait partout des desseins du Roi, son maître. »¹²⁴

« L'Empereur avait résolu pour le bien et le repos de ce Royaume-là de faire rendre aux Mécontents les biens qu'on leur avait ôtés, à condition qu'ils viendront faire leurs soumissions à Sa Majesté, et pour les biens de ceux qui ont été exécutés à mort, Sa Majesté voulait ouvrir un expédient à leurs héritiers pour en traiter à bon prix avec eux, qui les possèdent en vertu de la confiscation qui en avait été faite au profit de la chambre de Hongrie, pour les Jésuites. Ils devaient

¹¹⁷ N.O. 30 août, 25 novembre 1681.

¹¹⁸ N.O. 6 décembre 1681.

¹¹⁹ N.O. 27 décembre 1681 et le 3 janvier 1682.

¹²⁰ N.O. 15 novembre 1681.

¹²¹ N.O. 18 novembre 1681.

¹²² *Nouvelles extraordinaires*, 12 juin 1681.

¹²³ *Nouvelles extraordinaires*, 14 août 1681.

¹²⁴ *Nouvelles extraordinaires*, 21 août, 1681.

demeurer en possession de tous les biens qu'ils avaient possédés ci-devant et possédaient encore, mais qu'il leur serait défendu d'en acquérir aucune autres à l'avenir, de quelque manière que ce fût, et que les autres griefs étaient remis à la décision des dits États. »¹²⁵ À ce propos elles mentionnent l'intervention du baron de Sverin (Schwerin), envoyé de Brandebourg, en faveur des protestants de Hongrie.¹²⁶

En 1682 les *Nouvelles ordinaires* de Paris parlent surtout des discussions au sujet des protestants sans les commenter.¹²⁷ On apprend le 21 février, que le comte Caprara est envoyé à Constantinople pour la prolongation de la trêve,¹²⁸ mais la Porte ne veut pas en parler.¹²⁹ Le 9 mai on confirme de Constantinople, via Varsovie, que « le Grand Seigneur a fait défendre au comte Tékeli, chef des Mécontents, de conclure aucun accommodement avec l'Empereur sans sa participation ». On apprend aussi que « le Grand Seigneur a envoyé un sabre, un caftan, et une veste » au chef des Mécontents.¹³⁰ On est informé de Vienne que Thököly est trop engagé avec la Porte et qu'il espère, que « le Grand Seigneur le fera prince de Hongrie ». « Toutes ces apparences d'une rupture avec la Porte et d'une sanglante guerre en Hongrie ont obligé l'Empereur à y faire demeurer les troupes ».¹³¹

Le 27 juin la *Gazette de Paris* annonce : « Nous avons appris de Bude les particularités de la réception que le bacha a fait au comte Tekeli. Lorsqu'il est arrivé près de Bude avec trois mille chevaux, le fils de ce bacha le vint complimenter à la tête des spahis et le fit régaler de plusieurs rafraîchissements à la façon des Turcs. Il entra dans Bude, accompagné de trois cents personnes et on logea les troupes de son escorte sous des tentes dressées au-delà de la rivière, près de Pest. Le bacha le reçut dans la ville, à la tête des janissaires, et après les compliments réciproques, il l'assura de la protection du Grand Seigneur dans toutes les occasions où il en aura besoin. Ensuite il lui fit ôter son bonnet à la hongroise et il lui en fit mettre un à la turque, enrichi de pierres rares, sur lequel il y avait une plume de héron. Il le lui donna de la part de Sa Hautesse avec un sabre, une masse d'armes et un drapeau et il lui fit présent, en particulier, de quelques chevaux richement harnachés. »¹³² Après cette scène, on apprend de

¹²⁵ *Nouvelles extraordinaires*, 2 octobre 1681.

¹²⁶ *Nouvelles extraordinaires*, 16 octobre 1681.

¹²⁷ *Gazette* 1, 1682, N.O. 7 mars 1682.

¹²⁸ N.O. 21 février 1682.

¹²⁹ N.O. 21 mars 1682.

¹³⁰ N.O. 9 mai 1682.

¹³¹ N.O. 16 mai 1682.

¹³² N.O. 27 juin 1682.

Vienne que l'Empereur avait accepté le mariage de Thököly avec Hélène Zrínyi.¹³³

Les Mécontents assiègent Cassovie¹³⁴ et ils prennent Fülek.¹³⁵ Thököly « a fait battre des pièces d'or et d'argent avec cette inscription d'un côté : Pour Dieu, pour la patrie et pour la liberté, et de l'autre, Émeric, comte Tekéli, prince de Hongrie, qui est le titre que le bacha de Bude lui a donné au nom du Grand Seigneur depuis quinze jours. Son parti se fortifie tous les jours par les communautés et les États de la Haute Hongrie, qui recherchent sa protection. Le peuple et les paysans portent à son camp toutes sortes de munitions de bouche et les derniers font eux-mêmes la garde aux environs, tuant et enlevant tout ce qui tombe entre les mains des troupes impériales, de manière qu'ils leur font plus de dommage que les troupes des Mécontents. »¹³⁶

L'année se termine avec une déclaration des députés de Thököly, qui affirment de ne pas être responsables des malheurs que la guerre des Turcs pourra causer à la chrétienté, puisque « ce sont ceux qui ont violé les libertés et les privilèges de la Hongrie », qui doivent s'en défendre.¹³⁷ La Bibliothèque Sainte-Geneviève possède quelques numéros de 1682 des *Nouvelles extraordinaires de divers endroits* et entre autres celle de Kassa datée du 19 février, qui précise que Thököly se renforce et qu'il a « près de lui divers envoyés de princes étrangers et qu'il consultait avec eux des moyens de recommencer des actes d'hostilité entre Sa Majesté Impériale ». ¹³⁸ Le 9 juin elles annoncent que la princesse Radziwill a fait arrêter le commandant de Skolje, parce qu'il a laissé « passer de l'argent et nombre de Français, que l'on envoyait aux Mécontents de Hongrie », mais il fut élargi sur « l'instance de l'ambassadeur français ». ¹³⁹ Le cardinal Pio, à Rome, s'est intéressé aux « Mécontents, assistés des Turcs et fomentés de quelque autre puissance, qui leur fournissait de l'argent, qui pourraient s'emparer de tout le

¹³³ *N.O.* 11 juillet 1682.

¹³⁴ *N.O.* 22 août et 14 septembre 1682.

¹³⁵ *N.O.* 3 et 10 octobre 1682.

¹³⁶ *N.O.* 31 octobre 1682.

¹³⁷ *N.O.* 5 décembre 1682.

¹³⁸ *Nouvelles extraordinaires*, 19 février 1682. Le 23 juin elles parlent du mariage de Thököly avec Ilona Zrínyi, et le 28 juillet de celui de palatin de Hongrie avec la sœur de Thököly. *Nouvelles extraordinaires*, 21 juin, 28 juillet 1682. Malgré ces nouvelles rassurantes, la *Gazette de Leyde* parle elle aussi de la visite de Thököly à Bude, *Nouvelles extraordinaires*, 28 mai 1682 et de la prise de Kassa, *Nouvelles extraordinaires*, 3 septembre 1682 et de Fülek, *Nouvelles extraordinaires*, 6 octobre 1682.

¹³⁹ *Nouvelles extraordinaires*, 9 juin 1682.

Royaume, si Sa Majesté Impériale ne s'y opposait », et « que ce serait une grande perte que la chrétienté ferait. »¹⁴⁰

Par contre, la *Gazette de Paris*, sans parler de l'appui secret de la France, fait l'éloge de Thököly : « C'est un Prince qui n'a pas encore 35 ans, mais grand génie, brave de sa personne et bien intentionné pour son parti. »¹⁴¹

Au début de 1683 la *Gazette de Paris* annonce que le comte Thököly « a déclaré dans la diète qu'il a convoquée à Cassovie, qu'il ne veut ni ne peut séparer ses intérêts de la Porte et on est présentement assuré qu'il n'y a rien à espérer des négociations, qui ont commencées avec lui ». ¹⁴² Les habitants de l'Île de Schutt (Csallóköz) se plaignent des désordres des soldats impériaux qui portent envie « à ceux qui obéissent au comte Thekély, parce qu'ils vivent en repos et jouissent d'une entière liberté de religion et de commerce ». ¹⁴³ On parle de la naissance d'un fils de la comtesse Thököly et que le prince Apafi « fit donner son nom » à l'enfant. De Varsovie, on annonce l'arrivée d'une délégation des Mécontents auprès de Sobieski, « qui ne serait pas agréable à cette Cour, alliée de l'Empereur ». ¹⁴⁴

Le 17 juillet la *Gazette de Paris* annonce que Thököly a rencontré le Grand Vizir à Eszék : « Ce premier Ministre l'a reçu très favorablement et il l'a assuré que le Grand Seigneur avait dessein de le faire couronner roi de Hongrie, à condition qu'il maintiendra les Hongrois dans leurs privilèges, leurs biens, leurs lois et leurs libertés. » ¹⁴⁵ Une manifeste des Turcs déclarant en même temps que les villes, qui ouvriront leurs portes aux troupes des Mécontents, ne seront pas pillées. ¹⁴⁶

Le journal s'occupe ensuite du siège de Vienne. Le 16 octobre il nous informe que Thököly, qui n'y prenait part à cette campagne, a envoyé des députés à l'Empereur et au roi de Pologne « pour faire de nouvelles propositions d'accommodement ». ¹⁴⁷ Ces propositions ne sont pas acceptées, de même que celles des Hongrois, qui ont pris parti à côté des « infidèles », bien qu'ils furent

¹⁴⁰ *Nouvelles extraordinaires*, 18 août 1682.

¹⁴¹ *N.O.* 29 décembre 1682.

¹⁴² *N.O.* 27 février 1683.

¹⁴³ *N.O.* 6 mai 1683.

¹⁴⁴ *N.O.* 8 mai 1683.

¹⁴⁵ *N.O.* 17 juillet 1683.

¹⁴⁶ *N.O.* 24 juillet 1683.

¹⁴⁷ *N.O.* 16 octobre 1683.

obligés à en user « pour la conservation de leurs biens et de leurs vies ». ¹⁴⁸
Ajoutons que ces derniers ont reçu leur amnistie.

Les guerres turques en Hongrie et le désastre des Mécontents

Après le siège de Vienne la presse française s'occupe surtout des guerres turques en Hongrie et Thököly joue un rôle de plus en plus secondaire. Le 3 janvier 1684 la *Gazette de Paris* cite la lettre du chancelier de Pologne, qui déclare que « le roi de Pologne était mal satisfait de ce que cette Cour (Impériale) a rejeté les dernières propositions du comte de Thékefi, quoique l'unique moyen de faire cesser les troubles et les malheurs de la Hongrie fut de l'engager à la paix par des conditions favorables ». ¹⁴⁹

Dans cette situation Thököly ne cherche plus la paix, ¹⁵⁰ et son compagnon Petröczi publie un manifeste, menaçant ceux qui « refusent de s'engager de nouveau à la défense de leurs intérêts communs ». ¹⁵¹ Le palatin Esterházy écrit une lettre à Thököly pour son accommodement, mais on ne connaît pas la réponse. ¹⁵² Il déclare qu'il veut « avec la protection du Grand Seigneur se maintenir dans la principauté de la Haute Hongrie, que Sa Hautesse lui a confirmée, et qu'il aimait mieux mourir les armes à la main en défendant les libertés et les anciens privilèges de la Hongrie et la religion protestante, que de se laisser surprendre par des promesses dont l'exécution est fort incertaine ». ¹⁵³

Le 24 juin elle cite la lettre que Thököly a écrite au pape (datée de Cassovie, du 12 avril), où il soutient qu'il voulait s'accommoder aux conditions suivantes : reconnaissance de son élection comme prince de la Haute Hongrie, maintien des privilèges des Hongrois et libre exercice des religions protestantes. Cependant l'Empereur n'a accepté aucune des propositions ni la garantie du roi de Pologne. Il sait qu'on l'accuse d'avoir renoncé au « christianisme », néanmoins, il n'avait pris les armes pour la défense de la patrie et ne s'était mis sous la protection des Turcs que pour « la préserver de son entière ruine, après avoir reconnu par une expérience de plusieurs années que l'Empereur n'était pas en état de la défendre ». Les « patriotes » ne méritent pas le nom « odieux de rebelles », puisqu'ils ne combattant que pour la défense des privilèges accordés par les anciens rois de Hongrie et par le roi André II, dont les lettres se trouvent aussi

¹⁴⁸ 11 décembre 1686.

¹⁴⁹ *N.O.* 3 janvier 1684.

¹⁵⁰ *N.O.* 5 février 1684.

¹⁵¹ *N.O.* 12 février 1684.

¹⁵² *N.O.* 4 mars 1684.

¹⁵³ *N.O.* 18 mars 1684.

dans les archives du Vatican et « font voir directement que leurs plaintes sont très bien fondées. »¹⁵⁴

Après quelques escarmouches, Thököly est vaincu le 29 septembre par le général Schultz, devant la ville d'Eperjes,¹⁵⁵ ce qui présage sa défaite.

En 1685 c'est la misère qui règne en Hongrie, et la *Gazette de Paris* rapporte « que les soldats réduits dans leurs quartiers à la dernière misère, exercent toutes sortes de violence contre les paysans et même ils en ont tué quelques-uns pour les manger ». ¹⁵⁶ Le 21 juillet elle annonce que le prince de Conti et le prince de la Roche-sur-Yon sont arrivés en Hongrie avec plusieurs de leurs camarades et elle décrit leurs exploits.¹⁵⁷ Après Neuhäusel, les villes d'Eperjes et d'autres places sont également occupées.¹⁵⁸

Le 24 novembre, le journal publie une nouvelle sensationnelle : « Le comte Thékeli s'étant avancé vers Varadin avec un corps de sept mille hommes, trouva hors la ville le bacha, qui le reçut avec une nombreuse suite. Ils entrèrent ensemble dans la place au bruit du canon, le comte Thékeli était accompagné du comte Petrozzi (Petróczi) et des principaux officiers des Mécontents. Ils furent traités magnifiquement à dîner par le pacha. Mais à la sortie de table, un aga entra dans la salle, suivi de quelques janissaires, et il déclara qu'il avait un ordre exprès de la Porte de se saisir du comte Thékeli et le mettre aux fers, ce qui fut aussitôt exécuté. Le bacha dit en même temps au comte Petrozzi, qu'il devait prendre le commandement des troupes et le gouvernement de la Haute Hongrie jusqu'à ce qu'on eût appris les intentions du Grand Seigneur sur ce sujet. Le comte Petrozzi témoigna qu'il acceptait avec beaucoup de joie, s'étant rendu avec les officiers à la tête des troupes du comte Thékéli, qui étaient demeurées aux environs de Waradin, ils résolurent unanimement de rentrer à l'obéissance de l'Empereur. »¹⁵⁹

Cette erreur de la Porte a précipité les événements, les Mécontents passèrent du côté de Vienne, excepté la princesse « Ragotzi », qui attendait la réponse et l'aide de son mari.¹⁶⁰

Le 5 janvier 1686 on apprend que la princesse déclara à Caraffa qui assiégea Munkács, qu'elle ne veut pas « devoir manquer à la foi conjugale » et qu'elle veut défendre la forteresse jusqu'à la mort.¹⁶¹

¹⁵⁴ N.O. 24 juin 1684.

¹⁵⁵ N.O. 21 octobre 1684.

¹⁵⁶ N.O. 1^{er} février 1685.

¹⁵⁷ N.O. 21 juillet, etc. 1685.

¹⁵⁸ N.O. 13 octobre 1685.

¹⁵⁹ N.O. le 24 novembre 1685.

¹⁶⁰ N.O. 22 décembre 1685.

¹⁶¹ N.O. 5 janvier 1686.

À Vienne on reçoit l'envoyé d'Apafi qui « se voyant menacé d'être déposé par les Turcs, entrera dans une alliance offensive avec l'Empereur, parce que c'est le seul moyen qu'il ait de se mettre à couvert de cette disgrâce ». ¹⁶²

Le 9 mars la *Gazette* déclare : « Les nouvelles de la liberté du comte Thékéli et de sa marche avec neuf ou dix mille hommes vers Témiswar (Temesvár) se confirment de toute part. » ¹⁶³

Cependant c'est le siège de Munkács qui fait l'admiration de l'Europe : « Les assiégés, animés par la fermeté de cette princesse (Rákóczi) et par l'espérance qu'elle leur donne d'être bientôt secourus, ne paraissent pas fort alarmés ». ¹⁶⁴

La principale nouvelle de 1686 est le siège et la chute de la ville de Bude, dont on publie un « extraordinaire » détaillé (*Gazette* 43, 1686). Après la prise, la *Gazette* rapporte :... « On a aussi trouvé dans le château la bibliothèque des anciens rois de Hongrie, qui avait été fort augmentée et enrichie d'un très grand nombre de livres rares par le roi Mathias Corvin. » ¹⁶⁵ Le 16 novembre on relate de Vienne : « On en a apporté ici en plusieurs coffres une partie de manuscrits qui s'y sont trouvés et qui sont les restes de la bibliothèque de Mathias Corvin, roi de Hongrie. » ¹⁶⁶

Sur Thököly on a des informations diverses : qu'il fut étranglé, qu'il fut assassiné, qu'il était tout simplement mort : « de pareils bruits ont si souvent couru, qu'on a beaucoup de peine à les croire ». ¹⁶⁷ Au début de l'année 1687 les bruits circulent sur l'intention de secourir Munkács. ¹⁶⁸

La nouvelle politique la plus importante concerne la « conspiration des bourgeois » à Eperjes et leurs exécutions. « Le Comte Caraffa a envoyé ici (à Vienne) leurs dépositions avec un détail fort ample de la conspiration, et il a mandé que le nombre de ceux qui y étaient engagés était si grand qu'il n'y avait pas d'apparence d'en pouvoir faire justice. » ¹⁶⁹ Le journal parisien rapporte que Radvánszky « tourmenté avec tant de violence » a confessé qu'il a envoyé des sommes considérables à Munkács, mais il est mort après sa déposition. En tout

¹⁶² *N.O.* 23 février 1686.

¹⁶³ *N.O.* 9 mars 1686.

¹⁶⁴ *N.O.* 20 et 27 avril 1686.

¹⁶⁵ *N.O.* 12 octobre 1686.

¹⁶⁶ *N.O.* 16 novembre 1686.

¹⁶⁷ *N.O.* 21 décembre 1686.

¹⁶⁸ *Gazette* 4, 11, 18, 25 janvier 1687.

¹⁶⁹ *N.O.* 29 mars, 26 avril 1687.

cas « les prisons sont remplies de complices qu'on arrête tous les jours ». ¹⁷⁰ Les Hongrois « font de grandes plaintes à cause des procédures du conseil criminel » où l'on a condamné des personnes « sur de simples dénonciations » sans tenir compte de la « forme prescrite par les lois du Royaume ». ¹⁷¹

Pendant la guerre se poursuit et une relation est publiée : *la défaite de l'Armée Ottomane près de Mohatz par l'Armée Impériale*. ¹⁷²

Des informations sont publiées sur le double jeu des Transylvains à l'égard de la Cour de Vienne et de la Porte jusqu'au moment où Charles de Lorraine conclut un accord avec le prince. Selon le traité signé le 6 décembre, la Transylvanie se place sous la protection de l'Empereur, mais Apafi et ses successeurs sont reconnus comme princes. ¹⁷³

En Hongrie, les États se prononcent à Presbourg sur le droit héréditaire dans la maison des Habsbourg, bien que certains aient voulu faire accepter les « anciennes capitulations » et surtout la libre élection du roi. Néanmoins Joseph I^{er} fut couronné sur la base du droit héréditaire accepté par la diète. ¹⁷⁴

Des « gazettes de Hollande » conservées à Paris, surtout les *Nouvelles extraordinaires*, parlent en 1687 de la « mort » de Thököly avec réserve et elles soutiennent que ces bruits « sont ceux de son parti qui avaient publié cette nouvelle pour voir de quelle part les Impériaux l'en recevraient ». ¹⁷⁵

À partir du mois d'avril on y parle également de la conspiration d'Eperjes qui est considérée comme « générale », ¹⁷⁶ ainsi que de l'exécution des « prétendus » conspirateurs que le journal met en doute.

Le 1^{er} mai elles annoncent les négociations entre Apafi et les Impériaux mais sans y croire. ¹⁷⁷ : « Les plus éclairés et bon nombre de ceux qui ne se piquent pas de cette qualité n'y ajoutent point foi, surtout ceux qui sont informés que le Prince qui règne aujourd'hui en Transylvanie, étant un des plus grands politiques qui sont en Europe. Il n'ignore pas que son intérêt présent est d'être neutre pour pouvoir dans l'occasion se ranger du côté du plus fort, outre que c'est une chose absurde de croire qu'un prince comme lui voulut s'engager dans une guerre ouverte aux conditions qu'on vient d'alléguer, car enfin lorsque la paix

¹⁷⁰ N.O. 24 mai 1687.

¹⁷¹ N.O. 3 mai 1687.

¹⁷² Gazette 28, 1687.

¹⁷³ N.O. 6 décembre 1687.

¹⁷⁴ N.O. 29 novembre 1687.

¹⁷⁵ *Nouvelles extraordinaires*, 6, 13, 18 mars 1687.

¹⁷⁶ *Nouvelles extraordinaires*, 8 et 10 avril 1687.

¹⁷⁷ *Nouvelles extraordinaires*, 3 juin, 3 juillet 1687.

serait faite ou lorsque les Turcs trouveraient l'occasion de se venger, le Prince Abaffi ne serait pas en état de forcer l'Empereur de tenir sa parole, et l'expérience fait voir tous les jours que le bon droit manque où la force n'est pas pour le soutenir. Il est plus vraisemblable que le Prince se maintiendra par ses contributions vers les bonnes grâces de l'Empereur aussi longtemps qu'il jugera à propos. »¹⁷⁸ Cependant, bien qu'il soit « un bon politique », Apafi signe le traité.

Le parti pris des *Nouvelles extraordinaires* se fait de plus en plus manifeste pour les protestants de Hongrie : « Comme la conquête de Bude ne serait presque de nulle utilité à la Chrétienté, s'il ne s'y établissent point de maison jésuitique, on y en va bâtir une pour ces bons pères, qui irait de temps en temps en parti sur les terres des Turcs pour leur apprendre à faire le signe de la croix. »¹⁷⁹ Quand on annonce que Thököly a fait un traité d'alliance avec la Porte sur la libre élection du roi de Hongrie et sur le maintien des anciens privilèges, on cite le point 10, stipulant « que tous les jésuites perturbateurs de repos public (cela y est en propositions) seront bannis à jamais en toute la Hongrie ». ¹⁸⁰

En ce qui concerne la guerre, on apprend le 4 septembre, que « Son Altesse Électorale (le duc de Bavière) a dépêché un gentilhomme à Paris pour faire part à Madame la Dauphine de toutes les particularités de cette journée » (de Mohács).¹⁸¹

Munkács se défend, bien que Thököly ne puisse lui fournir d'aide. La *Gazette de Leyde* fait l'éloge d'Hélène Zrínyi : La forteresse « était commandée par un brave capitaine sous les ordres d'une héroïne qui fait l'admiration de toute l'Europe ». ¹⁸²

À Presbourg on parle des propositions de l'Empereur et du désaccord qui règne dans les États de Hongrie, qui acceptent finalement le droit héréditaire et le couronnement de Joseph I^{er}. ¹⁸³

Le 14 février 1688 on apprend la reddition de Munkács, c'est la « division entre les officiers » et le manque d'argent, qui en sont la cause. L'amnistie générale et la restitution d'une partie des biens de la famille sont accordées par les Impériaux.¹⁸⁴ Le 11 avril, la princesse Rákóczi arrive à Vienne avec ses enfants.¹⁸⁵ Une scène plutôt intéressante y est mentionnée : « Le jeune prince

¹⁷⁸ *Nouvelles extraordinaires*, 3 mai 1687.

¹⁷⁹ *Nouvelles extraordinaires*, 13 mai 1687.

¹⁸⁰ *Nouvelles extraordinaires*, 10 août 1687.

¹⁸¹ *Nouvelles extraordinaires*, 4 septembre 1687.

¹⁸² *Nouvelles extraordinaires*, 9 septembre 1687.

¹⁸³ *Nouvelles extraordinaires*, 4 et 9 décembre 1687.

¹⁸⁴ *N.O.* 14 et 21 février 1688.

¹⁸⁵ *N.O.* 7 avril 1688.

Ragotzi les salua (l'Empereur et sa famille) avant leur départ et baisa la main à l'Empereur et au Roi de Hongrie. Il sera envoyé à Neuhaus, en Bohême, pour y faire ses études et ses exercices ».¹⁸⁶

À ce moment Thököly envoie des circulaires où il exprime sa « compassion de l'aveuglement des Hongrois, qui au préjudice de leurs libertés et de leurs privilèges avaient même aimé se soumettre à l'Empereur sous des conditions dures ». Selon lui, le Grand Seigneur se rendra en Hongrie « pour les châtier de leur rébellion, et pour le rétablir dans tous ses biens et honneurs, dont il avait été dépouillé pour avoir défendu avec trop de rigueur les intérêts de sa patrie ».¹⁸⁷

Le journal de Paris s'occupe aussi de la guerre turque et il annonce le 18 septembre que les Impériaux ont encerclé la ville et le château de Belgrade.¹⁸⁸ Il parle à propos de Thököly de quelques escarmouches, de sa retraite à Vidin et de l'amnistie de Vienne, nouvelle qualifiée de « suspecte ».¹⁸⁹

En 1689 Thököly fait distribuer des billets pour annoncer « qu'il se mettra en marche »¹⁹⁰ et invite le prince de Transylvanie à renoncer à la protection de l'Empereur.¹⁹¹ Il prend part aux diverses attaques de l'armée turque et à la fin de l'année il abandonne et brûle Orsova.¹⁹²

En 1690 on apprend la mort de Michel Apafi, qui d'après la *Gazette* « s'y était maintenu avec beaucoup de prudence nonobstant les différentes révolutions arrivées dans le pays ».¹⁹³ Le 19 août on diffuse à Vienne la nouvelle selon laquelle « le Grand Seigneur a nommé le comte Thékély pour succéder à feu Michel Apaffi dans la principauté de Transylvanie et des Sicules aux mêmes conditions qui avaient été prescrites à Bethlehem (Bethlen) Gabor, lorsqu'il fut investi par la Porte Ottomane ».¹⁹⁴ Elle affirme que « presque tous les Transylvains souhaitaient de l'avoir pour leur prince ».¹⁹⁵

Le 23 septembre arrive à Paris la nouvelle de la défaite du général Heusler et du comte Michel Teleki. Le général impérial a rassemblé cinq mille hommes et la milice de la Transylvanie, conduite par le comte Teleki. « Mais les Walaques,

¹⁸⁶ *N.O.* 24 avril 1688.

¹⁸⁷ *N.O.* 10 mai 1688.

¹⁸⁸ *N.O.* 25 septembre 1688.

¹⁸⁹ *N.O.* 29 novembre 1688.

¹⁹⁰ *N.O.* 22 janvier 1689.

¹⁹¹ *N.O.* 12 février 1689.

¹⁹² *N.O.* 12 novembre 1689.

¹⁹³ *N.O.* 20 mars 1690.

¹⁹⁴ *N.O.* 19 août 1690.

¹⁹⁵ *N.O.* 9 septembre 1690.

qui servaient de guides, enseignèrent au comte Thékély une autre route par des bois, des défilés et des montagnes escarpées qu'on croyait impraticables et où la cavalerie fut obligée de mettre pied à terre et de mener les chevaux par la bride. Il passa néanmoins sans être découvert par les courriers de l'armée impériale. Ayant fait ensuite un détachement, qui prit les Impériaux par derrière, il les attaqua si brusquement que ceux-ci, n'ayant pas presque le temps de se reconnaître et se trouvant enveloppés, furent enfoncés de toutes parts. Les Transylvains lâchèrent d'abord le pied sans avoir tiré un seul coup. Les Allemands ne laissèrent pas de faire une défense assez vigoureuse, mais ils furent enfin contraints de plier et se retirer avec précipitation, après une perte qu'on avoue être de plus de deux mille hommes et de la plupart des officiers généraux et des autres, qui furent tués ou faits prisonniers. » Parmi les officiers arrêtés se trouvent les généraux Heusler et Doria, parmi les morts Michel Teleki. Certains parlent à Vienne de la supériorité de l'ennemi et surtout de l'infidélité des Transylvains, « qui ne combattaient pas fort volontiers contre le comte Thékély, que la plupart souhaitaient pour leur prince. »¹⁹⁶ À cette époque on dit déjà que Thököly voudrait échanger Heusler contre sa femme et ses enfants.

Le 11 novembre arrive la nouvelle de la prise de Belgrade par les Turcs,¹⁹⁷ et Thököly, sous la pression des Impériaux, doit se retirer de Transylvanie,¹⁹⁸ bien que « les États de la Transylvanie lui sont favorables ».¹⁹⁹

Après cette date, Thököly figure peu dans la presse événementielle, on parle de sa maladie,²⁰⁰ de son séjour aux bains de Nissa (Niš), mais aussi de sa participation à la bataille de Szalánkemén.²⁰¹ Des bruits courent sur l'arrestation de Thököly et de Petróczi par les Turcs, parce qu'ils voulaient s'accommoder avec Vienne.²⁰² Tout cela est démenti : « Ces avis qui paraissent fort certains, on fait cesser la joie qu'on avait eue par l'espérance que les Mécontents de Hongrie, ayant perdu leur chef, renonceraient à la protection de la Porte et se remettraient sous l'obéissance de l'Empereur. » On confirme cependant que Heusler sera libéré contre la princesse Rákóczi, qui doit se rendre auprès de son mari.²⁰³ À partir de 1692 on trouve à Paris les numéros du *Recueil des nouvelles*

¹⁹⁶ N.O. 23 septembre 1690.

¹⁹⁷ N.O. 11 novembre 1690.

¹⁹⁸ N.O. 9 décembre 1690.

¹⁹⁹ N.O. 16 décembre 1690.

²⁰⁰ N.O. 31 mai 1691.

²⁰¹ N.O. 22 septembre 1691.

²⁰² N.O. 22 décembre 1691.

²⁰³ N.O. 12, 19, 26 janvier et 22 mars 1692.

d'*Amsterdam* qui affirment que Thököly s'est rendu à Adrianople où il a eu des conférences avec le Grand Vizir et avec l'ambassadeur de France.²⁰⁴ La grande nouvelle de l'année fut la prise de Varadin.²⁰⁵ Le journal parisien revient à Thököly pour se plaindre de Heusler qui n'a pas respecté l'accord.²⁰⁶ Le *Recueil des nouvelles d'Amsterdam* réitère les nouvelles sur sa maladie.²⁰⁷

Au début de 1693 on parle de la disette en Transylvanie,²⁰⁸ des vagabonds autour de Segedin²⁰⁹ et de l'intention de Thököly d'entrer dans la Principauté.²¹⁰ Le *Recueil des nouvelles d'Amsterdam* attire l'attention sur le « renouvellement du parti français à la Porte, ce qui fait disparaître tout espoir de paix avec les Habsbourg. Les Turcs pillent les villages où sévit la guerre. »²¹¹ « Le Comte de Tekeli avait fait avertir la plupart de ces pauvres habitants de se sauver afin qu'ils ne tombassent pas dans des mains si barbares ». Il est aussi intervenu auprès du Grand Seigneur en leur faveur, mais en vain.²¹²

En 1694 on parle, selon le journal parisien, de son arrestation à Passarovits, qui sera ensuite démentie.²¹³ Il est accusé d'avoir trahi le commandant hongrois de Ujpalánka et d'avoir sollicité la protection de l'Empereur. Les *Nouvelles extraordinaires* ajoutent que c'est le bassa de Belgrade, « son intime ami », qui est intervenu pour qu'il soit mis en liberté.²¹⁴ On apprend enfin qu'il se trouve à Vidin avec ses troupes où il manque « de plusieurs choses nécessaires pour sa subsistance et que sa santé était fort mauvaise ». ²¹⁵ Les *Nouvelles extraordinaires* ajoutent qu'il « est disgracié », parce qu'il n'a pas été présent au conseil de guerre à Adrianople et parce qu'il ne reçoit « aucunes remises de France ». ²¹⁶

En 1695, après plusieurs nouvelles peu importantes, la presse parisienne parle, le 24 septembre, d'un bruit « qui s'est répandu que la Grand Seigneur a

²⁰⁴ *Recueil des nouvelles d'Amsterdam*, 27 mars, 8 mai 1692.

²⁰⁵ *N.O.* 28 juin, *Recueil des nouvelles d'Amsterdam*, 23 juin 1692.

²⁰⁶ *N.O.* 7 juin 1692.

²⁰⁷ *Recueil des nouvelles d'Amsterdam*, 4 décembre 1692.

²⁰⁸ *N.O.* 7 février, 7 mars 1693.

²⁰⁹ *N.O.* 11 avril 1693.

²¹⁰ *N.O.* 14 février 1693, 24 octobre 1693.

²¹¹ *Recueil des nouvelles d'Amsterdam*, 5 février, 23 avril 1693.

²¹² *Recueil des nouvelles d'Amsterdam*, 16 novembre 1693.

²¹³ *N.O.* 22 mai, 5, 12 et 19 juin 1694.

²¹⁴ *Nouvelle extraordinaires*, 8 juin 1694.

²¹⁵ *N.O.* 3 décembre et *Nouvelles extraordinaires*, 25 novembre 1694.

²¹⁶ *Nouvelles extraordinaires*, 25 novembre 1694.

ordonné au comte Thékely de se rendre à Constantinople avec la Comtesse, sa femme ». Cette nouvelle s'avère juste. « On apprend que le comte Thékely est en toute liberté à Constantinople avec la princesse sa femme, nonobstant les bruits qui avaient couru sur sa détention ».²¹⁷

L'année 1696 commence par une information de la *Gazette de Paris* venue le 14 janvier de Hermanstadt en Transylvanie, où un Grec arrivé de Constantinople, déclare que Thököly fut envoyé en « Anatolie », cependant « cette nouvelle ne correspond pas avec d'autres qu'on en avait reçues depuis quelques jours ».²¹⁸ Le 9 décembre elle affirme que Thököly est revenu à Constantinople.²¹⁹ Les « gazettes de Hollande » parlent très peu de lui, il n'est mentionné qu'à propos du diplomate Sándor, qui l'a abandonné.²²⁰ On annonce que la Porte est mécontente de la conclusion de la paix conclue entre la France et les alliés : « Ils avaient manqué de l'animosité contre la nation française et commencé à maltraiter leurs marchands. »²²¹ Le journal réaffirme que Thököly est à Constantinople, « indisposé ».²²²

Les *Nouvelles extraordinaires* annoncent le 3 mars 1699 la conclusion du traité entre l'Empire des Habsbourg et la Porte, qui fixe les nouvelles frontières et ordonne qu'on éloigne les « rebelles » hongrois des frontières de l'Empire.²²³ La *Gazette de Paris* publie les articles du traité et mentionne que « les Hongrois et Transylvains qui se sont retirés dans l'Empire Ottoman devaient être éloignés des mêmes frontières. »²²⁴

La guerre d'indépendance de 1701 à 1711

Arrestation et évasion de Rákóczi

L'événement qui attira l'attention de la presse étrangère sur la situation de la Hongrie fut l'arrestation de Rákóczi et de ses compagnons.²²⁵ Les *Nouvelles extraordinaires* du 21 avril – d'après une information venue de Vienne – annonce

²¹⁷ N.O. 24 septembre, 1^{er} octobre, 31 décembre 1695.

²¹⁸ N.O. 14 janvier 1696.

²¹⁹ N.O. 9 décembre 1696.

²²⁰ *Gazette d'Amsterdam*, 10 décembre 1696.

²²¹ *Gazette d'Amsterdam*, en février 1698.

²²² *Gazette d'Amsterdam*, 7 juillet 1698.

²²³ *Nouvelles extraordinaires*, 3 mars 1699.

²²⁴ N.O. 7 mars 1699.

²²⁵ Sur la période de 1700 et 1711 voir : B. Köpeczi : *La France et la Hongrie au début du XVIII^e siècle*, Budapest, 1971.

qu'à Linz un capitaine nommé Longueval, fut arrêté soupçonné d'avoir voulu incendier les « dépôts militaires » dans le Tyrol.²²⁶ Le 9 mai les « gazettes de Hollande » nous informent que grâce à cet officier on a réussi à dévoiler un dangereux complot en Hongrie.²²⁷ Les conspirateurs avaient voulu assassiner l'Empereur et le roi de Rome, et se préparaient à faire éclater une révolte pour proclamer le comte « Teckely » roi de Hongrie.²²⁸ Les chefs de la conspiration étaient « Ragozzi » et « Schirmai ». L'émoi est à son comble à Vienne : « la grande et détestable conspiration fait toujours ici grands bruits ».²²⁹

La *Gazette de Paris* ne parle de cette conspiration que le 14 mai : « On écrit de la Haute Hongrie que plusieurs voleurs y faisaient de grands désordres et que le Prince Ragotzi et le nommé Szirmai, chef de justice de la Haute Hongrie, étant soupçonnés de les favoriser et de tramer quelque révolte, avaient été arrêtés par le Comte Solari et conduits à Eperjes. »²³⁰

Le *Journal historique* proteste contre l'insinuation que la révolte avait été préparé par les protestants, au contraire, il affirme que « les principaux catholiques et même des évêques sont du nombre ».²³¹ Les *Nouvelles extraordinaires* signalent que quelques-uns des conspirateurs s'étaient évadés en Pologne ou en Turquie.²³²

La *Gazette de Paris* présente l'affaire de la conspiration avec un certain scepticisme : « On prétend qu'une grande conspiration a été découverte en ce pays-là et c'est sous ce prétexte que le Prince Ragotzi et plusieurs autres personnes considérables ont été arrêtés. On les accuse d'avoir eu des desseins pernicieux, inspirés par le Comte Tekeli, et qui devaient être appuyés par les Turcs et les Tartares, quoi qu'il n'y ait aucun mouvement de troupes dans les États du Grand Seigneur. Cette accusation paraît uniquement fondée sur la déposition d'un capitaine nommé Langewill, qui a été arrêté à Lints, dans la Haute Autriche. Le Conseil s'est assemblé plusieurs fois sur ce sujet et sur les affaires de la conjoncture présente, en présence de l'Empereur et du Roi des Romains. La Princesse Ragotzi, quoique grosse, est venue en cette ville, pour travailler à faire connaître l'innocence du Prince, son époux mais elle n'a pu

²²⁶ *Nouvelles extraordinaires*, 21 avril, *Journal historique* (de Rotterdam) 28 avril 1701.

²²⁷ *Journal historique*, 12 mai 1701.

²²⁸ *Nouvelles extraordinaires* et *Journal historique*, 12 mai 1701.

²²⁹ *Nouvelles extraordinaires*, 14 mai 1701.

²³⁰ *N.O.* 14 mai 1701.

²³¹ *Journal historique*, 16 mai 1701.

²³² *Nouvelles extraordinaires*, 17 mai 1701.

encore obtenir audience de Sa Majesté Impériale, ni même la permission d'entrer en cette ville, ayant reçu ordre de demeurer dans le faubourg. »²³³

En ce qui concerne la culpabilité de Rákóczi, les nouvelles sont contradictoires. La presse hollandaise prétend que les charges contre Rákóczi et ses compagnons ne cessent de s'accumuler,²³⁴ malgré les dénégations du Prince.²³⁵ On croit même déjà connaître le verdict : Szirmay aura la tête tranchée et Rákóczi sera condamné à la prison à perpétuité. Cependant, au moment où l'on apprend que le Prince a été logé dans les appartements du duc de Salm (ce qui du reste n'était pas vrai), on en déduit qu'il est innocent : « c'est une marque... qu'il n'est pas criminel ». ²³⁶ Selon la *Gazette de Paris* « cette affaire est encore fort obscure. On assurait d'abord que les conspirateurs avaient formé de pernicieux desseins contre l'Empereur et toute sa Maison ; que le colonel Paul Diack, qui levait un régiment de deux mille hussards, devait les exécuter à Laxembourg, où il devait se rendre pour passer en revue ; qu'il y avait beaucoup de troupes prêtes pour le soutenir ; qu'un grand corps de Tartares était en marche pour le même effet ; que le Grand Seigneur devait appuyer les rebelles et que depuis que le Prince Ragotzi, le comte Szirmai et les autres accusés avaient été arrêtés, vingt cinq mille hommes s'étaient rassemblés pour les délivrer. Présentement on ne parle plus d'aucun complot contre la Maison Impériale, mais que les Hongrois voulaient se rétablir dans leurs privilèges, dont ils ont été privés par l'Empereur, et le Prince Ragotzi dans la principauté de Transylvanie, que son grand-père a autrefois possédée. On avoue qu'il n'y avait aucun corps de Tartares en campagne, ni aucunes troupes hongroises rassemblées ; que le Grand Seigneur avait refusé d'entrer dans ce projet et que l'emprisonnement des accusés avait été fait sans aucune résistance, ni opposition ». ²³⁷ Elle met en évidence que Rákóczi se dit innocent et que « les lettres qu'on disait qu'il avait écrites, n'étaient que des blancs seings qu'il avait donnés à ceux qui ont le soin de ses affaires et que ses ennemis ont remplis ainsi qu'ils on voulu ». ²³⁸ À Paris on croit savoir que Szirmay et Vay ont été enfermés dans les mêmes prisons que, jadis, Pierre Zrínyi et Frangepán, qu'ils sont étroitement surveillés et même que la foire de Wienerneustadt a eu lieu en dehors de l'enceinte de la ville pour éviter que puissent s'y réunir des hommes susceptibles de délivrer les prisonniers. ²³⁹

²³³ N.O. 21 mai 1701.

²³⁴ 7 juin, Vienne, 21 mai 1701.

²³⁵ *Journal historique*, 11 juillet, Vienne, 25 juin 1701.

²³⁶ *Journal historique*, 3 oct., Vienne, 17 sept. 1701.

²³⁷ N.O. 28 mai, Vienne, 7 mai 1701.

²³⁸ N.O. 25 juin, Vienne, 4 juin 1701.

²³⁹ N.O. 2 et 16 juillet 1701.

Le 7 novembre 1701 Rákóczi parvient à s'évader. La nouvelle fait sensation dans toute l'Europe. « Hier on reçut avis par un exprès que le Prince Ragotzi qui était prisonnier à Nieustadt s'était sauvé de sa prison la nuit précédente. On a fermé les portes de la ville pour y faire la recherche, et l'on a aussi envoyé des partis de dragons en campagne pour tâcher de le découvrir et de le ramener. »²⁴⁰ C'est le texte presque littéralement identique de la nouvelle, parue le 24 novembre dans les *Gazettes de Rotterdam* et de *Leyde*, qui se réfère à une information communiquée de Vienne le 9 novembre. Les récits qui circulent sur les circonstances de l'évasion sont riches en détails, d'ailleurs contradictoires. Selon les uns, Rákóczi a fui en uniforme de dragon, selon d'autres, il était habillé en jésuite. On affirme que l'évasion avait été préparée par un capitaine du régiment de dragons Castelli.²⁴¹

La *Gazette de Paris* ne signale l'évasion que le 3 décembre, et en résume les événements de la manière suivante : « Le soir du 8 de ce mois un courrier exprès apporta la nouvelle que le Prince Ragotzi s'était sauvé le 7 à deux heures après midi de la prison où il était enfermé à Neustadt, qu'aussitôt qu'on s'en était aperçu, on avait fermé les portes de cette ville-là et qu'on avait fait plusieurs détachements de dragons pour tâcher de l'arrêter. On a su depuis qu'il avait fait vendre à Neustadt ses chevaux, sa vaisselle d'argent et ses hardes, qu'ensuite ayant régala ses gardes et leurs officiers, il les avait tous enivrés et s'était sauvé déguisé en dragon. Il avait laissé dans sa chambre trois lettres pour l'Empereur, pour l'Impératrice et pour le Roi des Romains, qui ont été lues dans le Conseil, mais on ne sait pas ce qu'elles contiennent ». Une semaine plus tard elle ajoute que le Prince avait gagné un capitaine nommé « Lehemann » à qui il avait donné 500 ducats d'or pour que celui-ci lui procure un uniforme de dragon et trois chevaux. Dans les lettres qu'il laissa dans la prison, il protesta de son innocence. Sa femme se vit enfermée dans le couvent de Porta Cœli.²⁴² « Les gazettes de Hollande » annoncent dès le début de décembre que Rákóczi « s'est retiré en Pologne chez une personne nommée Beresini qui est protégée par l'ambassadeur de France ».²⁴³ La *Gazette* signale l'événement, mais sans souffler mot de cette « protection ».²⁴⁴

²⁴⁰ *Journal historique*, 28 nov., *Gazette de Leyde*, 29 nov. 1701.

²⁴¹ *Journal historique*, 1^{er} et 5 déc. 1701.

²⁴² *N.O.* 10 déc. 1701.

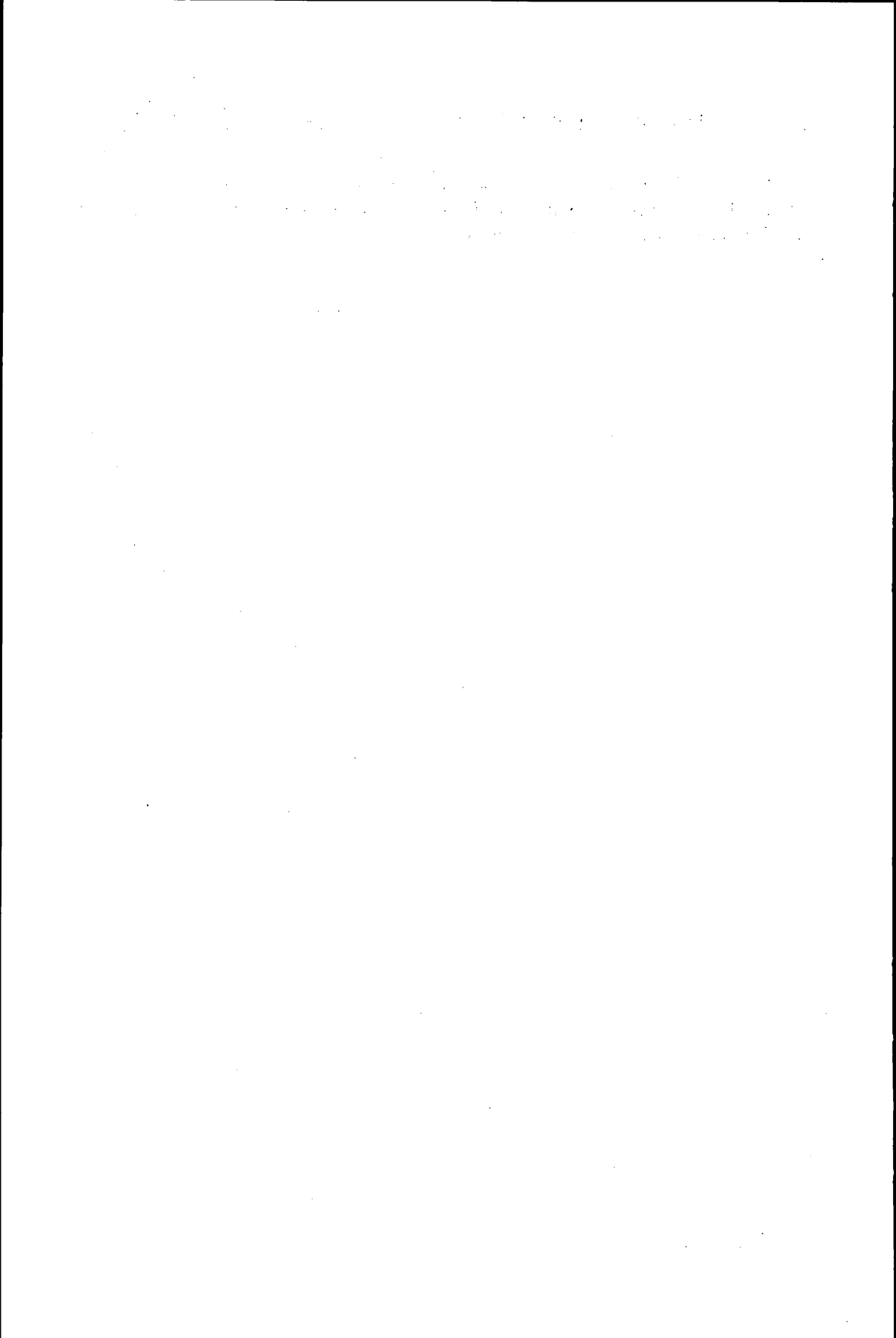
²⁴³ *Journal historique* et *Gazette de Leyde*, 8 déc., Vienne, 23 nov. 1701.

²⁴⁴ *N.O.* 17 déc. 1701.

À la fin de l'année on apprend la sentence contre le capitaine Lehuann : « il a été condamné à avoir le poing coupé, la tête tranchée, son corps écartelé et exposé sur quatre poteaux dans les grands chemins ».²⁴⁵

(À suivre)

²⁴⁵ *N.O.* 31 déc. 1701.



La lettre de Samuel Turkolly Un document controversé d'un auteur contesté

En 1747 paraît à Győr, chez Johann-Gregor Streibig imprimeur, un ouvrage anonyme en latin intitulé *Schediasma geographico-historicum*.¹ Son auteur est en réalité le pasteur luthérien József Torkos, principal du collège de la ville, où il enseigne l'histoire, et membre correspondant de la Société Savante de Berlin (Preussische Gelehrte Gesellschaft). Le livre lui-même, comme l'indique son nom (σχεδιάσμα signifie "ébauche, esquisse"), n'a qu'un intérêt très relatif. C'est un simple aide-mémoire destiné aux élèves des classes terminales. Mais il est suivi d'une annexe qui, en revanche, va beaucoup exciter la curiosité des Hongrois et continue de le faire encore de nos jours. Cette annexe est une lettre envoyée d'Astrakhan le 2 avril 1725 à ses amis et parents de Szikszó, une petite ville du comitat Abaúj-Torna, par un certain Sámuel Turkolly, officier dans les armées du tsar Pierre I^{er} Alexeïévitch.

Sur ce Hongrois passé au service de la Russie on sait peu de choses. Il est né vraisemblablement à Szikszó vers 1685-87. Il a été inscrit comme "deák",² c'est-à-dire comme élève des classes terminales, au collège protestant de Sárospatak au cours du mois de mai 1703, comme en font foi les registres conservés dans les archives de cet établissement. Or 1703, c'est aussi l'année où s'amorce la révolte des Kouroutz³ contre l'absolutisme impérial et pour le rétablissement de la constitution historique hongroise. À l'appel du prince de Transylvanie François II Rákóczi, des volontaires se rangent par milliers sous le commandement de Miklós Bercsényi, de János Bottyán dit "le borgne", et de Tamás Esze. Les opérations sont menées en liaison avec la France de Louis XIV engagée dans la guerre de succession d'Espagne. Pendant qu'à l'Ouest Villars triomphe à Höchstätt le 20

¹ Le *Schediasma geographico-historicum* est daté par erreur de 1745 par József Szinnyei dans *Magyar írók élete és munkái*, volume XIV, page 577. Le titre complet de l'ouvrage est : *Schediasma geographico-historicum hungaros intra et imprimis extra Hungariam per universum, qua terra nostra patet orbem habitabilem de gentes VIII segmentis succincte repraesentans*.

² À l'époque dont il s'agit seuls étaient appelés « deák », les lycéens des deux dernières classes, autrement dit ceux qui étaient revêtus de la toge et préparaient le baccalauréat.

³ *Kouroutz*, en hongrois *Kuruc*, vient de la croix – en latin *crux* – que portaient les patriotes rassemblés sous l'étendard du prince de Transylvanie. Ils étaient, en quelque manière, des croisés. Ils s'opposaient aux Impériaux, les *Labantz* (hongrois *Labanc*).

septembre, elles s'ouvrent à l'Est par la prise de Huszt et par la célèbre proclamation qui commence par ces mots à tout jamais fameux : « Recrudescunt vulnere inclytae gentis Hungariae ». Le peuple hongrois, naguère libéré de cent cinquante années d'occupation turque, mais opprimé à présent par les Impériaux, reprend les armes pour défendre sa liberté et ses institutions.

Naturellement, le jeune Turkolly est d'autant plus sensible à ces événements qu'ils se déroulent surtout dans la région où il se trouve. Mû par un ardent désir de servir son pays, il ne tarde pas à quitter les bancs de l'école pour les camps militaires, afin d'être présent dans cette nouvelle guerre de libération.

Quand celle-ci s'achève à la paix de Szatmár, le 1^{er} mai 1711, et que les Kouroutz vaincus sont contraints de jeter leurs armes au pied du vainqueur dans la plaine de Nagymajtény, il a le grade de premier lieutenant (főhadnagy). Il reste ensuite, semble-t-il, deux ans à Szikszó où l'on ne sait au juste ce qu'il fait. Puis en 1713 il part pour la Moscovie, comme l'on disait encore à son époque, et apprend le russe, ce qui lui permet, une fois engagé dans l'armée, d'y conserver le grade qu'il avait précédemment. Il participe ensuite à une première campagne contre les Persans en 1722. Depuis 1710, en effet, l'émir afghan Mahmoud de Kandahar fait une guerre de conquête en Iran. Dans cette année 1722, il s'est emparé d'Ispahan, la capitale. Il a chassé Tahmasp II du trône et pris le titre royal, mettant fin à la dynastie séfévide qui régnait depuis deux siècles. Or, depuis la chute du khanat d'Astrakhan en 1556,⁴ les Russes cherchent à dominer la Caspienne. Pierre le Grand profite donc de ces troubles pour arracher à la Perse une partie de l'Azerbeïdjan et étendre son emprise tant à l'Ouest qu'au Sud de la mer Caspienne, jusqu'au delà de la chaîne du Caucase. Il s'est emparé notamment de Derbent en 1722 et de Bakou en 1723, puis du Daghestan et de la plaine de Chirwan ; mais plus à l'Ouest il a été repoussé par les Tchétchènes, alliés des Turcs.

Le tsar Pierre est mort le 8 février 1725. C'est l'occasion qu'attendait Achraf, successeur de Mahmoud, pour rallumer le conflit et tenter de reprendre aux Russes les provinces perdues. Sámuel Turkolly prend part aux opérations en tant qu'officier d'état-major d'une unité basée à Astrakhan, qui s'embarque au moment où il achève d'écrire sa célèbre lettre, puisque, à la date du 2 avril 1725, il doit s'empresse de monter à bord d'un vaisseau prêt à appareiller.

Sur le reste de son action et de sa vie on ne possède aucun détail. On ne sait ni où ni quand il est mort ; mais un fait est certain : il n'est jamais rentré dans son pays.

⁴ La prise d'Astrakhan par les armées d'Ivan IV Vassiliévitch (Ivan le terrible) est de 1554. Elle suivit de deux ans la destruction du khanat tatar de Kazan, et donna à la Russie accès à la mer Caspienne par la basse Volga.

Voici à présent le texte authentique de la lettre de Sámuel Turkolly, tel qu'il est conservé aux archives de l'Académie hongroise des sciences, avec ses archaïsmes, son orthographe incertaine, et ses maladroites de style. Il est suivi de la traduction que j'en ai faite.

C'est la première fois que ce document de grande valeur historique est publié en France, tant en hongrois qu'en français.

Szerelmes édes Atyámfiak Istentől jó egészséget, és hosszú életet kívánok kegyelmeteknek, El unván az heverést 1713 Esztendőben indultam szerentsém keresésére Molduván által Kozák Országban, és mint a régi Magyar Historiák tartják a Scittiai Birodalomban, és azon Esztendőben Teleltem egy Kozák Urnál Mirhorod nevű Városban kiis igen nagy Gazdagságu ember (:mivel vagyon 600 Fejős Tehene, 14 000 Juha, 1 700 Kantza Lova, 145 Paripája és meg mondhatlan Gazdagsága :) ezen Uri ember kegyelmességéből mentem a Bálticum Tenger mellett 300 mért földnire Péterburg Városban, az holottis találtam az Felsőges Muszka Császárt, és ezen Felsőges Császár Parantsolattjából kezdettem az Muszka nyelvnek és írásnak tanulásához, mellyet megis tanultam, mivel jól tudok írni, beszélni Muszka nyelven, és azt meg tanulván löttem Fő Hadi Tiszt, mellyel most is fungálok. Fizetésem Esztendeig 754 Hgfl. 8 Paripám, Szénám, Abrakom, 7 Szolgámra fizetésem, ezen Péterburgrol Commendiroztam az Volga Vizin melly is Schitiában a Tanais Vízén túl 100 mért földnire esik a Caspium Tengerre, melly Tengerenis a rettenetes szélvésznek miatta kétszer szenvedtem Hajo törést és Isten ő Szent felsége életben meg tartott, mivel az Tengernek habja Deszkára kapván ki vetett a Partra, mostan a Felsőges Ur hadával lakom Persiában Szulak nevű helyben, az honnan az Ararat hegye mellyen az Noé Bârkája meg akadott látszik, mellyis Magyar Országtól 7 vagy 800 mért Földnire esik, táplál a reménség hogy még valamikor el hagyott édes Hazámot s Nemzetemet meg látom. Ezen Farkas Máté nevű ember melly Hiripban Szathmár mellett lakott, 40 Esztendeig volt a Kubáni Tatárok kezében Rabságban, onnat pedig esett a Kutya Fejű avagy Kalmuki Tatárok kezében rabbá az holottis azon Kutya fejű Tatárok Kámjánál (:kinek neve Juha :) raboskodott, onnét Isten tsudájára ki szabadult és szökött egy Városban, Astrachámban. Én penig összel ki szállván a Tengerről mentem azon Városba és véletlenül reá találtam, s meg örültem hogy olyan idegen Országban engedett Isten nekem Magyar látom, az holott Magyar Országban még hireis ritkán hallatik, és ezen szegény Embert vettem Qvartélyomban az holott tartottam és tápláltam. S mellettemis lévő Strása Vitézeknek Szolgáimnak és Iro Deákoknak meg parantsoltam hogy senki bosszusággal ne illesse. Tavasszal pedig mikor kellett mennem a tengerre Gályával, el bocsátottam és el késértettem mellette lévő Rab társaival edgyütt 500 mért földnire és attam néki utra valo költséget s elegendőt, és énnékem igen erősen meg esküt és magát megis átkozta, hogy ezen Leveletem Nemzetségemnek Szikszó Várossában el viszi repraesentallya, énis őt meg átkoztam hogy Isten

öllye meg ötöt hirtelen halállal ha Nemzetségemnek ezen Levelemet meg nem adgya. Azért azki ezen Levelemet fogja olvasni mondgya meg néki hogy hitiről, fogadásáról emlékezzék meg s fogadását tellyesitse bé. Kegyelmeteknek ha unalmas nem lészen az itt való Országoknak dolgairol és szokásairol egy keveset irok mulatságnak okáért. Mivel az Historiák írják hogy az Magyarok, Hunnusok Schitiából jötenek Európában, én ezen Országban tudakozván, hol laktak azon Magyarok ; mellyekre reá akadtam : volt pedig a lakások a Volga Vize mellett igen fővenyes és erdőtelen helyen, mindazon által szép házakban laktanak, mivel más kályha darabok a földön olytak találtam, a mitsodásokból nálunk az Uj Keresztények a kantsót csinállyák, Téglák pedig igen szélyesek és szépek, mellyből meg ismerhetni, hogy derék házakban laktanak. A Magyarok Kiráallya pedig Kuma nevü folyó víz mellett, mellynek Palotáji jól lehet rongyosok, de ma is fenn állanak, és azon falu helyét mais hijják ott Pogány nyelven Magyarnek. Magyar nyelven pedig sohult sem beszélnek sem Magyar Faluk nintsenek, a mint pedig a Magyar Kalendáriom írja hogy Ao 445 a Magyarok vissza tértenek Scithiában azon Magyarok le telepedtenek a Krimi Tatárok között és mostanis Krimben a Tatárok Protectioja alatt 7 Magyar Faluk vannak, mellyekben Magyarul beszélnek, én azon hét Falukban voltam is, olyan Ország pedig az hol Magyarul beszélnének nintsen több a mi magyar Országunknál s ennél.

Ezen az Orzágon sok Bálványimádo Nemzetek vadnak ; a Nemzeteknek pedig nevek ezek : Tsvasz, Mordva, melly Nemzetek is imádság helyben Kantza Lovakat és Juhokat ölnek az Istennek, az Husát magok meg eszik, a Bórit pedig az Istennek adgyák és az Füz fára teszik. Némelleyek pedig Nyul Bórt meg töltenek szalmával, és attól mint Istenről szép időt kérnek, ha pedig esső talál lenni erőssen meg korbátsollyák és a Tüzre tészik. Némelleyek holt Testeket fel akasztyák, némelleyek vízben vetik, némelleyek meg égetik ki mitsoda Planéta alatt születik. Az itt való Indusok pedig Templomokba az ördög képének imádkoznak és mondgyák, az Ördögnek kell imátkozni mert ellenségünk, az Istennek pedig nem kell, mert igen irgalmas. Ezek az Indusok holt Testeket meg égetik és a Hamvát egy szoro lapáttal széllyel szorják. A melly Asszony pedig özvegységre marad, a többé Férhez nem mehet, hanem nagy rakás fát rakat, annak a tetejében föl ül azon fát meg öntözi olajjal és sirral és magát elvenen meg égeti, ezek a Tehénnek is imátkoznak mivel az Tehenek Tejet és Vajat adnak, a huyát pedig nagy böcsületben tartják, Némelleyek a Döglött hust inkább szeretik, mint a friss hust, mivel azt tartják, jobb a mellyet az Isten maga meg ölt, mint a mellyeket az Emberek meg ölnek, némelleyek pediglen sem Templomok sem Papjok sem irások nintsen.

A Scithiai Birodalomban sok féle Tatárok vadnak, akik másféle Nemzeteknek nagy ellenségi, ugy mint Csermiszi, Csuvaszi, Karakalpagi, Mordva, Benevitz, Kalmuki, Kubutzki, Truhmentzi, Kivintzi, Kirgyosziszi, Asudrovitz, Csersemützi, Kionih, Cserkeszi, Bukhártzi, Gilantzi, Marhintzki ; a Krimi Bursák és Nogai Tatárokon kívül a Bukhártzi Tatárok miképpen

imátkoznak, láttam : mindeniknek az keziben éles kés vagyon, ugrosnak és ilyen szokat szolnak : Csah szai Bah szai. Valamikor ugrik, Homlokba vágja magát az éles késel – rajtok igen csudállkoztam, és azt gondoltam, hogy mind meg hálnak a rettenetes sebtől, de meg kenvén magokat az után harmad napra semmi gondgyok nem volt. Anno 1720-ban teleltem egy Moszkova nevű városban, mellyben sok ritkaságokat observáltam ; ezen varos kerületi 15 mért föld, Templom vagyon ebben 1 600, Harang 9 600, egy nagy kiváltképpen való Harangnak az kerületi meg mértem, melly 89 arasz. Ebben láttam szörnyen ordító orosz lányokat és csudálkozásra méltó nagy Elefántokat : egynek a többi között a hátán űlt 30 fegyverfogható ember, kettőnek pedig a hátán 60, egész eleségével és készületivel edgyütt.

Én többet is irnék de nem lehet mivel ezen órában jöve hozzám az Gályás Mester Iro Deákja, kiis azt mondá hogy Napkelet felől igen jo szél támadott, és az Gályá Vitorlái fel akarják emelni. Isten segítségével szándékozom indulni a Persák ellen, azért ezen leveletem hirtelen bé Petsételém s indulék a Gályára, ajánlván magamot Isten gondviselésének és a szerentsés szeleknek, mert a Tengeren valo Hadakozásoknak társa a szél, és az rettegés, mert az rettenetes habok egy másra mint a Hegyek ugy borulnak, bizony az Istennek azért hálát adok hogy én a' Tengeren olyan bátor vagyok mint a Szüléthi Tatár a kantza lo hátán.

Szikszaí Biro Urannak és az egész Tanátsnak Szöts Istvan, Gyüre János, Mező János, Szarka János, Pap István, Kereskényi István és Pál, Szaniszlo István, Csuti György és Sigo, Foita Janko, Bágyi István, Tiszteletes Prédikátor és Mester Uraiméknak joegéséget kivanok éllyenek ő kegyelmeik sokáig, énis élek a Varjak szerentséjire. Kegyelmeteket szerelmes édes barátim szívem édes Atyámfiaí, Szomszédím, Rokonim Isten oltalmában ajánlom utolso csep véremig maradok kegyelmeteknek.

Attyafia szolgálja

Turkolly Sámuel

Ober Auditor

M pria

Irám Astrakámban,

az Caspium Tenger mellett

2 Aprill : Ao 1725

Mes chers et bien aimés amis,

J'implore Dieu d'accorder bonne santé et longue vie à vos Excellences.

En 1713, las d'une vie oisive, j'ai traversé la Moldavie et je suis parti chercher fortune au pays des Cosaques, ou comme l'affirment les vieilles

histoires hongroises, dans l'empire scythe. Cette année-là, j'ai passé l'hiver dans une ville nommée Mirgorod,⁵ chez un seigneur cosaque qui était un propriétaire opulent puisqu'il possédait 600 vaches laitières, 14 000 brebis, 1 700 juments, 145 chevaux de selle, et encore beaucoup d'autres richesses indicibles. Grâce à la bienveillance de ce seigneur, j'ai pu me rendre dans la ville de Petersbourg, sur la mer Baltique, à 300 lieues de là, où j'ai rencontré l'auguste empereur moscovite. Sur ordre de cet auguste empereur, je me suis mis à l'étude de la langue et de l'écriture russes. Je les ai effectivement bien apprises puisque je sais écrire et parler russe ; grâce à quoi je suis devenu lieutenant d'état-major, ce que je suis maintenant aussi. Ma solde annuelle se monte à 754 florins de Hongrie, huit chevaux de selle, du fourrage et de la provende en abondance, ainsi que de quoi payer les gages de sept domestiques. C'est alors que j'ai reçu de Petersbourg l'ordre de m'embarquer sur les eaux de la Volga qui en Scythie, par delà le cours du Don, débouche à cent lieues de là dans la mer Caspienne. Sur cette mer, j'ai été deux fois victime d'un naufrage en raison de terribles tempêtes, mais notre Seigneur Dieu m'a maintenu en vie puisqu'il m'a rejeté au rivage après que je me suis agrippé à une planche sur les flots en furie. À présent, je suis en Perse avec l'armée de Sa majesté, dans un lieu nommé Soulak.⁶ De là on voit le mont Ararat sur lequel s'immobilisa l'arche de Noé.⁷ C'est à sept ou huit cent lieues de la Hongrie, ce qui me donne encore l'espoir de revoir un jour ma chère patrie, mon cher pays.

Là-dessus, un homme appelé Máté Farkas, qui habitait Hirip près de Szatmár⁸ et qui avait été esclave chez les Tartares du Kouban,⁹ puis qui était retombé prisonnier entre les mains des "Têtes de chien", ou Tatars Kalmouks,¹⁰

⁵ Mirgorod se trouve dans le gouvernement de Poltava, entre cette ville et celle de Loubny, sur la Chorol. C'est aujourd'hui l'Ukraine indépendante.

⁶ Soulak se situe à l'embouchure de la rivière du même nom, au Nord de Nachatchkala, à l'extrême Nord du Daghestan, sur le rivage occidental de la Caspienne.

⁷ C'est évidemment une erreur. De Soulak on peut voir par temps clair la chaîne du Grand Caucase, mais pas celle dite du Petit Caucase, située plus au Sud. Le mont Ararat est très éloigné de la Caspienne, il se trouve en Turquie, par delà l'Arménie indépendante.

⁸ Hirip est plus généralement écrit *herepe*. Il n'y a pas de ville ni de village de ce nom près de Szatmár. En revanche, on en trouve deux dans le comitat Alsó Fehér (Magyar Herepe et Oláh Herepe), ainsi qu'un troisième près de Déva, dans le comitat Hunyad, en Transylvanie.

⁹ Fleuve du versant Nord du Caucase, le Kouban se jette dans la mer d'Azov. Les Tatars dont il s'agit sont les Nogay du haut Kouban.

¹⁰ L'appellation *Nogay* en türk (*Noxay* ou *Noxoy* en mongol) signifie effectivement "chien", sans que cela ait cependant rien d'insultant ni de péjoratif. C'était le nom d'un descendant de Djoutchi, fils de Gengis Khan, qui fut le père de Batou Khan, fondateur du royaume de la Horde d'or. Le terme Nogay s'applique à diverses populations turco-mongoles de l'Asie centrale et des abords du Caucase. Les Kalmouks sont, pour leur part, de purs Mongols, de religion bouddhique. À l'époque de Turkolly, ils étaient encore totalement nomades. Ils circulaient dans la steppe entre Astrakhan et le fleuve Oural.

où il était devenu le serviteur du khan des Tatars Têtes de chien, nommé Juha, réussit enfin, comme par l'effet de l'intervention divine, à s'échapper et à gagner la ville d'Astrakhan. Quant à moi, alors que je rentrais d'un voyage en mer, j'allais dans cette ville quand par hasard je tombai sur lui. J'éprouvais une grande joie de ce que Dieu m'avait permis en ce pays si étranger de voir un compatriote, alors que de Hongrie ne parviennent que de rares nouvelles. J'emmenai ce pauvre homme dans mon cantonnement, où je le logeais et le nourrissais. En même temps je commandais à mes gardes, qui sont de vaillants soldats, à mes domestiques et aux scribes, de ne lui causer aucun ennui. Au printemps, quand il me fallut reprendre la mer, je le libérai et le fis accompagner, lui et d'autres de ses compagnons d'esclavage, pendant 500 lieues. Je lui donnai un viatique et d'abondantes provisions de route. Il me jura solennellement que, sous peine d'être maudit, il porterait et présenterait personnellement cette lettre à mes amis de la ville de Szikszó. Moi aussi, je jurai que Dieu le ferait sur le champ mourir de mort subite s'il n'allait pas remettre ma lettre à mes amis. C'est pourquoi quiconque viendrait à lire cette lettre devrait lui rappeler sa promesse et lui enjoindre de la remplir.

Maintenant, si vos Excellences ne le trouvent pas ennuyeux, je vais pour leur distraction leur parler un peu des choses et des usages des pays où je me trouve.

Comme les livres d'histoire écrivent que les Hongrois, c'est-à-dire les Huns, sont venus de Scythie en Europe, je me suis renseigné dans ce pays pour savoir où ces Hongrois avaient demeuré. Voici ce que j'ai trouvé : il y avait des habitants près du cours de la Volga en des endroits sableux sans arbres où pourtant les maisons étaient belles puisqu'on a retrouvé sur le sol des fragments de poêles faits de ce dont les Nouveaux Chrétiens (les Habanes)¹¹ font les cruches, des tuiles aussi, très larges et belles, d'où il apparaît qu'ils étaient logés dans d'excellentes demeures. Le roi des Hongrois habitait près de la rivière nommée Kouma. Ses palais existent toujours, mais ils sont en ruines, dans un lieu que l'on appelle encore de nos jours en langue païenne Magyar.

On ne parle nulle part hongrois et il n'y a pas de village hongrois. Pourtant la chronique hongroise écrit qu'en 445 de notre ère les Hongrois sont revenus en Scythie, qu'ils se sont installés parmi les Tatars de Crimée, et qu'il existe encore de nos jours sept villages hongrois en Crimée, sous la tutelle des Tatars, villages dans lesquels on parle hongrois. Alors, moi je suis allé dans ces sept villages ;

¹¹ Ceux que l'on a appelé en Hongrie les "Nouveaux Chrétiens", ou Habanes, étaient des populations moraves de langue slovaque qui avaient embrassé l'hérésie anabaptiste et qui furent contraints sous Marie Thérèse de se convertir au catholicisme. On les trouvait surtout dans les comitats Nyitra, Trencsén et Pozsony. Ils étaient connus comme d'habiles potiers et c'est à leur génie inventif que l'on doit la faïence aloyée, dite pour cela faïence habane.

mais il n'y a pas d'autre pays où l'on parlerait hongrois en dehors d'ici et de la Hongrie.

Dans ce pays il y a beaucoup de peuples idolâtres. Les noms de ces peuples sont les suivants : Tchouvaches, Mordves, chez lesquels on sacrifie au dieu dans les lieux sacrés des juments et des brebis. Ils en mangent la viande et donnent au dieu le cuir qu'ils tendent sur de l'osier. Certains empaillent la peau d'un lapin. Ils lui demandent le beau temps, comme on le demanderait à Dieu. S'ils en obtiennent la pluie, ils le fouettent vigoureusement et l'exposent au feu. Certains pendent les cadavres, d'autres les jettent à la rivière, d'autres encore les brûlent, selon l'étoile sous laquelle ils sont nés. Les Indiens qui vivent ici adressent dans leurs temples des prières au diable, disant que c'est le diable qu'il faut prier puisqu'il est notre ennemi, et non pas Dieu, qui est toute bonté et miséricorde. Ils incinèrent les cadavres, dont ils dispersent les cendres au vent avec une pelle. Une femme qui devient veuve ne peut se remarier. Au lieu de cela elle fait dresser un bûcher, y monte, s'asperge d'huile et de graisse, puis se livre vivante aux flammes. Ces Indiens révèrent aussi les vaches parce qu'elles fournissent le lait et le beurre. De même, ils en tiennent l'urine en haute estime. Certains préfèrent la viande d'un animal crevé plutôt que la viande fraîche parce qu'ils croient que celle que Dieu a tuée lui-même est meilleure que celle tuée par les hommes. Enfin, il y en a aussi certains qui n'ont ni temples, ni prêtres, ni saintes écritures.

Dans l'empire scythe il y a beaucoup de sortes de Tatars qui sont les ennemis des autres peuples, tels les Tchérémisses,¹² les Tchouvaches,¹³ les Karakalpaks, les Mordves,¹⁴ les Kalmouks,¹⁵ les Kouboutski,¹⁶ les Khiviens,¹⁷ les

¹² Si l'on donne au mot générique *Tatar* le sens courant de "Turco-mongol", il est bien évident que les Tchérémisses, ou Maris, qui sont des Finnois de la branche volgaïque, ne le sont nullement, sauf à tenir compte des métissages qui ont pu survenir au cours des siècles avec leurs voisins Tatars, Tchouvaches, ou Bachkirs.

¹³ Les Tchouvaches sont des Türks qui avaient été islamisés et que les Russes ont contraints à embrasser l'orthodoxie. Ils passent pour être les descendants des Huns repliés à l'Est après l'effondrement de l'empire d'Attila. Éternels insoumis, ils ont participé aux révoltes de Stenka Razine et d'Emelian Pougatchov. Leur langue, issue de l'ancien parler des Türks Bulgares, présente un intérêt tout particulier pour l'étude des influences türkes sur le hongrois.

¹⁴ Les Mordves, Finnois de la Volga, pas plus que les Tchérémisses, ne sauraient être assimilés aux Tatars.

¹⁵ De tous les peuples cités par Turkolly comme étant Tatars, les Kalmouks sont les seuls à appartenir à la branche mongole. Ils sont jadis venus de Mongolie pour s'installer dans des steppes qui, en ces temps reculés, étaient encore très éloignées de la Moscovie. Ils appartiennent au groupe des Oïrats.

¹⁶ Les Kouboutskis sont les habitants de race et de langue türkes du Kouba, dans l'Azerbeïdjan actuel.

¹⁷ Les Khiviens ou habitants du khanat de Khiva, en Asie Centrale, sont pour la plupart des Karakalpaks. Il n'y a donc pas lieu de les citer deux fois comme le fait Turkolly. Ils occupent l'ancien Khwarezm, à l'Ouest de la mer d'Aral.

Kirghizes,¹⁸ les Tcherkesses,¹⁹ les Boukhariens,²⁰ les Ghilanis,²¹ les Terekmènes,²² les Troukhmènes,²³ et d'autres encore.²⁴

J'ai vu comment priaient non seulement les Boursas de la Crimée et les Tatars Nogay, mais aussi les Boukhariens : chacun tient dans sa main un couteau acéré, danse et dit habituellement : Tchah sai Bah sai ! À un certain moment, le danseur saute et avec la lame acérée se blesse au front.²⁵ Cela n'a pas manqué de me surprendre, et je pensais qu'ils mourraient tous de cette terrible blessure ; mais ils l'enduisirent d'un baume et trois jours plus tard ils n'avaient plus rien.

En 1720, j'ai passé l'hiver dans une ville nommée Moscou, où j'ai observé beaucoup de raretés. Le périmètre de cette ville est de quinze lieues, elle contient 1 600 églises et 9 600 cloches. J'ai mesuré une cloche particulièrement grande : elle faisait 89 paumes de circonférence.²⁶ J'y ai vu des lions aux rugissements affreux et de grands éléphants qui m'ont vivement étonné. Sur le dos de l'un d'entre eux trente hommes en armes avaient pris place, deux autres en portaient soixante avec leurs provisions et tout leur fourniment.

Je vous en écrirais volontiers davantage, mais voici que dans ce moment m'est arrivé le scribe du capitaine de la galiote.²⁷ Il m'a dit qu'un vent favorable

¹⁸ Les Kirghizes ou Kazakhs nomadisent dans les immensités steppiques et désertiques qui vont du fleuve Oural au Pamir.

¹⁹ Les Tcherkesses constituent l'un des peuples les plus anciens du Caucase occidental. Leur langue diffère beaucoup des autres idiomes caucasiens, tant par les mots que par la syntaxe. Curieusement, elle montre certaines affinités singulières avec le vogoul et l'ostiak, du moins en ce qui concerne les racines. Klaproth a cependant tort d'en conclure que les langues ob-ougriennes pourraient provenir d'une souche identique à celle du tcherkesse, qui se serait divisée en plusieurs branches à une époque très reculée.

²⁰ Les Boukhariens ou habitants de l'émirat de Boukhara sont tantôt des Ouzbeks qui sont musulmans sunnites et tantôt des Tadjiks, qui sont des Iraniens chiites.

²¹ Les Ghilanis habitent la province de Ghilan, au Sud-Ouest de la Caspienne. Ce sont des Persans chiites et non pas des Tatars comme Turkolly paraît le croire.

²² Les Terekmènes, que Turkolly appellent Tcherchemitzi, sont des Nogay de la Caspienne occidentale. Ils se confondent avec les Troukhmènes, c'est-à-dire les Turkmènes ou Turcomans.

²³ Troukhmène est une autre appellation des Terekmènes. Ils peuplent le Chirwan, à l'Ouest de la Caspienne.

²⁴ Turkolly cite encore plusieurs autres tribus tatares, qui nous sont inconnues, en tout cas sous l'orthographe qu'il nous en donne.

²⁵ La pratique de la flagellation et de l'auto-mutilation est courante, encore de nos jours, chez les Chiites, lors de l'Achoura. Cette fête qui a lieu le 10^e jour du mois de moharram, commémore l'assassinat de Hussein, le troisième imam de l'islam chiite, survenu à Kerbela en 680. Elle donne lieu à des scènes d'un rare fanatisme.

²⁶ La paume valait à cette époque en Hongrie un peu plus de dix centimètres.

²⁷ Turkolly emploie le mot *gályá* qui s'applique à la fois à la galère méditerranéenne, à la galiote, de forme allongée et de plus petite taille, et à la galéasse, nettement plus grande et plus lourde. La galiote

venait de souffler de l'Est et que l'on s'apprêtait à hisser les voiles. Avec l'aide de Dieu, je me propose d'aller combattre les Persans. C'est pourquoi je cachète cette lettre en toute hâte et pars rejoindre la galiote en me recommandant à la providence divine ainsi qu'aux vents favorables. Le vent est le compagnon de la guerre sur mer, mais c'est l'épouvante quand des vagues terrifiantes, hautes comme des montagnes, se bousculent les unes les autres.²⁸ Je rends donc grâce à Dieu de me donner autant de courage sur la mer qu'au Tatar sur sa jument.

À Monsieur le maire et à tout le conseil de Szikszó : Étienne Szöts, Jean Gyüre, Jean Mező, Jean Szarka, Étienne Pap, Étienne et Paul Kereskényi, Étienne Szaniszló, Georges et Sigismond Csuti, Jeannot Fojta, Étienne Bágyi, au révérend prédicateur, à mon maître et aux siens, je souhaite bonne santé. Que leurs Excellences vivent longtemps ! Moi aussi, j'espère vivre aussi vieux que les corbeaux. Je recommande vos Excellences à la miséricorde de Dieu, mes bien chers amis, voisins et parents. Jusqu'à la dernière goutte de mon sang, je resterai de vos Excellences le dévoué et amical serviteur.

Samuel Turkolly
Ober Auditor.²⁹
Écrit de ma main
à Astrakhan,
près de la mer Caspienne,
le 2 avril de l'an 1725.

Commentaires

La lettre de Sámuel Turkolly est parvenue à Szikszó au cours de l'année 1725 dans la besace du vieux Máté (Mathieu) Farkas, après un bon millier de verstes et nombre de péripéties ; et elle a été remise en main propre aux destinataires, ainsi que l'ancien esclave des "Têtes de chien" s'y était engagé.

étant spécialement adaptée à la navigation fluviale, il paraît raisonnable de penser que c'est plutôt d'elle dont il s'agit ici. Néanmoins, comme Turkolly part en mer en vue de livrer des combats navals, on peut se demander s'il ne s'agirait pas de la galéasse, qui est d'ordinaire équipée de canons de sabord.

²⁸ La Caspienne étant une mer fermée, elle ne connaît pas la houle ample et régulière de l'océan. Lorsque le vent souffle en tempête, les vagues y prennent très vite un aspect chaotique qui met en péril les bateaux les mieux grésés.

²⁹ *Auditor*, mot latin, est passé en russe par l'allemand. Il ne signifie pas "auditeur" comme nous l'entendons quand nous parlons d'un auditeur au Conseil d'État, et pas davantage quand il s'agit d'un élève libre d'une grande école. En Russie, il signifiait "juge militaire". L'Ober Auditor était celui dont la compétence s'étendait à un régiment. Il était chargé d'étudier les infractions aux règlements et de prononcer des arrêts sans appel au nom du commandant de son unité. Turkolly était donc juge réglementaire.

Par quels chemins secrets est-elle arrivée ensuite jusqu'à József Torkos, qui demeurait à Győr ? Nul ne le sait. Toujours est-il que Torkos, qui portait un vif intérêt au problème des origines de son peuple, en ayant eu connaissance d'une façon ou d'une autre, réussit à se la procurer. Il profita alors de ce que l'un de ses livres scolaires partait à l'imprimerie pour y ajouter en annexe le précieux document, bien convaincu que celui-ci ne manquerait pas d'exciter la curiosité de ses compatriotes. Ainsi, les confidences géographiques et ethnographiques que l'officier kouroutz émigré avait faites à ses amis parent-elles sortir de l'ombre après vingt-deux années de silence.

Cette première publication fit effectivement quelque bruit dans le milieu qui lui était tout naturellement le plus réceptif, celui des intellectuels protestants. On s'en passa bientôt des copies sous le manteau et le collègue de Sárospatak, l'un des hauts lieux du calvinisme magyar, prit l'habitude de l'inscrire au programme de ses explications de textes historiques.

En 1827, Michel Vörösmarty, qui en avait eu un exemplaire entre les mains et qui déjà était célèbre, eut l'heureuse idée d'en faire le thème d'une œuvre littéraire. Soulevé d'enthousiasme à l'idée qu'avait existé dans le Caucase la ville de Madjar, ancienne capitale d'un royaume oublié, il écrivit un long poème épique intitulé *Magyarvár*, où s'exaltaient à la fois son imagination et son ardent patriotisme. Il ne pouvait faire aucun doute à ses yeux que l'antique cité à présent ruinée était forcément ce lieu quasi légendaire où s'était forgée jadis la nation hongroise.

D'autres éditions de la lettre de Turkolly suivirent bientôt, malheureusement pas toujours fidèles. Beaucoup d'inexactitudes se glissèrent dans certains textes publiés sans soin. Il y eut même des falsifications. Non seulement le texte original authentique ne fut pas toujours, loin s'en faut, scrupuleusement respecté, mais même le nom de l'auteur revêtit, sous la plume de commentateurs trop pressés, une demi-douzaine de formes différentes, jusqu'à en devenir méconnaissable. Le résultat de ce zèle excessif fut que certains savants en vinrent à nier l'existence de Turkolly et à parler de supercherie. Certes, l'écrivain Mór Jókai avait mis son immense talent au service de l'officier kouroutz en faisant de lui, rebaptisé Miska Turkoly, le personnage central de son roman des temps de Rákóczi *Szeretve mind a vérpadig* (L'amour jusqu'à l'échafaud). Le livre avait connu un beau succès et il est certain qu'il contribua à faire connaître dans le public hongrois le héros contesté. Mais il fallut toute l'autorité de Kálmán Thaly, historien de la guerre de Rákóczi, pour rétablir la vérité et prouver que cette lettre si discutée était bien l'œuvre de son signataire. Répondant en 1885 aux allégations de son collègue académicien Farkas Deák, selon lequel Turkolly était un "nom inventé" (*költött név*), et s'appuyant sur le registre d'inscription des élèves du collège de Sárospatak, il démontra que Turkolly avait bel et bien existé, même si l'on savait de lui fort peu de choses. De même, il démontra qu'il avait bien fait partie de l'armée kouroutze comme officier, et qu'il n'avait pas été le seul à mettre ensuite

son épée au service du tzar Pierre le Grand, puisqu'il avait eu comme compagnons d'exil en Russie d'autres officiers de Rákóczi tels qu'Ádám Máriássy, Farkas Draguly, János Cserey, par exemple.

En 1897, cent cinquante ans après la sortie de presse du livre de Torkos, la controverse n'en continuait pas moins, lorsque Bernát Munkácsi y mit un point final en procédant à une analyse philologique du texte incriminé qui ne laissait plus de place au doute. Il souligna d'abord que la ville de Soulak, citée par Turkolly, existe bien à l'extrême Nord du Daghestan, et que même s'il est vrai que l'on ne peut pas voir de là le mont Ararat, on aperçoit en revanche des sommets enneigés qui expliquent l'erreur de Turkolly. Il fit aussi remarquer que les noms des peuples Tatars mentionnés par l'auteur comportaient en finale les deux désinences plurielles caractéristiques du russe, à savoir *y* (ы), et *tsi* (ци). Quant aux observations ethnographiques elles étaient conformes à ce que l'on savait des peuples concernés et confirmaient donc l'authenticité du document. Par delà les curiosités "exotiques" comme les pratiques chamanistes des Finnois de la Volga ou le "sacrifice de Sati" chez les Indiens d'Astrakhan, il y a dans la lettre de Turkolly des points auxquels ses compatriotes ne pouvaient pas manquer d'être particulièrement sensibles, c'est-à-dire l'existence de villages hongrois en Crimée et les ruines de la ville de Madjar.

Sur le premier point, les discussions allaient bon train. Les uns pensaient qu'il s'agissait d'une tribu demeurée en Lébédie quand au IX^e siècle les Sept Tribus avaient gagné l'Etelköz puis les Carpathes et le bassin danubien. Les autres assuraient qu'il s'agissait de descendants d'habitants de la Hongrie enlevés en esclavage par les Mongols au XIII^e siècle. D'autres encore faisaient allusion à des événements du même ordre survenus plus récemment, pendant l'occupation de la Hongrie centrale par les Turcs.

Mais ce qui aiguïssait encore bien plus leur curiosité, c'était cette mystérieuse ville de Madjar (en Hongrois : Madzsar) que d'aucuns – et Turkolly tout le premier – s'étaient empressés d'écrire Magyar, comme pour donner plus de crédit à la thèse hasardeuse qui aurait fait de cette cité disparue la capitale d'un antique royaume hongrois d'avant la Conquête. Se pouvait-il que la Hongrie ait existé avant le royaume de saint Étienne ? Était-ce là-bas, au pied du Caucase, que se trouvait la "patrie ancestrale" (*őshaza*) que tout le monde imaginait quelque part dans un Orient plus ou moins lointain et plus ou moins mythique ? Là où sans doute les Huns, "ancêtres des Hongrois", s'en étaient retournés après la mort d'Attila, au pays des Scythes ? L'époque où se situent les premières publications de la lettre de Turkolly, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e, est singulièrement propice à la réception du message lancé d'Astrakhan comme on lancerait une bouteille à la mer. L'on y assiste à l'éclosion puis à l'épanouissement d'un mouvement de renaissance nationale qui va en s'amplifiant à mesure que passent les années. Sous l'effet des Lumières, de la "rénovation de la langue" (*nyelvújítás*), du romantisme littéraire,

mais aussi sous celui des bouleversements politiques nés de la Révolution française et des guerres napoléoniennes, les peuples longtemps asservis par les grands empires dynastiques sortent de leur assoupissement séculaire. En prenant mieux conscience de leur identité, les Hongrois s'interrogent sur eux-mêmes, sur leur unicité, et surtout sur leurs origines. Peu de temps après la parution du *Schediasma* de József Torkos, Incze József Dezsericzky (Desericius) a fait connaître pour la première fois dans son ouvrage *De initiis ac majoribus Hungarorum commentaria* la teneur du rapport fait au pape par le dominicain Julianus en 1237 sous le titre *De facto Hungariae magnae*, rapport qui montrait que des colonies hongroises avaient existé dans la région pré-ouralienne, à hauteur de la Bielaïa et de l'Oufa. Des disputes ont eu lieu dans les années qui ont suivi avec l'historien György Pray jusqu'au moment où celui-ci a tenu compte des faits nouveaux dans ses *Annales veteres Hunnorum, Avarum et Hungarorum*. Bientôt après, les travaux de János Sajnovics puis de Sámuel Gyarmathi ont mis en avant une thèse révolutionnaire, celle d'une parenté possible du hongrois avec les langues finnoises et ob-ougriennes. Ces informations surprenantes n'ont pas toujours convaincu l'élite intellectuelle, attachée à la tradition hunno-scythe, mais elles n'en ont pas moins suscité bien des questions. Or, voilà qu'un ancien officier kouroutz passé au service de la Russie apprend à ses compatriotes qu'il y aurait eu dans le Caucase un mystérieux royaume "magyar", dont l'ancienne capitale porterait le nom. Une telle révélation ne pouvait manquer d'échauffer les esprits, d'enflammer les imaginations. Certes, Turkolly sans le vouloir expressément commettait un faux en assimilant purement et simplement le nom d'une ville tatare à celui de sa nation. Et quand bien même n'y aurait-il pas eu contrefaçon, comment prendre pour argent comptant que le nom des habitants était nécessairement le même que celui de la cité morte ? Il est très rare qu'un peuple porte le nom de sa capitale, même s'il en existe des exemples comme Koryo pour Corée, ou Mexico pour Mexique. Encore cela aurait-il supposé que les Hongrois de ces époques très reculées se fussent déjà appelés Magyars, ce qui est rien moins que vraisemblable.

Il n'en demeure pas moins que la lettre de Turkolly a eu pour effet de susciter l'intérêt des jeunes générations envers le problème des origines. Dans les collèges protestants de Debrecen, Sárospatak, Nagyenyed, par exemple, les élèves se sont passionnés pour ce document insolite qui faisait allusion à des faits historiques jusque là insoupçonnés, et ils en ont pris souvent des copies, au point qu'il en existe encore présentement douze dans les différentes collections de Hongrie et de Transylvanie. Les professeurs en discutaient avec eux, les uns et les autres laissant volontiers vagabonder leur fantaisie. Sámuel Hegedüs, qui enseignait à Nagyenyed, nous le dit expressément dans un article du *Pesti Hírlap* paru le 27 octobre 1842. « Il y avait parmi les jeunes beaucoup de discussions amicales au sujet de l'origine et de la parenté des Hongrois. Ils transcrivaient même à leur propre usage la lettre de Turkoli » (A' magyarok eredetéről és

atyafiságáról sok szíves vitatkozás volt az ifjuság közt. Turkoli... levelét még a' gyermekek is leírták magoknak..). Ainsi prenait corps chez eux l'idée que les Hongrois vivaient, ou avaient vécu, non loin de la mer Caspienne, en assez grand nombre pour avoir jadis constitué un État. Ils en concluaient pour la plupart que leurs ancêtres étaient donc venus de cette région et que très vraisemblablement le Caucase avait été le berceau de leur race. Ce qu'avait écrit le dominicain Julianus au XIII^e siècle paraissait se vérifier : des Hongrois avaient peuplé autrefois les larges vallées de la Kouma et du Terek, et ceux qu'il avait retrouvés ensuite plus au Nord, sur le territoire de l'actuelle Bachkirie, en étaient une tribu détachée. Des historiens aussi sérieux que l'évêque protestant Miklós Sinay, le conseiller gubernatorial de Transylvanie Mihály Kenderessy, ou l'écrivain György Aranka, de Marosvásárhely, initiateur de la « Société pour le développement et le perfectionnement de la langue hongroise » (*Magyar nyelvmívelő társaság*), partageaient cette conviction, précisément en se référant aux dires de Sámuel Turkolly. Or, il n'est pas douteux que ce courant d'idées suscité par l'ancien officier kouroutz a eu par la suite pour conséquence d'amener des Hongrois à entreprendre un voyage aux sources supposées de leur peuple. Le premier à le faire fut Gergely Jaksics en 1804, mais il préféra finalement s'enfoncer en Sibérie jusqu'au Kamtchatka. Après lui, Mihály Balugyánszky visita de nombreuses régions de Russie, y compris le Nord-Est du Caucase ; mais il ne laissa pas d'écrits à leur sujet. En 1819, János Orlay se rendit au Caucase et visita le site de Madjar. Il en ramena des vocabulaires comparatifs très approximatifs d'où il crut pouvoir conclure à la filiation hongroise de certaines populations du massif. La même année, en novembre, c'est Alexandre Csoma de Kőrös qui se mit en route pour l'Orient. Des circonstances imprévisibles et notamment une épidémie de peste dans l'empire ottoman, le détournèrent rapidement de l'itinéraire initialement prévu. De toute façon, faute de pouvoir prétendre à un passeport impérial et royal, il lui fut impossible d'entrer dans l'empire russe et donc de songer à gagner les vallées de la Kouma et du Terek. En revanche, dix ans plus tard, Jean-Charles de Besse (Ógyallai Besse János), muni de recommandations et d'un passeport officiel, fut en mesure de se rendre dans les provinces méridionales de la Russie. Enthousiaste des comparaisons boiteuses et des étymologies fantaisistes, il n'eut pas plutôt atteint le Caucase qu'il crut voir partout des Hongrois ou des parents de ces derniers parmi les peuplades rencontrées. Il poussa ses démonstrations jusqu'à l'absurde, baptisant magyars les habitants de Kizlar, par exemple, en raison de la blancheur éblouissante de leurs maisons puisque, affirmait-il le plus sérieusement du monde, « les Magyars de nos jours continuent avec soin cette coutume de blanchir leurs maisons » (p. 150). Il était si fermement convaincu de se promener parmi des compatriotes qu'il ne se soucia même pas de nous expliquer comment « les Huns, dont les Magyars sont incontestablement une portion considérable » (p.15), sont venus jusque là. Pour lui la vallée de la Kouma était à l'évidence « la dernière patrie des Magyars », et

il ne doutait pas un instant de « l'ancienne domination des Magyars dans la partie septentrionale du Caucase » (p. 151). Son récit de voyage, publié en français à Paris en 1838 sous le titre *Voyage en Crimée, au Caucase... pour servir à l'histoire de Hongrie*, est un monument de naïveté en même temps qu'un défi aux lois les plus élémentaires de la linguistique. Malgré ses défauts, il n'a pas peu contribué à enraciner pour longtemps dans la tête de ses compatriotes la croyance en cette origine caucasienne qui aura la vie aussi dure que la parenté hunno-scythe. Nombreux seront ceux qui s'y accrocheront pour mieux nier et rejeter la parenté finno-ougrienne.

En 1844, János Jerney partit à son tour pour le Caucase, afin de visiter le pays qu'il imaginait être celui de ses ancêtres. Dans son esprit il ne s'agissait pas de vérifier s'il en était bien ainsi, car il y croyait absolument comme on croit en dieu ; mais seulement de confirmer et de conforter la thèse caucasienne à laquelle il avait adhéré. Il ne réussit pas toutefois à mener son entreprise à son terme en raison de l'état de guerre qui régnait alors en pays tcherkesse, et il dut se contenter d'explorer l'ancienne Lébédie, étape intermédiaire dans la migration des anciens Hongrois vers les Carpathes. Mais il écrivit son livre "Voyage en Orient de Jean Jerney dans le but de découvrir les anciens établissements des Hongrois" (*Jerney János keleti utazása a magyarok őshelyeinek kinyomozása végett*), publié à Pest en 1852, avec la certitude que le Caucase en était bel et bien le berceau.

Après ces pionniers, il y eut d'autres voyageurs que la lettre de Turkolly attira dans le Caucase. Pour la dernière décennie du XIX^e siècle, par exemple, on peut citer Mór Déchy, ou Jenő Zichy, car elle continua de susciter des polémiques longtemps encore ; au moins jusqu'à ce jour de 1942 où László Bendefy écrivit un véritable plaidoyer en faveur de l'origine caucasienne des Hongrois sous le titre "L'ancien pays des Hongrois dans le Caucase" (*A magyarság kaukásusi őshazája*), alors que d'aucuns pouvaient croire la querelle apaisée et la sentence définitivement rendue au bénéfice des finno-ougristes. Ce livre fortement documenté tendait pour la première fois à établir sur une base scientifique que des tribus hongroises, groupées autour de la ville de Madjar, étaient restées là-bas jusqu'en 1395, date à laquelle Tamerlan les avait détruites en ravageant le Qiptchaq, 160 ans avant la conquête russe. À lire certains auteurs contemporains, l'on a le sentiment que l'affaire n'est toujours pas classée et que certains Hongrois de cette fin du XX^e siècle rêvent toujours de leurs ancêtres venus du Caucase, comme aux plus beaux jours du romantisme "touranien". Il est surprenant de lire, par exemple, sous la plume d'un historien aussi sérieux et compétent que Ferenc Szilágyi, dans un livre paru en 1987, que selon lui « effectivement son nom (c'est-à-dire celui de la ville de Madjar) perpétuait le nom des Hongrois qui vécurent en ces lieux » (page 38 de *Kőrösi Csoma Sándor élete nyomában*).

Avec son orthographe défailante, sa syntaxe hésitante, son style décousu et son manque de cohésion, la lettre de Turkolly laisse l'impression d'une sorte de monologue débité par l'auteur "à bâtons rompus", sans souci de liaison d'un sujet à un autre, au hasard d'une inspiration passablement chaotique, comme si les détails parfois curieux qu'il voulait révéler se bousculaient dans sa mémoire et s'y carambolaient. Le fait qu'elle ait été brusquement interrompue par la venue d'un messenger lui enjoignant de rejoindre son unité ajoute encore à cette impression. Son contenu peut paraître de prime abord insignifiant aux yeux d'un lecteur d'aujourd'hui, et même risible, sinon grotesque, en plusieurs occasions ; il n'en a pas moins eu une influence considérable sur une partie de l'opinion hongroise, car il a jeté le trouble dans les esprits, posé des questions, suggéré des hypothèses, soulevé des espérances, ainsi que nous venons de le voir.

Pour cette raison, ce document d'un genre unique, qui ne laisse pas indifférent, méritait d'être porté, avec ses imperfections, à la connaissance des Français qui s'intéressent à la Hongrie, même s'ils ne partagent pas nécessairement le goût foncier de ses habitants pour l'histoire de leurs origines.

Bibliographie

La bibliographie relative à Sámuel Turkolly est uniquement hongroise. Elle est imprécise, lacunaire, contradictoire, souvent erronée. Il convient de ne la consulter qu'avec circonspection.

Torkos (József), 1747, *Schediasma geographico-historicum*, Győr.

Sándor (István), 1801, *Sokféle*, Győr, VII, 146.

Obernyik (László), 1821, *Tudományos gyűjtemény*, Pest, IV, 125.

Márki (Sándor), 1882, « Magyar írók Oroszországról », *Földrajzi közlemények*, Budapest, 353-354.

Jókai (Mór), 1882, *Szeretve mind a vérpadig*, Budapest.

Szinnyei (József), 1914, *Magyar írók élete és munkái*, Budapest, XIV, colonnes 576-577.

Szilágyi (Ferenc), 1977, *Így élt Kőrösi Csoma Sándor*, Budapest, 32.

Szilágyi (Ferenc), 1984, *Kőrösi Csoma Sándor levelesládája*, Budapest, 35-36 et 358-359.

Szilágyi (Ferenc), 1987, *Kőrösi Csoma Sándor élete nyomában*, Budapest, 31-41.

Szilágyi (Ferenc), 1992, *Bölcsőjét kereste a magyarnak*, Budapest, 34.

Balázs (Dénes), 1993, *Magyar utazók lexikona*, Budapest, 394.

Le Calloc'h (Bernard), 1997, « La ville de Madjar et le mythe d'une origine caucasienne des Hongrois », *Études Finno-Ougriennes*, 29, 167-197.

Soldats, colons et voyageurs français en Hongrie au XVIII^e siècle

En 1813, dans les colonnes du *Mercure Étranger*, János Batsányi écrit sous le pseudonyme de Jean Bérony les phrases suivantes. « Aussi longtemps que la France et l'Allemagne ont regardé la Hongrie comme le boulevard de la chrétienté, elles se sont intéressées à toutes les guerres et à tous les événements politiques de ce pays ; mais peu à peu elles le perdirent de vue et finirent par le regarder comme une province de l'Autriche. Depuis environ cinquante ans, les écrivains français n'en ont fait aucune mention, excepté Sacy, dans son Histoire générale de Hongrie. Mirabeau, dans sa Monarchie Prussienne, en parle d'une manière superficielle. Beaufort, dans son Grand Portefeuille politique, en dit des faussetés : Sané, dans son Tableau historique, topographique et moral des quatre parties du monde, en parle peu. Enfin, D'Alembert et Voltaire en font une mention honorable, sans entrer dans des détails particuliers. »¹

D'un certain point de vue, Batsányi doit avoir raison : la France a porté un intérêt particulier à la Hongrie à partir du XVI^e siècle jusqu'à la fin de l'insurrection de Rákóczi. Cet intérêt spécial peut être expliqué d'une part par les guerres menées contre l'Empire ottoman, d'autre part par les révoltes anti-habsbourgeoises, étant donné qu'elles servaient également d'une certaine manière les objectifs de la diplomatie française.² Cependant, le terrain d'activités continentales de la diplomatie française s'est brusquement réduit et cela devait naturellement affecter les relations franco-hongroises. Au centre de cette étude se trouve la question des modifications des relations franco-hongroises après la mort de Louis XIV – au cours du XVIII^e siècle.

Si on veut examiner la présence des Français à l'époque en question, il faut considérer trois facteurs : 1. L'histoire des experts militaires et colons français en Hongrie. 2. Les récits de voyages, mémoires, notes, rapports sur la Hongrie du XVIII^e siècle. 3. L'histoire des prisonniers de guerre français de l'époque des guerres révolutionnaires.

Au XVIII^e siècle, on rencontre encore bon nombre d'experts militaires qui sont venus encore à la fin du XVII^e siècle et ont participé aux luttes menées contre les Turcs. Par conséquent, dans la région sud-est de la Hongrie, on

¹ *Batsányi János összes művei II* (Œuvres complètes de János Batsányi, II), Budapest, 1960, 369.

² Béla Köpeczi, *Magyarok és franciák XIV. Lajostól a francia forradalomig* (Français et Hongrois de Louis XIV à la Révolution), Budapest, 1985, 373.

enregistre de nombreux noms de famille d'origine française chez les individus employés par l'armée impériale ou chez les officiers des Chambres. En tous cas, il n'est pas du tout étonnant que le premier plan de Szeged ait été dessiné par un officier français du nom de De la Croix Paitis. Dans la première moitié du XVIII^e siècle on peut aussi trouver deux Français, nommés Piliers et Serrière dans les commandements militaires de la forteresse de Szeged ; de nos jours leurs pierres tombales se trouvent dans l'église catholique de Bas-Szeged. Entre 1731 et 1733 la garnison de la ville de Szeged se compose des soldats du régiment de Lorraine.³

En ce qui concerne la population française de cette région, il faut dire qu'elle était beaucoup moins insignifiante qu'on le croyait : durant la première moitié du XVIII^e siècle des colons étrangers avaient été installés en Hongrie pour repeupler la terre déserte abandonnée par les Turcs après cent cinquante ans de domination aux conséquences économiques en particulier, et parmi eux, un bon nombre de Français s'installèrent dans la région sud-est du royaume de Hongrie⁴ ; notamment dans le "Bánát".⁵

L'existence d'une population française dans le Banat est assez bien connue. Il s'agit des descendants d'anciens colons français transplantés en masse d'Alsace et de Lorraine, du grand-duché de Luxembourg et d'autres provinces françaises au cours du XVIII^e siècle. La colonisation des Français dans cette région lointaine de l'empire d'Autriche s'est faite en deux étapes : colonisations effectuées par l'empereur Charles VI d'Autriche entre 1717 et 1734, et colonisations reprises sous Marie-Thérèse et achevées par son successeur Joseph II, de 1763 à 1790. Les premières colonisations font partie de l'ensemble des mesures administratives prises par le comte Florimond-Claude de Mercy (1666-1734), premier gouverneur civil et militaire du Banat, qui était issu d'une ancienne famille de la noblesse bavaroise. Il avait organisé l'assèchement des marais, l'agriculture (vignobles, pêches de vignes, sériciculture), l'activité industrielle (soierie, moulin à papier) de cette région.⁶ Leur mémoire est aussi conservée par un petit village, nommée

³ László Palásti, *Francia családnevek Szegeden a XVIII. században* (Les patronymes français de Szeged au cours du XVIII^e siècle), Szeged, 1959, 43.

⁴ *Ibid.* 44-45. Ainsi dans le registre des baptêmes de la paroisse de Szeged on note 22 noms français entre 1713 et 1750, et 21 entre 1750 et 1775.

⁵ Du point de vue géographique, le nom de *Bánát* désigne une région de 38 526 km², comprise entre les fleuves Maros au nord, la Tisza à l'ouest, le Danube au sud, et les versants sud des Alpes de Transylvanie à l'est. Elek Fényes, *Magyarország leírása* (Description de la Hongrie), Pest, 1847, 332, 342 ; Gyula Kristó (red.), *Korai magyar történeti lexikon* (Histoire de la Hongrie ancienne), Budapest, 1994, 78.

⁶ Lajos Baróti, *Adattár Délmagyarország XVIII. századi történetéhez I.* (Documents sur l'histoire de Basse Hongrie au cours du XVIII^e siècle, t. I), Temesvár, 1893, 7, Mihály Horváth, *Magyarország története VII.* (Histoire de la Hongrie, t. VII), Budapest, Franklin, 1873, 158.

Mercyfalva (Kárány, Merczifalva, Merczyfalva, Merczidorf, Cărani, aujourd'hui Caranie, en Roumanie).⁷ D'après la description fidèle de Peter Schiff, le sol de cette région était en général marécageux, particulièrement aux endroits situés sur les rivières Tisza et Maros. Les conditions hygiéniques étaient déterminées par les bourniers, fondrières, marais, lacs et rivières indomptés, mais les colons ont surmonté les difficultés, dans des conditions même particulièrement défavorables : « C'est ainsi que la terre du Banat, devenue inculte sous la longue domination turque, durant plus de 150 ans, fut remise en culture et devint un véritable grenier. »⁸

Les conditions malsaines de cette région sont également décrites par un rapport français de l'époque. Selon l'auteur inconnu de *Notes sur le Banat, l'Esclavonie et de la Hongrie*, daté d'avant 1778, Temesvár, la capitale du Banat « est une place très forte, mais sa situation au milieu des marais la rend malsaine, surtout en été, et y occasionne beaucoup de fièvres qui désolent tout la plaine du Bannas... On a déjà commencé à drainer avec succès plusieurs de ces marais, mais jusqu'à ce qu'on ait des forêts, on est obligé d'en conserver une partie en faveur des roseaux qu'ils produisent et qui sont la seule ressource des habitants pour se chauffer et faire la cuisine. »⁹ L'auteur du rapport n'oublie pas de préciser que « le Bannas est presque tout peuplé d'étrangers, et on les y reçoit tous avec empressement, surtout les Allemands qu'on établit sur les bords du Danube où l'on forme actuellement une garde frontalière composée d'un régiment d'infanterie et d'un de hussards. »¹⁰

Le descripteur nous donne une image vivante et précise des difficultés quotidiennes des colons. « L'Impératrice donne à chacun en arrivant une habitation, quatre chevaux, les charrues et ustensiles de l'agriculture et du ménage nécessaires avec une certaine quantité de bétail et du terrain pour le cultiver. On compte que chaque famille établie revient à 400 florins et jusqu'à ce qu'ils le soient, on leurs donne par jour 6 kreutzer pour les personnes faites et 3 pour les enfants. Mais ceux qui sont chargés de ce soin ne s'en acquittent pas avec toute la fidélité requise et ces nouveaux colons se plaignent qu'on n'a pas observés beaucoup près les promesses qu'on leurs avait faites. Néanmoins ils ne peuvent pas quitter leur nouvelle patrie sous peine de mort. Ils sont enrégimentés, disciplinés, exercés comme les Sclavons. Ils paient de plus qu'eux annuellement

⁷ Mihály Gyalay, *Magyar igazgatástörténeti helységnévtaxon* (Encyclopédie des noms de localités dans l'histoire de l'administration hongroise), Budapest, 1989, 636.

⁸ László Palásti, *Souvenirs de la présence lorraine au Banat*, Nancy, Le Pays lorrain, 1991, n° 2, 143.

⁹ « Notes sur le Banat, l'Esclavonie et la Hongrie », *Notes et rapports français sur la Hongrie au XVIII^e siècle*. Recueil des documents, avec une introduction de Károly Kecskeméti, Bruxelles, 1963, par la suite *Notes et rapports...* 45.

¹⁰ *Ibid.* 45.

4 florins par tête pour leurs armes, et tant par pièce de bétail qu'ils ont au delà du nombre de bétail qu'on leurs a accordé. »¹¹

À propos de la première statistique démographique de cette région il faut remarquer que les descendants des anciens colons français ont été considérés comme "Souabes,"¹² et comptés comme tels. Leur nombre d'après le premier recensement fait en 1770 par le gouverneur comte de Clary, s'élève à 42 201.¹³

À la fin du XVIII^e siècle les colons français ont leurs écoles françaises, et leur langue maternelle s'est maintenue aussi dans les églises. Les instituteurs de Nagyósz (précédemment nommé Triebswetter, Treisbszvetter, Trübsetter, Trübswetter ; aujourd'hui connu sous le nom Tomnatic, en Roumanie)¹⁴ par exemple, sont des Français jusqu'en 1806.¹⁵ Les enfants des colons ont des manuels scolaires en langue française, mais dans le Banat, comme partout, les seuls livres scolaires étaient les catéchismes. C'est le chanoine Jean Baptiste Róka,¹⁶ l'un des premiers curés de Mercyfalva, qui a demandé en 1770 à l'administration provinciale des livres français pour les écoliers dudit village, et trois ans plus tard il a lui-même entrepris de publier à ses frais un catéchisme français, tiré à mille exemplaires. Le révérend père Róka a écrit un autre livre aussi sous le titre *A. B. C. françois ou l'instruction pour les petits enfants*. En 1773 était publié à Temesvár (Temeswar, Temeschwar, Temesburg, aujourd'hui Timișoara en Roumanie)¹⁷ le premier livre scolaire français admis dans les écoles des trois communes sœurs françaises St. Hubert, Charleville et Seultour, le Catéchisme du Père Canise. En voici le titre : « *Méthode généralement utile et*

¹¹ *Ibid.* 46.

¹² On appelle habituellement "Souabes" les Allemands de cette région, bien que peu d'entre eux soient d'origine souabe, et ces derniers eux-mêmes, à vrai dire, sont Français et Italiens d'origine. István, *Az Austriai Birodalomnak statistikai, geographiai és történelmi leírása* (La description statistique, géographique et historique de l'Empire d'Autriche), Buda, 1829, 60-62.

¹³ Emile Botiș, *Recherche sur la population française du Banat*, Timișoara, 1946, 17.

¹⁴ Mihály Gyalay, *op.cit.* 665.

¹⁵ Emile Botiș, *op.cit.* 23.

¹⁶ À propos de l'origine de ce Jean Baptiste Róka et de son patronyme, Emile Botiș écrit : « En ce qui concerne la personnalité du Père Roka, nous remarquerons... qu'il s'agit d'un Français de Lorraine (originaire de Dorsweiler). Il paraît certain que son nom a subi une déformation par magyarisation : Roka écrit aussi Róka, en hongrois – Renard. D'autre part le nom magyarisé Roka peut également dériver de Roques. » (Émile Botiș, *op.cit.* 25) László Palásti attire notre attention sur l'erreur de Botiș sur l'origine du chanoine Róka et de son nom de famille. Ce n'est pas à Dorsweiler, mais à Győr (Raab) en Hongrie que le chanoine Róka est né, comme en témoigne la légende d'une gravure sur cuivre représentant le chanoine Róka : « Joannes Róka S.S. Theol. Doctor Cath. Eccl. Bosnensis Canonicus natus Arrabonae VII. Idus Ianuari MDCCXXVII. » László Palásti, « Erreurs sur l'identité de certains patronymes français du Banat », *Nouvelle Revue d'Onomastique*, n° 15-16, 1990, 108.

¹⁷ Mihály Gyalay, *op.cit.* 816.

*nécessaire pour instruire et examiner les enfants et les jeunes gens par demandes et réponses sur le petit Catéchisme du Père Canisse de la Compagnie de Jésus : Traduit de l'Exemplaire allemand ci-devant imprimé par ordre de son Eminence le Cardinal de Kollonitz, Archevêque de Vienne, par Jean Lamboy, Temeswar, chez Math. Joseph Heimerl Imprimeur de l'Administration ».*¹⁸

Les colons français ont eu pendant assez longtemps des curés français. Ainsi à Nagyösz on peut trouver en 1771, le révérend Père Leclerq, originaire de Bastogne (Luxembourg) nommé titulaire de ladite paroisse. Károlyliget, (Charleville, Kis-oroszi, Klein-oroszi, Sarlevil, Sarjlevil, aujourd'hui Banatsko Veliko Selo en Yougoslavie),¹⁹ nouveau village fondé en 1771, jusqu' à 1824 a eu des prêtres français, notamment jusqu'en 1824, Pierre François Leclerq (1773), Pierre Frank (1779-1782), François Xavier Plesingh de Pernthal (1782-1789), et Joseph Eustache (1789-1824). Peu à peu les cantiques et les sermons français disparaîtront, et les catéchismes français deviendront de plus en plus rares.²⁰

On peut encore constater l'arrivée de colons français à la fin du XVIII^e siècle. Au début de 1791, un voyageur français écrit : « Près de Témesswar j'ai rencontré une famille française, trois hommes, deux femmes et deux enfants. Ils étaient venus de Nancy par le Danube en partie, et de Vienne jusqu'à cette extrémité de la Hongrie comme ils avaient pu, s'expliquant sans savoir un mot d'allemand, portant alternativement leurs petits enfants, dont la fraîcheur était aussi étonnante après une route pareille, que les soins qu'on avait d'eux étaient touchants. Ces bonnes gens alloient rejoindre des parents établis dans un de ces villages de Hongrie que l'empereur François I^{er} avait peuplés de Lorrains. Il y en a plusieurs dans le Bannat ; d'autres où on parle allemand, esclavon. »²¹

Les colons français se sont assimilés peu à peu au cours du XIX^e siècle ; pourtant en 1840, 5 691 se disent encore français.²² En ce qui concerne l'histoire de cette population "perdue" nous citerons deux articles. Dans le Dictionnaire géographique de la Hongrie publiée en 1851 par Elek Fényes, nous trouvons la description suivante sous le nom de Charleville : « village français dans le comitat de Torontál à une heure du sud de Komlós. La population se compose de 640 catholiques et de 24 orthodoxes. Le village constitue une seule paroisse possédant

¹⁸ Émile Botiš, *op.cit.* 23-25.

¹⁹ Mihály Gyalay, *op.cit.* 546.

²⁰ Émile Botiš, *op.cit.* 27-28.

²¹ Charles Marie d'Irumberry, comte de Salaberry, *Voyage à Constantinople en Italie, aux îles de l'Archipel, par l'Allemagne et la Hongrie*, de l'imprimerie de Crapelet, Paris, chez Maradan, Libraire, rue Pavée-André-Arts, n° 16. [1799], par la suite *Voyage à Constantinople...* 84-85.

²² Elek Fényes, *op.cit.* 25.

une église. Les terres du village sont d'une excellente qualité et les habitants sont de bons agriculteurs. Le village est connu par son beurre de qualité. »²³ Dans un autre lexique, publié en 1895, on peut lire au sujet de cette colonie, sous le nom Károlyliget (Charleville). « Petit village dans le comitat de Torontál (arrondissement de Zombolya). Population : 828 Allemands (1891). Au siècle dernier, le village a été peuplé de Français qui ont perdu de nos jours leur identité originelle. »²⁴

Enfin notons encore quelques livres anciens, qui ont été utilisés par les colons français. Voici les titres de quelques-uns :

1. *L'Ange Conducteur dans la Dévotion Chrétienne réduit en pratique en faveur des âmes dévotes avec l'Instruction des riches indulgences, dont jouissent les personnes enrôlées dans la Confrérie de l'Ange Gardien*, Nouvelle Edition Revue, corrigée et accommodée au nouveau et meilleur style où l'on ne trouve point de vieux mots, et enrichie de quelques tailles douces ; À Cologne ; chez Guillaume Metternich, Marchand-Libraire au Grifon, L'an MDCCXIX, Avec permission des Supérieurs ;

2. *Catechisme du Diocèse De Toul* Imprimé par l'Ordre de Monseigneur l'Illustrissime Evêque Comte de Toul, Prince de S. Empire, A Toul, chez Joseph Carez, Seul Imprimeur de ladite Ville & de Monseigneur l'Evêque, Avec Privilège du Roi ;

3. *Introductions Chrétiennes pour les jeunes gens, Utiles à toutes de personnes mêlées de plusieurs traits d'Histoires & d'Exemples édifiants*, Corrigés par l'ordre de Monseigneur l'Illustrissime & Révérendissime Claude Drouas Evêque, Comte de Toul, Prince de Saint Empire & à l'usage de son Diocèse, A Epinal, chez Claude-Anselme Dumoulin, Imprimeur-Libraire du Collège, MDCCCLXII, Avec Approbation et Privilège du Roi ;

4. *Cantiques spirituels traduits de l'allemand en français à l'usage des colons Lorrains dans le Banat de Temeswar*, Pest, 1786.²⁵

En ce qui concerne la Hongrie du XVIII^e siècle, vue par des Français, on peut indiquer trois types de sources. D'une part nous présentons les notes et les rapports français sur la Hongrie au XVIII^e siècle, d'autre part nous voulons attirer l'attention sur les lettres de Charles Marie d'Yrumberry de Salaberry, et enfin il faut citer le témoignage des prisonniers de guerre français sur leur vie quotidienne dans le royaume de Hongrie.

²³ Elek Fényes, *Magyarország geográfiai szótára I.* (Dictionnaire géographique de la Hongrie, t. I), Pest, 1851, 191.

²⁴ *A Pallas nagy Lexikona X* (Encyclopédie Pallas, t. X), Budapest, 1895, 212.

²⁵ Émile Botiš, *op.cit.*, 28-29.

Il y a plus de trente ans, en 1963, sous la direction de Károly Kecskeméti, l'Institut Imre Nagy de Sciences Politiques de Bruxelles avait publié un recueil français sur la Hongrie du XVIII^e siècle, tout particulièrement le règne de Marie-Thérèse et de Joseph II.²⁶ Voilà la table des matières de ce recueil "oublié" : 1. Détails historiques sur le Royaume de Hongrie (1717) ; 2. Idée de la Hongrie ou mémoire sur la situation (non daté, postérieur à 1745) ; 3. Etat actuel des affaires de Hongrie (1755) ; 4. Des mines de la Basse-Hongrie (1772/73) ; 5. Notes sur le Banat, l'Esclavonie et la Hongrie (avant 1778) ; 6. Description Littorale de l'étendue de l'Impératrice sur la Mer Adriatique (1760) ; 7. Précis de ce qui est relatif aux lois et au gouvernement du Royaume de Hongrie (1785).

Ce recueil décrit l'histoire de la Hongrie de la chute de François Rákóczi au réveil national hongrois. L'auteur du premier rapport (*Détails historiques sur le Royaume de Hongrie, Vienne, le 12 mars, 1717*) est sans doute un Français, qui analyse les causes de l'insurrection marquée par le nom du prince François Rákóczi. Ces "détails" soulignent la responsabilité de la maison d'Autriche, parce que l'empereur Léopold veut éteindre radicalement les principaux privilèges de la noblesse hongroise.²⁷

Les autres témoignages sont plus nuancés que le texte mentionné ci-dessus. Le rapport publié sous le titre *Idée de la Hongrie ou mémoire sur la situation de ce pays* se compose de deux parties. La première partie est une description des relations géographiques, économiques et politiques de la Hongrie. Selon l'auteur de ce rapport « il n'y a peut-être pas de royaume plus pauvre en Europe et j'ose assurer qu'il n'y en a point de plus propre à devenir riche. Il produit de tout avec abondance, sa situation pour le commerce est belle. Le Danube le traverse dans toute sa longueur, et dans sa largeur il est occupé par quatre grosses rivières navigables presque à leur source ; l'air en général y est sain et rien n'est plus aisé que de le purifier dans les lieux où il ne l'est pas ; quelques canaux qui ne seroient point fort chers feroient écouler les eaux qui croupissent dans ses plaines immenses dont les éxhalaisons infectent l'air. Ainsi il serait très facile de le rendre peuplé et conséquemment d'en faire un des plus beaux pays du monde... »²⁸

La deuxième partie relate un voyage en Hongrie de Vienne jusqu'à Bártfa. Cette deuxième partie, le récit de voyage du marquis de l'Hôpital, ambassadeur de France en Russie, nous donne un tableau réaliste et précis de l'état de la Hongrie au milieu du XVIII^e siècle. Selon cette description « Bude, quoique capitale de la Hongrie, ne peut pas s'appeler une ville ; ce sont des maisons bâties

²⁶ *Notes et rapports...*

²⁷ *Ibid.* 16-23.

²⁸ *Ibid.* 24.

sans ordre, qui n'ont pas d'enceinte de muraille ; on y voit le reste d'une mosquée et des bains très renommés ; le Palais des anciens Rois de Hongrie est dans la citadelle. De dessus le Danube, il paroist très beau et la citadelle en fort bon état. Entre la ville et la citadelle, il y a une colonie racine²⁹ établie depuis plus de cent ans et aussi détestée que le premier jour ; on tire de son territoire un des meilleurs vins de la Hongrie, il est connu à Vienne sous le nom de Razelsdorf. »³⁰

L'un des plus intéressants rapports intitulé *Notes sur le Banat, l'Esclavonie et la Hongrie* nous donne un tableau authentique du repeuplement du Banat. D'une part nous savons que l'auteur a des informations précises concernant le problème du repeuplement (voir ci-dessous).

D'autre part, en ce qui concerne la possibilité future de cultiver cette région, l'auteur remarque : « le Bannas a de belles prairies, d'excellents pâturages, des vignobles excellents, des bains et des herbes salutaires dans les montagnes, un climat très doux et tempéré, des rivières très poissonneuses qui l'entourent de tout part, et il ne /me ?/ paroist qu'il ne lui manque pour un commerce très avantageux que des débouchés et une meilleure administration. »³¹ Ce rapport relate précisément les problèmes de la vie quotidienne des habitants de cette région. C'est à dire que l'accroissement du commerce est entravé par l'insuffisance du marché, ainsi le cultivateur est désespéré, il ne travaille plus que pour lui, ne cultive plus que ce qui lui est absolument nécessaire.³²

Pour terminer cette partie de notre étude, nous voulions attirer l'attention sur l'ouvrage oublié de Charles-Marie d'Irumberry, comte de Salaberry. Il s'agit d'un homme politique, né en 1766 à Paris, mort le 7 juillet 1847 à Fossé près de Blois. Sa famille était ancienne et originaire de la Navarre ; son père, président à la chambre des comptes, est mort sur l'échafaud en 1794. Le jeune Salaberry émigra en 1790, et fit un assez long séjour en Turquie, rejoignit l'armée de Condé, puis se joignit aux troupes royalistes de Vendée, où il commanda une compagnie de cavalerie. Après le coup d'État de Bonaparte, il se retira dans son domaine de Fossé, s'y occupa de lettres et d'agriculture, et resta sous surveillance jusqu'à la chute de Napoléon. Durant les Cent-jours il a combattu en Vendée avec La Rochejaquelein.³³ À partir de 1815, il siégea à la Chambre des Députés où il représenta son département, le Loir-et-Cher. Après la révolution de Juillet, il

²⁹ Le quartier habité par les Serbes (Races), installés à Bude, après la reprise de la ville en 1686, s'appelle de nos jours Tabán.

³⁰ *Notes et rapports...* 31.

³¹ *Ibid.* 46.

³² *Ibid.* 46.

³³ Henri du Vergier, comte de La Rochejaquelein (1772-1794), ancien membre de la garde du roi, célèbre chef royaliste vendéen.

vécut tout à fait à l'écart de la scène politique. Il n'a pas été seulement un homme politique, mais aussi un Français lettré encore qui publia en 1799 à Paris, sans nom d'auteur, un *Voyage à Constantinople, en Italie et aux îles de l'Archipel*,³⁴ par l'Allemagne et la Hongrie.³⁵

Cet ouvrage, écrit sous forme épistolaire, se compose de soixante lettres, dont six (les lettres XV-XX) sont des témoignages sur la Hongrie. Presbourg, la ville des diètes de la noblesse hongroise, est présentée par la lettre cinquième, et dans sa lettre sixième, Salaberry décrit précisément la situation géographique de la Hongrie et présente la politique de l'empereur Joseph II. À son avis, les Hongrois prennent en naissant les inclinations et les opinions qui les distinguent au moral, comme leurs traits et leurs habits au physique,³⁶ c'est pourquoi « le plus grand tort de Joseph II est de n'avoir pas su composer avec le caractère des Hongrois. La plupart des changemens qu'il vouloit introduire chez eux étaient salutaires ; mais il fait comme ces médecins durs qui, sans ménagement pour un malade et comptant sur l'efficacité de leurs remèdes, les font prendre avec une violence qui en détruit l'effet. Il n'a retiré de ses bonnes intentions que l'exécration d'un peuple aussi extrême dans ses haines que dans son amour. Ils ne l'appellent que le tyran ou Joseph II, qui se disoit roi de Hongrie... Il faisoit le roi d'une manière encore moins constitutionnelle. Un des privilèges auxquels on pourroit dire que les Hongrois tiennent le plus, ils n'étaient pas également jaloux des uns et des autres, c'est celui de s'imposer eux-mêmes. Joseph II. sans les consulter autrement, leur envoyoit demander une contribution telle qu'il la vouloit » – écrit Salaberry l'année de la mort de Joseph II.³⁷

La forme du gouvernement de Hongrie est décrite par la lettre dix-septième, et les trois autres lettres présentent la partie centrale du royaume de Hongrie et le Banat. Selon l'auteur, de Bude à Temesvár, il n'y a de remarquable que la monotonie des plaines, l'ennui et la laideur des chemins qui souvent ne permettaient pas d'aller à pied, mais Salaberry n'oublie pas de remarquer : « il ne faut pas juger de la Hongrie par ce que je dis de la partie que j'ai traversée ; c'est

³⁴ Archipel : partie de la Méditerranée orientale, parsemée d'îles entre les péninsules des Balkans et d'Anatolie. C'est la mer Égée des Anciens.

³⁵ *Biographie universelle*, t. LXXX, Paris, L.-G. Michaud, 1847, 437-739 ; *Nouvelle biographie générale*, t. XLIII, Paris, Firmin Didot Frères, 1864, 163-165 ; Jean Humbert, « La Hongrie du XVIII^e siècle, vue par des voyageurs », *Nouvelle Revue de Hongrie*, septembre, 1938, 234-240. Jean Humbert ne mentionne pas que l'auteur du *Voyage à Constantinople...* s'appelle Charles-Marie d'Irumberry, comte de Salaberry.

³⁶ *Voyage à Constantinople...* 68.

³⁷ *Ibid.* 69-70.

la partie centrale, et les mieux cultivées sont le côté de la Transilvanie, et celui qui a pour voisine la Croatie. »³⁸

Cet écrit de Salaberry est quelquefois une lecture particulièrement joyeuse. En voici quelques lignes : « après Témesswar, on trouve Ragosh. C'est la première couchée. Le pays est bien boisé. On y cultive avec succès le blé de Turquie et le tabac. Le changement de mœurs et d'habillements devient extrêmement sensible. Le premier village qu'on rencontre est grec. Les femmes y sont plus agréables que les Hongroises. Elles ont un mouchoir de couleur sur la tête, en forme de turban ; vont nu-jambes avec des petits jupons extrêmement courts. Cet endroit-là est très joli et très peuplé. On n'y regrette ni les crottes de la Hongrie, ni les bottes qui sont à toutes jambes d'hommes, de femmes et d'enfants. »³⁹

Si l'on voulait trouver une page spéciale et particulièrement intéressante dans l'histoire des relations franco-hongroises, ce serait assurément l'histoire des premiers prisonniers de guerre de la Révolution en Hongrie. À cette époque, environ 1000 officiers et 10.000 sous-officiers et simples soldats français avaient été transportés vers le Royaume de Hongrie. Les sources en question permettent de compléter nos connaissances dans le domaine de l'histoire militaire aussi bien que de présenter la vie quotidienne des prisonniers français d'après leurs mémoires, d'étudier leurs relations avec la population hongroise et les autorités civiles.

Quoique la guerre ait été déclarée à l'Autriche le 20 avril 1792, la problématique des premiers prisonniers de guerre apparaît seulement un an après, en 1793. À la suite du changement de Dumouriez, l'armée de la Coalition s'engage dans une guerre de forteresses. Cobourg commence l'invasion du Nord. Il dispose de plus de cent mille hommes : 45 000 Autrichiens, 13 000 Anglais commandés par York, 12 000 Hanovriens, 8 000 Hessois, 15 000 Hollandais, 8 000 Prussiens. Avec une extrême lenteur, il se dirige sur la ligne Condé-Valenciennes-Le Quesnoy.

Désormais le nombre des prisonniers français augmente de jour en jour. Mais il fallait se rendre compte de ce que ces soldats n'étaient plus de simples mercenaires au moment de la prise de Condé-Valenciennes-Le Quesnoy, mais de vrais patriotes, révolutionnaires et même agitateur ; des messagers de la Liberté-Égalité-Fraternité de la Révolution.

La force de la nation et le défi d'une guerre idéologique choquent la vieille Europe. Il est évident que ces soldats ne sont plus des recrues de l'armée royale et que leurs officiers ne sont plus les représentants de la noblesse, faciles à

³⁸ *Ibid.* 85.

³⁹ *Ibid.* 87-88.

reconvertir et prêts à changer de camp. Ainsi, le problème des prisonniers de guerre deviendra en même temps un problème politique de première importance. Pour le résoudre, la vieille Europe invente le prototype du camp de prisonniers isolés, placé loin du pays d'origine et facile à surveiller, et qui peut accueillir un grand nombre de prisonniers. Pour le commandement militaire autrichien, les forteresses du sud-est de la Hongrie, qui ont perdu beaucoup de leur importance stratégique avec la décadence de l'empire Turc, offrent une solution idéale comme lieu de détention. L'itinéraire du transport était le suivant : du champ de bataille, les prisonniers étaient conduits à Kintzbourg, ensuite, par voie fluviale (sur le Danube, la Drave, la Theiss) ils étaient transportés dans cette région lointaine, où les travaux préparatoires avaient déjà été entrepris pour assurer leur accueil, depuis le mois d'août. En effet, on s'est mis à rénover les casernes, on a recensé leur capacité d'accueil. Malgré tout cela, leur installation, les problèmes sanitaires et les inconvénients politiques, ont causé de sérieux problèmes aux autorités militaires.⁴⁰

L'intensité de l'activité militaire révéla rapidement l'insuffisance des plans d'installation. Par exemple, le Conseil de Guerre Suprême prévoyait l'installation de quatre mille prisonniers français à partir de l'été 1793, mais les rapports parlent de plus de sept mille, et en octobre ils avançaient un chiffre beaucoup plus élevé encore, onze mille prisonniers. Il fallut donc modifier le plan établi, et ajouter aux lieux de détention fortifiés du sud-est de la Hongrie (Szeged, Temesvár, Arad, Pétervárad, Eszék etc.) d'autres régions, comme la Transylvanie (Fogarás, Gyulafehérvár, Medgyes, Nagyszében etc.), quelques forteresses du nord-ouest (Győr, Pozsony etc.) une forteresse subcarpatique (Munkács) et même celles de Pest et Buda, au centre du pays. De plus, sous la pression d'une multitude inattendue de prisonniers – et malgré la volonté expresse de l'empereur François – ils étaient également installés en Styrie et en Basse-Autriche.⁴¹

Deux facteurs ont défini principalement la situation des prisonniers : leurs conditions sanitaires d'abord, et leur hygiène mentale, ensuite ; c'est-à-dire le fait qu'ils avaient été "contaminés" politiquement, par conséquent, ils étaient considérés comme des éléments dangereux en Hongrie.

La mortalité des transports s'élevait de 15 à 20 %. Le scorbut, la diarrhée, la dysenterie, la fièvre des blessés avaient leur victimes. Avec l'arrivée du mauvais temps, le nombre des malades ne cessait d'augmenter : n'oublions pas que la majorité des prisonniers de guerre est arrivée en Hongrie à la fin de l'automne, et

⁴⁰ Zoltán Barcsay-Amant, *A francia forradalmi háborúk hadifoglyai Magyarországon, idetelepülésük első esztendejében. 1793* (Les prisonniers de guerre de la Révolution française en Hongrie. La première année de leur établissement, 1793), Budapest, 1934, 26-63.

⁴¹ Jean-Paul Bertaud, *La vie quotidienne des soldats de la Révolution 1789-1799*. Paris, Hachette, 1985, 258-263.

que l'hiver faisait geler les rivières : ils devaient faire le reste du chemin à pied. Du point de vue de leur condition physique les rapports militaires distinguaient trois niveaux : ceux qui étaient en bonne santé, ensuite les transportables, enfin ceux qu'on devait hospitaliser le plus rapidement possible. Ces derniers pouvaient rester dans les hôpitaux militaires de Presbourg et de Pest. Des feux et de la fumée témoignèrent souvent du passage des prisonniers français et de la peur de la population locale d'une épidémie.⁴²

Les mémoires nous permettent de reconstituer l'itinéraire du transport aussi bien que la vie quotidienne des prisonniers français. Dans la présente étude, je me suis appuyé sur deux mémoires : ceux du général Dellard ont été rédigés juste après événements, mais le manuscrit en a été perdu pendant la campagne de Russie en 1812. Il les a reconstitués par la suite, mais ce nouveau manuscrit n'a été que partiellement retrouvé. La partie qui a été publiée apporte une contribution intéressante à l'histoire des premiers prisonniers de guerre de la Révolution française. Nous avons également retrouvé un autre manuscrit quasiment oublié : celui du *Manifeste* du capitaine Joseph Hautière, écrit en 1796, à son retour de Hongrie, dans un style peut-être trop souvent déclamatoire et très proche de la langue parlée, mais qui présente tout de même une authenticité remarquable, et contient des renseignements précieux. Leurs impressions, leurs expériences semblent être déterminées avant tout par des péripéties et par les souffrances du transport qui les menait vers la Hongrie.

Le premier mémorialiste, le général Dellard commençait son voyage involontaire et forcé à Cologne, ensuite, en arrivant au bord du Danube il continua par voie fluviale, avec d'autres prisonniers français, sur des radeaux de bois : « Nous faisons par jour de vingt à trente lieues – écrit-il. Il fallait conséquemment se pourvoir de vivres dans les endroits où nous couchions sur les bords du fleuve. Un bateau qu'on appelait l'Infirmier nous suivait, portant les malades du convoi. Malheur à celui qui y mettait les pieds, il était à l'instant frappé d'une espèce de peste qui l'envoyait bientôt au tombeau. Tous les soirs, on en retirait les cadavres de malheureux qui avaient succombé à cette affreuse épidémie et on les enterrait sur le bord de l'eau. Il n'était pas rare d'en voir jeter encore vivants dans les fosses mortuaires, creusées par les prisonniers eux-mêmes, sous la surveillance de notre escorte... . En passant sous Vienne, un grand nombre de malades qui avaient jusqu'alors évité d'aller à l'Infirmier, demandèrent à entrer à l'hôpital. Cette grâce leur fut refusée... »⁴³

⁴² Zoltán Barcsay-Amant, *op.cit.*, 70-78.

⁴³ Baron François Dellard, *Mémoires militaires sur les guerres de la République et de l'Empire*, Paris, Librairie Illustrée, 1882, 41.

Après cette traversée dramatique et pleine de souffrances, les conditions de vie de Dellard se sont améliorées lorsqu'il est arrivé dans un camp de prisonniers à Djakovo, à la frontière de la Turquie ; là, 300 officiers vivaient dans un ancien camp militaire : « Le local qu'ils occupaient avait jadis servi d'infirmerie à la cavalerie autrichienne dans la dernière guerre contre la Turquie. Les officiers français étaient par chambrées et vivaient à l'ordinaire comme des soldats. Cet arrangement était le seul qui nous convint, vu la modicité de notre paye et l'impossibilité de vivre isolément. Des soldats français qu'on nous avait permis de retirer des casernes de Temeswar, place située dans notre voisinage et où ils mouraient comme des mouches, allaient nous chercher des provisions dans le bourg voisin et nous servaient en même temps de Cuisiniers. »⁴⁴

Le 8 novembre 1793 le capitaine Joseph Hautière et ses camarades arrivèrent aux cantonnements préparés dans les environs de Kintzbourg, en attendant les ordres pour l'embarquement. « Les barques – écrit-il – sur lesquelles nous étions montés étaient d'une construction faible et peu sûre. Le nombre n'ayant pas été suffisant, on construisit des radeaux sur lesquels on mit les malheureux soldats. Un ou deux officiers, chargés de l'inspection de ces misérables, avaient seuls une espèce de cabane construite sur le milieu du radeau, où ils se mettaient à l'abri du mauvais temps et se chauffaient à l'aide d'une espèce de poêle qu'on y avait mis. Depuis notre embarquement, les soldats furent séparés des officiers et ne purent conséquemment en recevoir des secours dans les moments où ils avaient le plus besoin.

Notre destination était pour Pest, Mungatz (*Munkács*), Esseg (*Eszék*), Segedhin (*Szeged*), Temeswar (*Temesvár*), Grand-Waradin (*Nagyvarazsdin*) et Ratz (*Racsa*), villes de la basse Hongrie et la plupart voisines de la Turquie. Pendant les premiers jours de notre trajet sur le fleuve, nous ne perdîmes pas beaucoup de soldats, mais lorsque nous commençâmes à nous approcher de l'Autriche, chaque jour, nous voyions sur les rives de ce fleuve des cadavres jetés ça et là, le mauvais temps, le manquement de vivres, l'abandon des malades, tout, en un mot, conspirait notre destruction. Nos chefs d'escorte n'en pouvaient mais ; on ne leur donnait aucun moyen de soulager l'humanité souffrante. Nous eûmes une perte assez considérable depuis Kintzbourg à Lintz. »⁴⁵

Le 23 décembre 1793 ils arrivent à l'hôpital de Pest. « Ce bâtiment immense à trois quarts de lieue de Pest, est bâti sur la rive gauche du Danube – écrit-il. Les colonnes du Quesnoy et de l'affaire d'Avesnelesec achevèrent de remplir ce lieu

⁴⁴ *Ibid.*, 54.

⁴⁵ *Manifeste du traitement des prisonniers français pendant leur captivité (en Hongrie) en 1793*, 94 et 95, par le citoyen Joseph Hautière, capitaine au 6^e bataillon de Soissons, fait prisonnier à l'affaire du 12 septembre 1793, à Avesnelebec, Bibliothèque Nationale – Manuscrits 10173.

par le grand nombre de malades qu'elles avaient. Ces malheureux restèrent trois à quatre jours sans recevoir aucun soulagement. Le petit nombre de bien portants fut transféré à Mungatz. Dans l'espace de quinze jours, 12 à 1800 prisonniers furent détruits, sans secours suffisants pour se soulager au besoin ; point de chirurgiens instruits, sans linge pour changer, couverts de vermine, sans cesse en butte aux injures et à la barbarie des officiers de police, beaucoup ne purent résister à tant de dureté : chaque jour, plus ou moins de malheureux étaient sacrifiés. Pendant le fort de la maladie, un tombereau était continuellement occupé à transporter les morts dans les trous immenses des sables de la rive droite du fleuve, où des milliers de victimes demandent à hautes cris vengeance des assassinats commis en leur personne.»⁴⁶ De ce point de vue il faut aussi mentionner les problèmes de religion chez les prisonniers. L'exigence de leur entretien spirituel a fait son apparition dès la fin de 1793. C'est pourquoi, conformément aux ordres du Conseil de Guerre de la cour de Vienne, le devoir du Haut Commandement militaire de Buda était, avec l'aide des archevêque d'Esztergom et de Kalocsa, d'envoyer des prêtres français émigrés aux endroits où les prisonniers étaient gardés sur proposition de leurs propres évêques et par présentation bénévole. Sur ces territoires, 12 prêtres travaillent au comble de l'initiative, mais la fluctuation était importante à cause d'éventuels décès et des fréquents déplacements forcés.⁴⁷

La vie quotidienne des prisonniers français avait été déterminée avant tout par l'attitude des autorités militaires autrichiennes, mais leurs conditions de vie réelle – souvent malgré la volonté expresse du Haut Commandement militaire – changeaient d'une localité à l'autre. Ainsi, par exemple «à Djakovo – écrit Dellard – nous vivions bien ; les subsistances étaient faciles à se procurer et peu coûteuses. Une oie, par exemple, ne valait que six à sept sous... . Nous jouâmes, il est vrai, quelques pièces du Théâtre Français, particulièrement de Voltaire, mais elles ne pouvaient nullement porter atteinte au bon ordre et encore moins à l'esprit des sujets de François II. Ce qui n'empêcha pas que trois de nos principaux acteurs ne fussent enlevés de nuit et conduit en Transylvanie, où ils expièrent par une plus longue captivité l'innocent plaisir que ce délassement leur avait procuré.»⁴⁸

Les mémoires du capitaine Joseph Hautière insistent sur les difficultés financières des soldats prisonniers. «En vain nous avons voulu soulager les malheureux soldats : les officiers autrichiens y ont mis opposition. On empêchait

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ Ferenc Lenkefi, «A l elkigondozás problémái a francia hadifoglyok körében Magyarországon 1794-1795 » (Les problèmes du soin spirituel chez les prisonniers de guerre français en Hongrie 1794-1795), *Hadtörténelmi Közlemények*, 1994/3, 3-17.

⁴⁸ Baron François Dellard, *op.cit.*, 58.

ces misérables d'entrer dans les salles d'officiers, et des sentinelles veillaient à ce qu'ils ne reçussent aucun secours de leurs chefs. On a encore, depuis ce temps malheureux, cherché à faire passer des fonds aux soldats, mais le gouvernement de Pest s'y est opposé. Il y a seulement eu 200 florins qu'on a remis au lieutenant commandant à l'hôpital de Pest, et il est prouvé que cet argus n'a distribué qu'une cinquantaine de florins tout au plus. Voici l'emploi qu'il en a fait. Il donnait environ un quart d'once de tabac à fumer ou en poudre pour 10 à 12 malheureux. Cette répartition se faisait sur le nombre de soldats qui se trouvaient à l'hôpital et tous les 10 à 15 jours. Ainsi 100 ou 200 soldats s'y trouvaient, alors cette somme n'a jamais pu être entièrement dépensée. Qu'est devenu le reste ? Ceci n'est pas bien difficile à trouver. Prudhomme, commandant au 3^e bataillon de Paris, avait remis au capitaine de police à Grand-Varadin, une somme 30 à 40 florins pour être distribuée aux soldats de son bataillon ; on la lui a remise, en répétant que le cabinet de Vienne avait fait une défense expresse de rien laisser passer aux prisonniers des officiers. »⁴⁹

Les autorités militaires contrôlaient et censuraient les lettres, la correspondance des soldats français. Il fallait d'abord présenter toutes les lettres au Conseil de Guerre de la Cour, pour pouvoir leur donner une suite favorable. En même temps il était sévèrement interdit à la population d'aider à transmettre le courrier des prisonniers français. Plusieurs fois des avertissements ont été lancés à la population « de ne point converser avec ces prisonniers. »⁵⁰

Les sous-officiers et les simples soldats avaient très peu de liberté de mouvement. Ils ne pouvaient quitter leurs prisons pour aller en ville que pour faire des achats, et ceci sous escorte, ou bien à une occasion extraordinaire, par exemple pour l'enterrement d'un camarade. Ces mesures sévères n'étaient pas employées à l'égard des officiers. Il ne leur était pas interdit de prendre contact avec la population, mais ils devaient donner leur parole d'honneur de ne jamais parler de « leur propre constitution » aux habitants, et de ne jamais quitter les limites de la ville.⁵¹ Pour assurer leurs frais, les commandements militaires locaux versaient une certaine somme d'argent aux prisonniers. Les officiers, les sous-officiers et les simples soldats devaient se débrouiller avec cet argent : acheter leurs lits, leur vaisselle, etc., et ceci parce que le trésor royal voulait récupérer – au moins en partie – la pension versée aux prisonniers français.⁵²

⁴⁹ Joseph Hautière, *op.cit.*

⁵⁰ Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du conseil municipal, 2049/1793.

⁵¹ Archives départementales du comitat de Csongrád, protocole du Conseil municipal, 1775/1793 ; 1776/1793 ; 1326/1794.

⁵² Zoltán Barcsay-Amant, *op.cit.*, 78-83.

Par conséquent, entre les marchands locaux et les Français, une sorte de contact économique s'est établi et se stabilisait progressivement. Les interventions du Conseil de Guerre le prouvent, car il lançait continuellement des appels aux marchands locaux : pas de crédit aux prisonniers français ! Ils doivent payer comptant, car, en aucun cas, les autorités ne se portent garant, et elles ne payeront pas les dettes des prisonniers français...⁵³ D'après les témoignages, la population s'intéressait surtout aux tissus et aux vêtements français. Étant donné que les officiers avaient des bagages relativement importants, ils ont répondu à cette demande du marché local en vendant leurs vêtements. À leur tour, les autorités, pour des raisons sanitaires, ont plusieurs fois averti les habitants de la ville de renoncer « aux achats des vêtements français. »⁵⁴ Il est à noter également que ces rapports économiques avaient de temps en temps un aspect plutôt politisant : par exemple, sur les boutons des vêtements mis en vente par des officiers français, figuraient les mots "Liberté, Égalité, Fraternité." Les Français avaient aussi l'habitude de faire cadeau aux habitants de cocardes pour des raisons qui n'étaient certainement pas que commerciales...

Pour conclure, nous insisterons sur le fait que les prisonniers de guerre français furent vraisemblablement les premiers à annoncer la Révolution à la population hongroise de la région, et – peut-être – les premiers à en interpréter les conséquences immédiates pour les habitants de ces grandes villes de provinces hongroises et transylvaines.

⁵³ Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du conseil municipal, 1877/1793 ; 1794/1793 ; 1835/1794.

⁵⁴ Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du conseil municipal, 1914/1793.

Henri TOULOUZE

Bibliographe

Le culte de sainte Élisabeth de Hongrie dans les écrits français du Moyen Âge à nos jours

Le comte Charles de Montalembert, co-fondateur, avec le Père Lacordaire et Lammennais, du journal *L'Avenir*, est, dès 1830, un membre influent voire un des chefs de file au sein de l'Église, du mouvement du christianisme social. Très connu en France, il consacre en juin 1836, un livre édifiant, très important, sur la vie de sainte Élisabeth de Hongrie, sous le titre : *Histoire de Sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe* (1207-1231).¹ Tout au long du XIX^e siècle, il va être un grand succès de librairie connaissant une multitude de réimpressions ou de rééditions sous des formes différentes, en un ou plusieurs volumes, en petit format de poche ou en grand in -4°, richement illustré ou non.

Cet ouvrage est peu ou pas informatif sur la Hongrie, pays natal de la sainte, mais, pendant des décennies, il va faire beaucoup pour donner, en France, une image sympathique de la Hongrie. Ce pays mystérieux, lointain, inconnu dont la Maison royale compte trois princes canonisés et dont Élisabeth de la Maison des Árpáds s'est donnée pour édifier l'Occident.

L'un des résultats de ce livre est que Montalembert est entièrement conquis par la Hongrie. Il s'y fait de nombreux amis dont l'écrivain, penseur politique, József Eötvös avec lequel il entretient une correspondance suivie.² Il effectue deux voyages, dont l'un avec sa femme en Hongrie, où il est reçu comme une personnalité éminente, ami de la Hongrie. Il est l'un des premiers artisans de sa popularité dans la France catholique de cette époque.

Les œuvres consacrées à la sainte hongroise sont innombrables et il est peu de saintes ou de saints, de grands hommes ou de puissants souverains, de héros ou d'héroïnes qui aient inspiré autant d'écrivains ou de poètes. Si l'on excepte les saints pères-fondateurs de l'Église ou les saints politiques comme Jeanne d'Arc ou Louis IX, roi de France, il faut aller chercher des saints comme François d'Assise ou Antoine de Padoue pour en trouver qui aient plus souvent tenté la plume des écrivains.

¹ Pour la bibliographie de sainte Élisabeth, voir la bibliographie détaillée en annexe du texte. Les notes ne la reprennent pas.

² Ignace Kont, « Montalembert et Eötvös », *Revue bleue*, Paris, 1907, t. I, 273 et 532.

L'histoire de sainte Élisabeth dans la littérature française ne commence pas avec ce livre. Il marque seulement une étape essentielle comme nous le verrons plus loin. Il s'appuie sur une longue tradition de relations entre les écrivains français et la sainte.

La plupart des gens qui ont une connaissance petite ou grande, sur sainte Élisabeth la doivent au livre de Montalembert. Jusqu'aux travaux de Madame Ancelet-Hustache dans les années quarante de notre siècle, tout ce qu'on savait en France sur Élisabeth remontait à cet ouvrage.

Du Moyen Âge au XVIII^e siècle

Dès le Moyen Âge, quelques années après sa mort, la dévotion envers Élisabeth part d'Allemagne et se répand bientôt dans toute l'Europe chrétienne, aidée en cela par la puissante parenté de la sainte. La France ne reste bien sûr pas à l'écart de ce phénomène.

Le sire de Joinville, l'historiographe officiel de la Cour, raconte dans sa *Vie de saint Louis*,³ au sujet de la reine Blanche :

« *Le service était assuré par le comte de Boulogne, qui fut depuis roi de Portugal, et le bon comte Hugues de Saint-Pol, et un Allemand âgé de dix-huit ans, dont on disait qu'il était fils de sainte Élisabeth de Thuringe ; on disait que la reine Blanche lui baisait le front par dévotion, en pensant que sa mère le lui avait bien souvent baisé.* »

Ce jeune allemand n'était autre qu'Hermann II landgrave de Thuringe, fils d'Élisabeth, qui suivant les habitudes des jeunes nobles et renouant la tradition des landgraves, allait sans doute auprès des princes étrangers pour s'initier aux mœurs courtoises. Or la Maison de France était la plus réputée de l'Europe.

Au Moyen Âge, au-delà de manuscrits jamais publiés, nous connaissons quatre biographies rimées en vieux français et une en latin traduite en français dès le début du XIV^e siècle dont se sont à leur tour inspirés les divers compilateurs.

La poésie, comme il était naturel, a consacré d'innombrables œuvres à la grande sainte du Moyen Âge. Il est à remarquer que la sainte dont l'Allemagne se glorifie fut d'abord chantée par un Français, le trouvère Rutebeuf. Ce fut vers 1300 seulement qu'un poète allemand anonyme consacra des vers à sainte Élisabeth sous le titre *Sente Elsebeden Leben*.

La plus ancienne est donc due à Rutebeuf qui l'écrivit entre 1258 et 1270 en l'honneur d'Isabelle, épouse de Thibaut de Navarre. Rutebeuf a composé la *Vie de sainte Elysel* à la demande d'Erart de Lezennes pour la reine Isabelle de

³ *Histoire de Saint Louis*, par Jean, sire de Joinville, Paris, Édition de la Société de l'Histoire de France, 1868, 35.

Navarre : il nous l'indique de façon fort claire dans deux passages de son ouvrage :

vers 16 : « Por cui j'enpraing ceste besoigne » (Celle pour qui j'entreprends cette tâche

vers 17 : « Ysabiaus, fame au roi Thiebaut » (Ysabeau, femme du roi Thibaud)

vers 2011 : « Messire Erars la me fist faire » (Monseigneur Erart de Lezennes)

vers 2012 : « De Lezignes, et toute traire » (me l'a fait faire et traduire tout entier)

vers 2013 : « De latin en rime fransoise » (du latin en vers français).⁴

Erart de Lezennes, arrière-petit-fils du chroniqueur des croisades, Geoffroy de Villehardouin, était chanoine d'Auxerre à ce moment-là. Il devient plus tard évêque de la même ville.

Isabelle, fille de saint Louis, était la femme du comte de Champagne Thibaut V, deuxième roi de Navarre, le fils de l'illustre trouvère Thibaut de Champagne. Née le 18 mars 1242, très pieuse, mariée à treize ans, veuve à 28 ans, elle revêt l'habit des Mineurs.

Devant la similitude des deux vies, on conçoit qu'Erart de Lezennes ait voulu lui présenter l'exemple de sainte Élisabeth de Hongrie. L'étude de cette œuvre et des autres travaux de Rutebeuf, la chronologie de l'existence d'Isabelle et d'Erart font dire à Michel Zink dans la présentation de la *Vie de sainte Élisabeth* qu'elle a sûrement été écrite vers 1264.⁵

Il est intéressant à noter la ressemblance des prénoms entre Élisabeth (Elysabel en ancien français) et Isabelle. C'est au *Libellus* que puise Rutebeuf pour écrire sa vie rimée. Le *Libellus* est l'ouvrage d'un anonyme écrit avant 1241⁶ à partir de la déposition des servantes. Rutebeuf ne semble pas connaître les quelques vies déjà écrites à ce moment-là.⁷

Une autre édition anonyme complète dans un seul manuscrit, paraît à Bruxelles. Elle date de la fin du XIII^e siècle ou du début du XIV^e siècle. C'est un

⁴ Éd. Garnier (voir bibliographie), 118-119, 224-225.

⁵ Éd. Garnier (voir bibliographie), 115-117.

⁶ *Libellus de dictis quatuor ancillarum S. Elisabethae sive examen miraculorum eius...*, Scriptores rerum germanicarum, praecipue Saxoniarum... edidit Jo. Burchardus Menckenius, t. II, Lipsiae, MDCCXXVIII, 2007-2034. Albert Huyskens le publie aussi dans l'ouvrage cité dans la note suivante.

⁷ Il existe deux *Vita sanctae Elisabeth* en ce début du XIII^e siècle : Césaire d'Heisterbach, *Vita sanctae Elisabeth*, publié par Albert Huyskens, Quellenstudien zur Geschichte der hl. Elisabeth, Landgräfin von Thuringen, Marburg, 1908; *Vita sanctae Elisabeth, landgraviae Thuringiae*, auctore anonymo, nunc primum in lucem edita, éd. P. Diodorus Henniges, O.F.M., Archivum Franciscanum Historicum, II, Quaracchi, 1909, 240-268.

long poème en couplets de près de 1000 octosyllabes, écrit par un poète anonyme picard. Ce dernier utilise l'épître adressée par Conrad de Marburg au pape Grégoire IX et d'autre part la *Vie de sainte Élisabeth* écrite, entre 1289 et 1297, par Thierry d'Apolda, dominicain d'Erfurt.

Avec Thierry, nous n'avons plus affaire qu'à un auteur en partie sûr, mais de seconde main, en partie seulement vraisemblable, en partie certainement déjà légendaire. C'est dans Thierry que la fin du Moyen Âge et les siècles suivants ont puisé la majeure partie de leurs connaissances sur Élisabeth.

Ce poème anonyme picard a été réutilisé en partie par Robert de Clambigneul, littérateur du XIV^e siècle. On ne sait rien de celui-ci, ni sur sa vie, ni sur le reste de son travail, si ce n'est qu'il n'a fait là qu'une œuvre de compilateur sans originalité, tirant sa matière des diverses *Vies* latines et empruntant surtout des passages entiers (531 vers) au poème anonyme. Son manuscrit s'appelle : *Chi commenche de sainte Ysabel*.

Une quatrième *Vie d'Élisabeth* fut composée en Angleterre vraisemblablement à la fin du XIII^e siècle, par Nicole Bozon, frère mineur, originaire d'un lieu non attesté mais qui se situe à Nottingham, Derby ou Staffordshire. C'est une courte vie en octosyllabes qui fait partie d'une série de onze courtes vies de saints ou saintes. Le *Libellus* est sa source principale et il ne semble pas avoir connu le manuscrit de Thierry d'Apolda. L'auteur traite son sujet avec beaucoup d'indépendance. Il s'applique à mettre en lumière sept miracles de sainte Élisabeth, les éléments biographiques ne lui servant qu'à les relier entre eux. Il est à noter que Nicole Bozon qui, pourtant, a l'intention de glorifier Élisabeth par ses miracles, ne parle pas du miracle des roses. Ce dernier ne fait pas encore pleinement partie, à cette époque, du légendaire de la sainte.

La très célèbre *Légende dorée* de Jacques de Voragine comprend parmi beaucoup de vies, une *Vie de sainte Élisabeth*. Le texte latin a connu plusieurs traductions françaises. La plus répandue est celle du dominicain Jean de Vignay datant de la fin des années 1330 et conservée dans de nombreux manuscrits. Compte tenu de la date de la traduction, elle entre dans le champ de cette étude.

On connaît, par ailleurs, dans les archives ici ou là, également six versions anonymes en prose française, échelonnées du XII^e au XV^e siècle, et toutes inédites, à ce jour.

Le chercheur du début du siècle, Louis Karl⁸ fin connaisseur du Moyen Âge français et hongrois, qui a édité Nicole Bozon et le poète anonyme picard, attribue aussi à la popularité de sainte Élisabeth l'intérêt que porte la France du Moyen Âge à la Hongrie et aux Hongrois, et la place que ces derniers occupent

⁸ Louis Karl, « La Hongrie et les Hongrois dans les chansons de geste », *Revue des langues romanes*, Paris, 1908, t. 51, 1-38; « Florence de Rome et la vie de deux saints de Hongrie » *Revue des langues romanes*, Paris, 1909, t. 52, 163-180.

dans de nombreuses chansons de geste. Nous voyons déjà à cette époque que les écrits sur sainte Élisabeth sont toujours des éléments constitutifs de la connaissance de la Hongrie en France.

Compte tenu de cet intérêt important, du nombre de textes au Moyen Âge, on peut estimer, à juste raison, que la vie d'Élisabeth était un beau sujet pour un mystère. Il est surprenant qu'aucun texte de ce genre ne nous soit parvenu, mais on a la preuve, de façon indirecte, que l'histoire de la sainte a inspiré au moins un auteur dramatique du Moyen Âge dont le nom et l'œuvre sont perdus.

Les comptes de la cour de Hesse mentionnent en effet qu'à Pâques 1481, une troupe de Marbourg a joué devant Anne, épouse du landgrave Henri III, un "jeu d'Élisabeth" sans que nous sachions quelle source a suivi son auteur et quels épisodes de sa vie, il a introduit dans son œuvre.⁹ Peut-être qu'un jour les progrès de la recherche combleront ce vide dans notre connaissance.

Jusqu'au XV^e siècle, Élisabeth reste, dans le champ de pensée des poètes, un sujet d'importance, mais à partir de cette époque, elle est pour longtemps exclue de leurs écrits. Il faut arriver au XIX^e siècle, après les troubles de la Réforme et de la Guerre de Trente Ans, après les Lumières et le classicisme, pour que son histoire recommence à intéresser la littérature.

Jusqu'à là, quand même, l'intérim est assuré par les bons moines hagiographes. C'est notamment le rôle joué par le père de Matthieu, le père Apollinaire de Valognes, le père Archange, le père Pierre Helyot. Ces bons moines sont plus soucieux du bien des âmes de leurs ouailles que de poésie et d'art. Il ne faut pas non plus chercher dans leurs ouvrages un quelconque souci de vérité historique. Ils se copient l'un l'autre, enrichissant à chaque fois la part du miraculeux, mettant un brouillard de plus en plus dense sur la réalité de la vie d'Élisabeth. Si cela entretient la flamme et permet de maintenir bien vivants l'image et le respect de la sainte, cela n'apporte rien à la connaissance de la sainte et de sa vie, bien au contraire.

En 1607, le père de Matthieu est le premier à reprendre le flambeau du Moyen Âge. Il dédie à Madame Élisabeth, première fille de France une vie de *Élisabeth, fille du Roy de Hongrie*. La similitude des prénoms a sûrement favorisé son choix.

Pour sa part, le révérend père Apollinaire en 1645, écrit une vie de *Sainte Élisabeth, Fille du Roy de Hongrie, duchesse de Thuringe, première religieuse du Tiers Ordre de Saint François*. Elle sera rééditée en 1660.

Le XVII^e siècle verra encore deux autres vies paraître. Dans le cadre des livres édifiants, la vie de sainte Élisabeth tient une place non négligeable en France. En Allemagne, à la même époque, en raison de la Réforme, le silence est

⁹ Huyskens, édition du *Libellus*, notes p. XXVIII. Voir note 14.

total. Il faut considérer, et c'est peut-être un élément de réponse pour expliquer le nombre important d'ouvrages après une période très pauvre en ce domaine, que ce siècle est considéré par les historiens comme le siècle d'or des relations franco-hongroises.

Dans le contexte géopolitique de l'Europe du XVII^e siècle, la question hongroise est un sujet d'intérêt important dans la presse française de l'époque. L'opinion publique jugeait la plupart du temps la question des alliances prioritairement, du point de vue religieux. Mais la manipulation de l'opinion faisant partie de l'art de gouverner, l'historien Béla Köpeczi remarque :

*« La question hongroise devient un des thèmes controversés de la presse de l'époque, d'autant plus que Louis XIV appuyait en Hongrie les protestants, tandis qu'il les persécutait dans les Cévennes. Les Mécontents hongrois, et parmi eux les protestants, sont les alliés de la Porte non seulement contre l'Autriche, mais aussi contre la Hollande et l'Angleterre. La France, qui les aide contre l'Autriche et ses alliés, favorise de cette façon les Turcs, ennemis des chrétiens. Le roi de France est l'incarnation même de l'absolutisme, mais en Hongrie il appuie des rebelles contre leur souverain légitime. »*¹⁰

Bethlen, Zrínyi, Thököly, les Rákóczi deviennent, à leur corps défendant, des héros de toute une série d'ouvrages, de brochures, d'opuscules, voire de romans. Le rôle de Bethlen pendant la guerre de Trente Ans, les guerres ou les escarmouches contre les Turcs, la reprise de Bude, les conjurations, le soulèvement de Thököly, la Guerre d'Indépendance de Rákóczi sont connus dans les moindres détails.¹¹

Pour exemple, l'opinion française suit au jour le jour dans la presse la lutte du prince Gábor Bethlen, puis les aventures du comte de Sérin (Nicolas Zrínyi). Les exploits de quelques Français engagés plus ou moins officiellement auprès de Rákóczi sont relatés.

Aussi le XVII^e siècle apparaît-il comme, nous l'avons déjà affirmé, le siècle d'or des relations entre les deux pays. Ignace Kont, dans les *Mélanges Picot*, ajoute pourtant pour tempérer l'enthousiasme :

¹⁰ Béla Köpeczi, *Hongrois et Français de Louis XIV à la Révolution française*, Budapest, éd. Corvina, 1983, 9-10.

¹¹ Béla Köpeczi, *La France et la Hongrie au début du XVIII^e siècle. Étude d'histoire des relations diplomatiques et d'histoire des idées*, Budapest, éd. de l'Académie, 1971, 624, 41 ill.

« Il est cependant peu probable que les savants français aient eu des notions bien exactes sur l'idiome oriental que parlait le peuple qui avait excité leur intérêt. »¹²

Le XVIII^e siècle, marqué par les philosophes et la Révolution française, sera totalement différent de ce point de vue. Après le compromis de Szathmár de 1711 entre les Habsbourg et les Ordres hongrois, la Transylvanie ne joue plus un rôle indépendant. La France continue, pendant un temps, à se souvenir un peu de la Hongrie, puis, après le rapprochement effectué avec l'Autriche, on n'en parle plus ou presque.

En 1813, la revue française, *Mercurie étranger* publie, sous la plume de Charles de Bérony, une étude : « Notions préliminaires sur l'origine, la langue et la littérature des Hongrois ». Il déclare :

« Aussi longtemps que la France et l'Allemagne ont regardé la Hongrie comme le boulevard de la chrétienté, elles se sont intéressées à toutes les guerres et à tous les événements politiques de ce pays, mais peu à peu elles la perdirent de vue et finirent par la regarder comme une province de l'Autriche ». ¹³

Cet éloignement rejaillit aussi sur l'intérêt porté à notre sainte. Si l'on excepte quelques pages se rattachant au siècle précédent, en 1718, dans l'*Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires* du père Helyot, il ne paraît rien sur sainte Élisabeth ou tout du moins qui ait passé la barrière du temps.

L'œuvre fondamentale de Montalembert

Quand le romantisme eut donné au public le goût du Moyen Âge, sainte Élisabeth redevint, en grande partie grâce au livre de Montalembert, une figure familière.

Pour illustrer ce fait, il est caractéristique que, le 22 juillet 1844, soit huit ans après la première édition de ce livre, un théâtre populaire comme l'Ambigu-Comique, à Paris, représente pour la première fois *Le Miracle des Roses, drame en seize tableaux par MM Antony Béraud et Hippolyte Hostein*. Béraud avait donné, quelques années plus tôt, à la Porte Saint Martin, un *Faust, drame en trois actes imité de Goethe*. Pour le prologue de sa nouvelle pièce, il s'est inspiré, de très loin, hélas ! – du *Prologue dans le ciel*, de Faust.

¹² Ignác Kont. « La première étude française sur la langue et la littérature hongroises », *Mélanges Picot*, Paris, t. I, 471.

¹³ Charles de Bérony, « Langue hongroise », *Mercurie étranger ou Annales de la littérature étrangère*, Paris, 1813, t. 1, 175 (note 2).

Quant à la pièce elle-même, c'est Geneviève de Brabant qu'elle rappelle parfois et on n'imagine guère mélodrame plus mélodramatique, avec conspirations, traître, rapt d'enfant, jeune homme aux sentiments nobles amoureux d'Élisabeth, coups de tonnerre, incendie éteint par un lac qui déborde, cachot, cimetière, clair de lune. Louis revenu de Palestine après un suicide manqué, devient lépreux. Élisabeth le soigne sans le reconnaître d'abord.

Mais il fallait bien faire un sort aux Miracles des roses. Quand le traître va punir Élisabeth pour avoir enfreint la loi en portant des vivres à celui qui doit demeurer isolé de tous, les fleurs sortent des plis de sa mante. Tout finit bien évidemment. Pour extravagante que soit une telle élucubration, elle n'en demeure pas moins typique, exemplaire même. Malgré son mépris parfait de la vraisemblance et de l'histoire, l'auteur a été contraint de respecter deux données historiques : la charité d'Élisabeth et l'amour réciproque des deux époux.

C'est sur ce terreau déjà très fertile, même s'il est très contrasté, qui va du Moyen Âge au XIX^e siècle, que la *Vie de sainte Élisabeth* par Charles de Montalembert paraît donc en juin 1836.

Charles-Forbes-René de Montalembert a 26 ans, à ce moment-là. Dès son adolescence, en réaction à son milieu, il se montre catholique fervent voire militant.

Après un voyage en Italie, Montalembert s'arrête à Munich en août 1832, puis il revient un an après et ne cesse pas de voyager en Allemagne jusqu'à la fin de l'année 1834. Il fréquente les milieux intellectuels épris de romantisme : Brentano, Schelling... Dans le même temps, les frères Grimm mettaient à jour les monuments de l'antiquité germanique et publiaient les contes populaires qui firent leur popularité. Exhumés par les érudits, les vieilles épopées, le minnesang, les poèmes du Moyen Âge, les œuvres mystiques passionnaient les lecteurs. Le projet de Montalembert ne pouvait trouver milieu plus favorable que celui-là. La passion des guerres napoléoniennes s'était déjà estompée et Montalembert pouvait sans crainte faire des éloges du peuple allemand.

C'est en pleine crise du journal *L'Avenir*, lors d'un voyage en Allemagne que l'idée lui vint d'écrire cet ouvrage. Il le raconte lui-même dans son introduction :

« Le 10 novembre 1833, un voyageur arriva à Marbourg... il s'y arrêta pour étudier l'église gothique... Cette basilique porte le nom de Sainte-Élisabeth... L'étranger parcourut ses vastes nefs... Il vit adossée à un pilier la statue d'une jeune femme en habits de veuve...

... On dit au voyageur que c'étaient là des traits de la vie de sainte Élisabeth, souveraine de ce pays, morte, il y avait six siècles... L'étranger... reprit sa course solitaire ; mais un doux et triste souvenir de cette sainte délaissée, dont il était venu, pèlerin involontaire, célébrer la fête oubliée, ne

le quitta plus, il entreprit d'étudier sa vie ;... Ce sont les fruits de ces longues recherches, de ces pieux pèlerinages, que renferme ce livre. »¹⁴

Inlassablement, il parcourt dans tous les sens cette région de la Thuringe qui a vu vivre la future sainte, ne négligeant aucun village, aucun château, aucun monastère, séjournant dans les lieux où elle-même avait séjourné. Le père Lacordaire souligne ce travail dans une lettre à Foisset :

« Quel siècle que celui où un jeune homme de 26 ans, pair de France, maître de son temps et de sa fortune, emploie trois ou quatre années de recherches et de voyages pour écrire la vie d'une sainte, sans aucun déguisement humain. »

Dès 1834, il commence à rassembler les matériaux accumulés et entame l'écriture. Il termine le livre en décembre 1835. Celui-ci verra le jour en juin 1836.

Montalembert avait eu une sœur, morte à l'âge de 15 ans, à laquelle il était très attaché et qui se prénomait aussi Élisabeth. De plus Montalembert, quelques mois après la parution de son livre épousa une jeune fille belge, Anne-Marie de Mérode, enfant du comte Félix de Mérode, l'un des partisans les plus actifs de la Révolution belge. Les Mérode seraient les descendants par les femmes de Sarolta, la seule enfant d'Élisabeth ayant laissé une postérité. Cela fit dire à son biographe, le révérend père Lecanuet :

« Ainsi par une douce et providentielle récompense, la sainte réservait à son historien la main de son arrière-petite-fille. »

L'amour qu'il portait à sa sœur dont il honore, sans cesse, la mémoire, cette alliance avec la famille directe de sainte Élisabeth le porte très fort à vénérer la sainte.

Cet ouvrage marque une étape importante dans le renouveau d'une hagiographie par trop déconsidérée à cette époque. Le père Lecanuet, fait remonter à cette œuvre les débuts de l'hagiographie moderne et la rapproche du *Génie du christianisme*.¹⁵ Mais aujourd'hui quand on veut se documenter sur sainte Élisabeth, on ne se sert de Montalembert pas plus que si on veut le faire sur les origines chrétiennes, on ne prend ses références dans Alphonse de Chateaubriand.

Montalembert a écrit une sorte de poème en prose avec toutes les louanges qui s'y rattachent. Il a voulu avant tout faire œuvre de foi et son livre a volonté à

¹⁴ Ouvrage cité dans la bibliographie, 8^e éd. Ambroise Bray, Paris, 1859, Paris, 1-5.

¹⁵ R. P. Lecanuet, *Montalembert*, Paris, 1895, t. 1 (Sa jeunesse, 1810-1835). Indispensable pour connaître la genèse de l'œuvre. Voir aussi la préface pour une éd. allemande de luxe de 1880 de monseigneur Greith, évêque de saint Gall.

rehausser le prestige de l'amour chrétien. C'est un véritable cantique à la gloire de la sainte, mais sur lequel on peut faire beaucoup de réserves quand on se place du point de vue de l'histoire. Le jeune Montalembert avait pensé faire œuvre d'historien, mais sans prédisposition et sans formation véritable, il ne sait pas faire le tri critique de la masse de renseignements qu'ils recueillent. Jeanne Ancelet-Hustache, auteur elle aussi d'une *Sainte Élisabeth de Hongrie* qui paraît en 1946 aux Éditions franciscaines, remarque :

*« Tous les textes que les siècles passés lui ont légués sur "la chère sainte Élisabeth" lui paraissent dignes d'être cités comme l'expression de la vérité. S'il avait eu l'envie d'user de sens critique à leur égard, il l'eût repoussée comme une tentation. Il met sur le même plan un document capital, essentiel, comme la déposition des servantes pour le procès de canonisation, et le poème de Rutebeuf ou les textes de Johannes Rothe qui ne datent que du XV^e siècle. »*¹⁶

Le livre de Montalembert avait tout pour plaire à son époque. Le sujet, le style voire la flamme qui l'animait, la personnalité appréciée de l'auteur se conjuguèrent. Il connut un succès énorme et eut une influence non négligeable sur ses contemporains.

Le grand critique littéraire Sainte-Beuve consacre le 15 janvier 1837 un article à l'ouvrage de Montalembert. Il est très favorable, ce qui n'était pas donné d'avance quand on connaît la plume acérée de Sainte-Beuve. Le portrait qu'il dresse de l'auteur à travers sa découverte de sainte Élisabeth est très positif :

« Très jeune, plein de foi, d'abord un des collaborateurs de l'Avenir, et disciple de M. de La Mennais, après s'être dévoué avec noblesse, puis s'être séparé avec simplicité, il alla passer deux ans de réflexion, de douleur et d'étude en Allemagne... . Dès ce moment, études, voyages sur les traces de la sainte, manuscrits à consulter, renseignements et traditions populaires à recueillir, l'auteur fervent ne négligea rien ; il embrassa cette chère mémoire ; il se fit le desservant, après des âges, de cette gloire séraphique oubliée. Il voulut en elle, relever aux regards l'exemple adorable de ces figures accomplies du XIII^e siècle, grandes et humbles, et la placer dans une perspective heureuse entre saint François et saint Louis. Il suffit de jeter les yeux sur le magnifique volume, sur le luxe typographique et l'étendue des pages, sur les dessins qu'il renferme, pour voir que l'intention de l'auteur a été complète, qu'il n'a rien ménagé à son offrande,

¹⁶ Ouvrage cité dans la bibliographie, 12.

et qu'il a voulu que le beau, en cette image, ne fût pas séparable du saint. »¹⁷

Des œuvres littéraires font des allusions plus ou moins fortes à sainte Élisabeth. C'est le cas, entre autres, de Gérard de Nerval dans *Aurélia* :

« Ce fut alors que j'eus un rêve singulier. – Je vis d'abord se dérouler comme un immense tableau mouvant la généalogie des rois et des Empereurs français, – puis le tronc féodal s'écroula baigné de sang. Je suivis dans tous les pays de la Terre les traces de la prédication de l'évangile. Partout en Afrique, en Asie, en Europe, il semblait qu'une vigne immense étendît ses surgeons autour de la terre. Les dernières pousses s'arrêtèrent au pays d'Élisabeth de Hongrie. »¹⁸

D'ailleurs Gérard de Nerval se trouva de nouveau, de façon indirecte, aux côtés de sainte Élisabeth. Le chercheur littéraire belge Michel Brix relève dans le *Bulletin Baudelairien* :

« ..., une polémique littéraire mêla aussi, en 1844, le nom de Gérard à ceux des partisans de l'idéal païen... . Les 28 juillet et 6 août 1844, le *Journal des Débats* fit paraître un long compte rendu de l'*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, que Charles de Montalembert avait publié en 1836 et qui connaissait, en 1844, les honneurs d'une quatrième édition. Les deux articles des *Débats*, dus à Paul Gaschon de Molènes adoptent le ton de la polémique et blâment en particulier certains passages de l' "Introduction" de Montalembert. Celui-ci affirmait que le treizième siècle était un âge poétique supérieur, où le sentiment de la nature ne se trouvait pas entravé par les "pédantes nomenclatures" que véhiculent les souvenirs du paganisme. »¹⁹

Dans son développement, le critique du *Journal des Débats*²⁰ cite, sans le nommer, un poète voyageur que le journal *Le Correspondant*²¹ quelque temps plus tard, sous une plume anonyme, identifiera à Gérard de Nerval sans que la critique, même aujourd'hui, puisse trouver dans l'œuvre nervalienne le passage incriminé.

¹⁷ C.A. Sainte-Beuve, « Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie par M. de Montalembert », *Portraits contemporains*, Paris, éd. Michel Lévy frères, 1870, t. II, 426-427. Reprise de l'article du 15 janvier 1837 inchangé mais accompagné d'une polémique épistolaire postérieure entre les deux hommes.

¹⁸ Gérard de Nerval, « Aurélia », *Œuvres complètes*, éd. Gallimard NRF, 19, Paris, t. III, 754.

¹⁹ Michel Brix, « Nerval et l'École païenne », *Bulletin Baudelairien*, Nashville (USA), déc. 1991, t. 26, n° 2, 84-85.

²⁰ *Journal des débats*, 28 juillet 1844.

²¹ *Le Correspondant*, 2^e quinzaine d'août 1844, 575.

Montalembert, à côté de son œuvre principale, réunit et préface un recueil de documents concernant sainte Élisabeth ainsi qu'une édition simplifiée, pour un public populaire, chez Mame, l'éditeur de livres religieux de Tours.

Les traductions de l'ouvrage de Montalembert, dans de nombreuses langues, se succèdent de manière rapprochée. Le rôle toujours croissant que Montalembert joue dans l'histoire du catholicisme français fit beaucoup pour la popularité de l'œuvre. La popularité de sainte Élisabeth de Hongrie y gagna, rendant son nom inséparable de l'auréole de légende que Montalembert avait créée autour d'elle.

Les auteurs allemands qui se succèdent pour écrire des *Vies de sainte Élisabeth*, bien qu'ils essaient de s'éloigner de la légende pour essayer d'approcher la vérité historique, ne rencontrent pas le succès que connaît Montalembert pendant des décennies.²²

De Montalembert à nos jours

Au cours de ce XIX^e siècle, à côté de Montalembert, un grand nombre d'auteurs vont aussi se frotter au sujet. Il faut bien dire que l'ensemble est assez insignifiant. Nous les citons dans les notes bibliographiques. Hagiographies, livres de piété, livres pour la jeunesse se succèdent. Aucun d'entre eux n'est le résultat d'une recherche originale ou ne possède de grandes qualités littéraires. Leur intérêt est qu'en raison de leur nombre – outre les ouvrages de Montalembert, une quinzaine d'ouvrages paraissent entre le début du XIX^e siècle et 1939 – ils pénètrent les foyers et contribuent à la connaissance de sainte Élisabeth. De plus, certains d'entre eux sont réédités dans des éditions populaires, bon marché.

Parmi tous ces auteurs, trois méritent d'être cités.

Tout d'abord, l'abbé Antoine Saubin publie, en 1902, un livre de piété : *Sainte Élisabeth de Hongrie*. Il obtient une critique assez favorable dans la *Revue des questions historiques*,²³ en général peu attentive à ce genre de livre.

Le personnage d'Émile Horn est plus intéressant. Hongrois d'origine, il joue dans la communauté hongroise de Paris un rôle éminent pour défendre et illustrer son pays, dans la dernière moitié du XIX^e et au début du XX^e siècle. Il se fait tout d'abord un nom comme traducteur de Jókai et de quelques autres.²⁴ Mais c'est

²² Ouvrage cité de Jeanne Ancelet-Hustache, 36.

²³ *Revue des questions historiques*, Paris, 1903, t. II, 644.

²⁴ *Jókai*, trad. Emile Horn, préf. Gaston Boissier, avec une lettre de celui-ci et une note biographique, éd. Paul Ollendorff, Paris, 1895, XVI-176, 200 ex., non mis dans le commerce. Contient 4 nouvelles : *Femmes sicules, Un bal, Le chant de la forêt, La rose jaune*.

surtout la traduction et la présentation de l'œuvre de Kálmán Mikszáth²⁵ qui va mobiliser son énergie, à la fin du siècle. Ses écrits religieux sont nombreux. Son but est de faire connaître cet aspect de la civilisation hongroise au public français. Pour exemple, parmi d'autres, il écrit une biographie du premier roi de Hongrie : *Saint Étienne, roi apostolique de Hongrie*²⁶ ou sur les rapports entre Rome et la Hongrie.²⁷

Le thème qui va être central pour lui est centré autour du personnage de sainte Élisabeth. Il lui consacre de façon directe ou indirecte pas moins de trois ouvrages, sans compter quelques articles ou allusions dans d'autres ouvrages. Il commence par un livre d'édification, ouvrage couronné par l'Académie française et bien accueilli par la presse de l'époque. C'est un livre peu sérieux au niveau historique. Ce n'était d'ailleurs pas son but. Il voulait simplement, plus de 60 ans après Montalembert, rappeler la sainte hongroise au bon souvenir du public français. Cela est amplement atteint. En 1932, paraît la 24^e édition revue. Son livre le plus important est publié à la veille de la guerre en 1913, sous le titre : *Influence sociale de Sainte Élisabeth de Hongrie*. Il analyse, l'intérêt qu'on lui porte au cours des temps en Europe, sous toutes les formes. En 1922, il présente devant l'Académie des sciences morales et politiques, une communication sur l'origine française de sainte Élisabeth de Hongrie, par l'intermédiaire de Anne d'Antioche, fille de Renaud de Châtillon, héros de la deuxième croisade, épouse de Béla III roi de Hongrie. Ce dernier est le grand père d'Élisabeth. Son but, en rappelant ces faits historiques, est de montrer au public français que cette sainte, par son extraction française, est autant à eux qu'aux Allemands ou aux Hongrois. Ses travaux, pas toujours scientifiques, reprennent le plus souvent les derniers travaux effectués en Hongrie ou en Allemagne, le plus souvent inédits en France. Il est, après Montalembert, le plus lu des exégètes de la sainte.

²⁵ Kálmán Mikszáth, « Le nid à mariages », trad. E. Horn, *Le Temps*, Paris, 1887, n° 9432-9433. « Encore une histoire de comitat », trad. E. Horn, *Supplément littéraire du Petit journal*, Paris, 1889, n° 287. *Scènes hongroises*, trad. E. Horn, préf. François Coppée, éd. Quantin, Budapest-Paris, 1890, VIII-99 et 15 pl. en couleur. Contient 15 contes : *Le petit agneau*, *La dette d'Annette*, *Les beaux cheveux des filles de Péri*, *Une paire de petites bottes*, *Le veuvage de Sophie Timár*, *Filcsik le païen*, *Le miracle de la Bagy*, *Le bonheur de Paul Szücs*, *La vieille Galanda*, *La vierge de Gózon*, *Les deux fermiers*, *La "Robe de la Reine"*, *Les chevaux du pauvre Jean*, *Les enfants*, *Madelon*, *Le réparateur de chevaux*, trad. E. H.(orn), *Revue d'Orient et de Hongrie*, Budapest, 24 avril 1892, n° 17. Le bandit, trad. E. Horn, *Le Siècle*, Paris, 1893, n° 21174 et suivants.

²⁶ Emile Horn, *Saint Étienne, roi apostolique de Hongrie*, éd. Victor Lecoffre, Paris, 1899, VIII-202, (Les Saints).

²⁷ « Le rôle politique de Clément IV », *Séances et travaux de l'Académie des sciences politiques et morales*, Paris, mars-avril 1925, 273-300. « Rapports entre le Saint-Siège et la Hongrie. La mission diplomatique d'un franciscain », *Études franciscaines*, Paris, juil.-oct. 1925, 405-418. Fra Gentile de Monteflorum, légat en Hongrie, fut envoyé par Clément V pour faire reconnaître la royauté de Charles d'Anjou.

En 1907, pour le 700^e anniversaire de la naissance d'Élisabeth, de nombreuses festivités ont lieu en Allemagne et en Hongrie. Le duc de La Salle de Rochemaure, vieille famille ducale installée dans le midi de la France depuis le XIII^e siècle, y participe. Il écrit une nouvelle sur sainte Élisabeth qu'il présente aux Jeux floraux de Cologne. Avant ceux-ci, il gagne un prix à Wartburg et à Pozsony.

Deux ans après, il publie un livre qui reprend cette nouvelle. À travers sainte Élisabeth, il va s'intéresser à la Hongrie. Il séjourne à Pozsony, une première fois, pour les festivités de sainte Élisabeth. Il revient en Hongrie en 1909, invité par la Société Saint Étienne pour faire une conférence à Budapest. Il parlera d'un de ses compatriotes auvergnats, le pape de l'an mil, Sylvestre II.

Il faut attendre les années 40, pour voir enfin un livre traitant ce sujet de la façon la plus scientifique possible. Il s'agit du livre de l'historienne religieuse Jeanne Ancelet-Hustache que nous avons déjà évoqué. Les éditions franciscaines voulaient publier un petit livre sur sainte Élisabeth qui tienne compte des apports les plus récents de la recherche historique. Après un travail approfondi de recherches sur les textes anciens et modernes, Jeanne Ancelet-Hustache n'arrive pas à remettre ce petit livre attendu par l'éditeur mais écrit une somme essentielle qui reprend l'ensemble du dossier. Elle passe l'ensemble des documents attestés de l'époque au crible de l'examen et étudie soigneusement les écrits des diverses époques. Elle essaie avec sa foi profonde de chrétienne mais aussi avec son œil exercé d'historienne, de faire la part du vrai et du légendaire, dans les miracles que l'on prête à la sainte. Ce livre marque une étape importante dans la connaissance de la sainte en France.

Cette histoire s'arrête momentanément ici. Il est sûr que dans le futur, de nouvelles pages seront écrites.

Bibliographie française de sainte Élisabeth de Hongrie

Moyen Âge

- « Vie de sainte Élisabeth de Hongrie », long poème en couplets de près de 1000 octosyllabes écrit par un poète anonyme picard, éd. Louis Karl, *Zeitschrift für romanische Philologie*, 1910, t. 34, 708-733.
- Bozon (Nicole) (fin XIII^e et début XIV^e siècle), « Vie de sainte Élisabeth de Hongrie », courte vie en octosyllabes, éd. Louis Karl, *Zeitschrift für romanische Philologie*, 1910, t. 34, 295-314.
- Rutebeuf (?-vers 1285), « La vie de sainte Elytabel, fille du roi de Hongrie », long poème de plus de 2000 octosyllabes, éd. Achille Jubinal, *Œuvres complètes de Rutebœuf, trouvère du XIII^e siècle*, Paris, 1839, t. II, 151-226, éd. E. Faral et J. Bastin, *Œuvres complètes de Rutebœuf*, Paris,

1960, t. 2, 60-166 (Fondation Singer-Polignac), autre éd., trad. M. Zink, Rutebœuf : *Œuvres complètes*, éd. Garnier, Paris, 1990, t. 2, 118-225 (Classiques Garnier).

Vignay (Jean de) (entre 1282 et 1285- ?), *La Légende dorée* de Jacques dit de Voragine, trad. du latin en français de Jean de Vignay à la fin des années 1330, éd. partielle R. et R. Heamer, « A Critical Edition of Four Chapters from the Légende dorée », *Mediaeval studies*, 1989, t. 51, 130-204.

XVII^e-XVIII^e siècles

La Vie de Sainte Élisabeth fille d'André Roy de Hongrie, et du Prince Louis Landgrave de Thuringe et de Hesse son espoux, Paris, 1661, 591 p., in -8^o.

Apollinaire (r. p.), *La Vie de Sainte Élisabeth, Fille du roy de Hongrie, duchesse de Thuringe, première religieuse du Tiers Ordre de Saint-François*, recueillie par... reveuë, corrigée & augmentée par le R.P. Jean-Marie, tous deux religieux du même ordre, à Paris, chez Georges Iosse, 1660, 606 p., in -8^o.

Archange (le père), *La vie de Sainte Élisabeth, fille du Roy de Hongrie, duchesse de Thuringe*, Paris, 1692, 548 p.

Helyot (Pierre père) (1660-1716), *Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires*, Paris, 1718. Voir sur sainte Élisabeth : t. VII, 287-293.

Matthieu (P. de), *Elizabeth, fille du Roy d'Hongrie*. Histoire dédiée à Madame M. Elizabeth première fille de France, Paris, 1607, 48 p., in -12^o.

Valognes (Apollinaire de), *La Vie de Sainte Élisabeth fille du Roy de Hongrie, Duchesse de Thuringe et première religieuse du Tiers Ordre de Saint-François*, Paris, 1645, 552 p., in -8^o.

XIX^e siècle

Notice contenant de nouvelles recherches et des documents inédits sur sainte-Élisabeth de Hongrie et le sort de ses restes mortels, Mulhouse, 1870.

Barbier, C., *Histoire de Sainte Élisabeth de Hongrie*, Paris, 1856, 191 p., 2^e et 3^e éd., Rouen, 1862 et 1874. Livre d'édification pour la jeunesse.

Béraud (Antony), Hostein (Hippolyte), *Le Miracle des roses*, livret manuscrit du drame en seize tableaux, Paris, 1844.

Berquin, *Sainte Élisabeth de Hongrie, veuve, patronne des sœurs du tiers-ordre*, Périgueux, 1894.

Bloeme (Adolphe abbé), *Sainte Élisabeth de Hongrie ou Intérieur d'une famille princière au XIII^e siècle*, drame historique, éd. L. Germonprez, Hazebrouck, 1862, XVI-51 p.; *Sainte Élisabeth de Hongrie, ou la charité en action*, reprise de la pièce préc., éd. L. Germonprez, Hazebrouck, 1864, XV-99 p.

Mary, *Vie de Sainte Élisabeth de Hongrie*, Paris et Tournai, 1873.

- Monrocq (l'abbé), *Parallèle de Madame Élisabeth de France... avec Sainte Élisabeth de Hongrie*, extrait du panégyrique de cette sainte, 2^e éd. Paris, 1815, 8 p.
- Montalembert (Charles Forbes René comte de) (1810-1870), *Histoire de Sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe (1207-1231)*, Paris, 1836, CXXXVI-437 p., éd. abrégée, Paris, 1841, de nombreuses autres éd., sous différentes formes, 1 ou plusieurs vol. (8^e éd., 1859, 2 vol., 392 et 387 p.), éd. par ses soins des œuvres complètes, Paris, 1860-1868, 9 vol. (Sainte Élisabeth de Hongrie est dans les vol. VIII-IX), *Journal des Savants*, Paris, 1838, 85-99, 129-147.
- Montalembert (Charles Forbes René comte de), *Monuments de l'histoire de Sainte Élisabeth de Hongrie duchesse de Thuringe*, recueillis et préf. par le comte de Montalembert et publiés par Achille Boblet, Paris, 1838-1840. Recueil de documents.
- Montalembert (Charles Forbes René comte de), *Sainte Élisabeth de Hongrie*, rééd de l'éd. de 1836, préf. Léon Gautier, éd. Mame fils, Tours, 1880, 360 p. (Pour tous, n° 163).
- Prevault (H.), *Histoire de Sainte Élisabeth de Hongrie*, 2^e éd., Paris, 1854, 96 p.

XX^e siècle

- Ancelet-Hustache (Jeanne), *Sainte Élisabeth de Hongrie*, Éditions franciscaines, Paris, 1947, 444 p., 15 ill., étude des sources, index.
- Ancelet-Hustache (Jeanne), *Les attributs de Sainte Élisabeth de Hongrie dans l'art médiéval*, Éditions franciscaines, Paris, 1951.
- Ancelet-Hustache (Jeanne), *L'or dans la fournaise. Sainte Élisabeth de Hongrie*, Éditions franciscaines, Paris, 1966, 144 p.
- Antoine (Paule), *Sainte Élisabeth de Hongrie*, éd. Tequi, Paris, 1958, 80 p. (Nos amis les Saints).
- Chérance (père Léopold de), *Sainte Élisabeth de Hongrie*, 1917.
- Clère (chanoine H.), *Le Chef de Sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe à l'Archevêché de Besançon*, éd. Imprimerie de l'Est, Besançon, 1923, 29 p.
- Hoesl (Paula), *La vie d'amour de Sainte Élisabeth de Hongrie*, 1945
- Horn (Émile), *Sainte Élisabeth de Hongrie*, éd. Librairie académique Perrin et cie, Paris, 1902, VIII-284 p., 1 tableau, ouvrage couronné par l'Académie française, nombreuses rééd. (1932 : 24^e éd. revue). Plutôt livre d'édification qu'ouvrage à consulter. *Revue critique*, 1902, n° 22, *Revue des questions historique*, 1902, t. I, 664.
- Horn (Émile), *Une nièce de Sainte Élisabeth : la bienheureuse Marguerite de Hongrie (XIII^e siècle)*, éd. L. S. Pères, Paris, 1908, 61 p.

- Horn (Émile), *Influence sociale de Sainte Élisabeth de Hongrie*, éd. Victor Lecoffre, Paris, 1913, 125 p.
- Horn (Émile), *Une descendante de Renaud de Châtillon*, tiré à part des *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, éd. Félix Alcan, Paris, 1922, 510-538. Sur l'extraction française de Sainte Élisabeth de Hongrie.
- Naudet, *La chère Sainte Élisabeth de Hongrie*, Cahiers catholiques, Paris, 1923.
- Salle de Rochemaure (duc de la), *Du Danube à la Sprée, profils hongrois, silhouettes germaniques*, Aurillac, 1909, 607 p. 73-147 sur Pozsony ; 149-249 sur Budapest, la vie littéraire et intellectuelle ; 251-284 physionomie générale de la Hongrie.
- Saubin (l'abbé Antoine), *Sainte Élisabeth de Hongrie*, Paris, 1902, XIII-192 + 33 p.
- Toulouze (Henri), « Sainte Élisabeth de Hongrie dans la littérature française », *Actes du colloque international Nouvelles tendances en littérature comparée II* (Szeged, 28-30 septembre 1995), Szeged-Amiens, 1996, 83-95.
- Vaucher (A.), « Charité et pauvreté chez Sainte Élisabeth de Thuringe », *Études sur l'histoire de la pauvreté*, publié par M. Mollat, Paris, 1974, t. I, 163-173.

Femmes hongroises intellectuelles en France au XIX^e siècle

Tout au long du XIX^e siècle et surtout à partir des années 30, Paris voit arriver beaucoup d'étrangers, venant d'un nombre important de pays européens, attirés pour de multiples raisons par la ville lumière.

Parmi eux, se trouvent de nombreux Hongrois, fuyant la répression autrichienne consécutive aux événements de 1848-49 ou simplement intellectuels, jeunes voyageurs aristocrates en rupture de ban ou artistes attirés par la faune cosmopolite des nuits parisiennes.

On peut distinguer deux vagues plus importantes, très différentes tant dans leur composition que dans leurs motivations :

- l'émigration politique de 1849
- le cosmopolitisme intellectuel des années 80.

Ce qui est notable, c'est la présence parmi ces Hongrois de jeunes femmes, aristocrates ou non, aux liens plus ou moins distendus avec leur pays d'origine, qui vont trouver à Paris un terreau plus ou moins fertile pour pouvoir exprimer tous leurs talents en se faisant les chantres de leur pays.

Il est à peu près sûr que dans les conditions de la Hongrie, elles auraient eu peu de chance de pouvoir s'exprimer, ou tout du moins pas dans les domaines où elles vont pouvoir le faire à Paris. Leur notoriété est liée à leur situation de femmes immigrées dans le Paris du XIX^e siècle où une certaine élite féminine tenait le haut du pavé, dans l'écriture comme Georges Sand, ou plus communément à la tête d'un salon¹ comme Juliette Adam² ou Marie d'Agoult.³

¹ Verena von der Heyden-Rynsch, *Salons européens. Les beaux moments d'une culture féminine disparue*, trad. de l'allemand par Gilberte Lambrichs, éd. Gallimard, NRF, Paris, 1993, 272, ill.

² Juliette Adam, née Lamber, *La Patrie hongroise. Souvenirs personnels*, Paris, 1884, 327 p. Voir E. Armeanca, « Juliette Adam et la Hongrie », *Revue roumaine de Transylvanie*, 1935 : Saad Morcos, *Juliette Adam*, Le Caire, 1961.

³ Marie de Flavigny comtesse d'Agoult (Daniel Stern, pseudonyme), « Nélida », *Revue indépendante*, Paris, entre le 25 janv. et le 10 mars 1846, roman, rééd. Méline Cans et compagnie, Bruxelles et Leipzig, 1846, 2 vol. rééd. moderne, présentation et notes Charles Dupêchez, éd. Calmann Lévy, Paris, 1987, 270 p., *Mes souvenirs* (1806-1833), éd. Calmann-Lévy, Paris, 1877, de nombreuses rééd., *Mémoires* (1833-1854), introd. Daniel Ollivier, éd. Calmann Lévy, Paris, 1927, *Mémoires, Souvenirs, Journaux*, I et II, Paris, 1990; voir Jacques Vier, *La Comtesse d'Agoult et son temps*, éd. Librairie Armand Colin, Paris, 1955-1963, 6 vol., biblio.

Les écrits d'Emma Teleki de Gérando⁴ en ce qui concerne le milieu du siècle, et Emma Némethy⁵ (Jean de Néthy en littérature) pour les années 80 sont assez caractéristiques de ces nombreuses femmes.

Nous examinerons successivement ces deux vagues pour voir qu'à partir de leurs propres spécificités, dans le domaine politico-littéraire, elles vont consacrer toute leur énergie à présenter la Hongrie, sa situation, sa littérature.

Compte tenu des situations et des exigences de reconnaissance internationale différentes de la Hongrie des années 50 et des années 80, l'urgence, les modalités et les formes de la représentation et de la présentation de la patrie perdue ou quittée n'ont pas la même valeur, pour donner une image de celle-ci au pays accueillant.

Pour saisir l'importance de leurs rôles, il est indispensable d'avoir en tête la situation politique, économique et sociale de la Hongrie en 1848 et les grandes réformes qu'on y réclamait. Il est également nécessaire de préciser ce que la France pouvait alors représenter aux yeux des Hongrois. La Hongrie traversait une période de réformes depuis 1830, mais ce mouvement était contrarié par trop d'intérêts pour aboutir aux transformations radicales qui en auraient fait un véritable État moderne. Au point de vue politique, la Hongrie était un royaume, en principe indépendant, dont le roi était l'empereur d'Autriche. La vie politique était dominée depuis le XVII^e siècle par l'idée de résistance à la Maison d'Autriche.

Si nous cherchons à établir un parallèle avec la France, nous aboutissons aux conclusions suivantes : la révolution hongroise de mars-avril 1848 fait songer à la révolution française de 1789 pour ses résultats sociaux, notamment la suppression de la féodalité ; elle ressemble à la révolution de 1830 par ses idées constitutionnelles et parlementaires. Mais là s'arrêtent les ressemblances. Du point de vue politique, la Hongrie d'avant 1848 possédait un corps électoral plus vaste et plus démocratique que la France de la même époque. Son régime politique était plus libéral que celui de la France d'avant 1789, car il ignorait l'absolutisme. La Diète, malgré certaines réticences du pouvoir central, était convoquée de façon plus régulière que les États généraux en France. Du point de vue économique et social, la Hongrie de 1848 se trouvait dans une position très arriérée par rapport à la France. La France de 1789 possédait une industrie très développée, alors que la Hongrie de 1848 n'en avait pratiquement aucune. En

⁴ André Lazar, « Emma Teleki, un anneau brillant entre la France et la Hongrie », *Nouvelles études hongroises*, Budapest, 1978, t. 13, pp 159-169.

⁵ Magda Gálos, « Sigismond Justh et Paris. Contributions à l'histoire des relations littéraires franco-hongroises dans la deuxième moitié du XIX^e siècle », *Specimina Dissertationum facultatis philosophicae regiae hungaricae universitatis elisabethinae quinque-ecclesiensis*, n° 36, Budapest, 1933, 120 p., 1 portrait.

France, c'est la bourgeoisie qui a fait la Révolution, en Hongrie, c'est la petite et moyenne noblesse.

En France, malgré des disparités parfois criantes, des injustices insupportables, la place de la femme dans la société commence à être mieux assurée qu'en Hongrie. En 1835, *La Revue du Nord* pouvait encore publier, sous la plume de Sébastien Albin, un article concernant la Hongrie, portant le titre suivant : "Sur le marché aux femmes du Bihar".⁶

En fait, la France et la Hongrie n'avaient jamais connu d'analogie profonde dans leur évolution politique et sociale ; elles étaient trop éloignées l'une de l'autre, placées dans des situations trop différentes.

Ce que la France représentait pour la Hongrie, c'était avant tout une culture, une civilisation, des idées, un certain goût de la liberté ; en ce sens, il est juste de dire que la Hongrie, depuis le XVIII^e siècle, avait les yeux tournés vers la France et qu'elle s'inspirait ou tout au moins appréciait fortement les arts, les modes et surtout la littérature de ce pays. Mais les affinités spirituelles ne doivent point faire croire à des ressemblances matérielles. Les relations intellectuelles qui s'établirent entre la France et l'élite hongroise furent toujours plus profondes que les rapports politiques.⁷

Après 1830, c'est toute la jeune génération libérale qui se tourne vers la France. Le français, langue internationale, avait toujours été étudié en Hongrie. Il ne manquait pas de gouvernantes et de précepteurs dans les familles aisées. De 1830 à 1848, les écrivains, les hommes politiques connaissaient presque tous le français.⁸ Vers les années 30, Széchenyi fonde l'Académie sur le modèle français.⁹ Tous les aspects de la civilisation subissaient alors l'influence de Paris. Les écrivains hongrois avec Petöfi en tête avaient un véritable culte pour Victor Hugo ou Béranger.

La France de la Monarchie de Juillet était un véritable foyer d'attraction pour la génération romantique hongroise. De l'aristocrate à l'ouvrier, beaucoup y séjournèrent ou s'expatrièrent. Ces Hongrois étaient dans leur grande majorité partisans des idées libérales et ce sont eux qui envoyèrent à leurs compatriotes les

⁶ Sébastien Albin (pseud. de Mme Cornu), « Marché aux femmes en Hongrie (dans le Bihar) », *Revue du Nord et principalement des pays germaniques*, Paris, 1835, t. 1.

⁷ Paul Bouteiller, *La Révolution française de 1848 vue par les Hongrois*, éd. P.U.F. pour l'Institut français de Hongrie, Paris, 1949, 166 p., (Collection franco-hongroise, n° 1). Recueil de textes contemporains hongrois en traduction française concernant la révolution de février 1848.

⁸ Michel Bariska, « Les lectures françaises de Louis Kossuth », *Nouvelle revue de Hongrie*, Budapest, juil. 1935, t. 53, 167-173.

⁹ Dávid Angyal, « Le comte Etienne Széchenyi (1791-1860), fondateur de l'Académie hongroise », *Revue des études hongroises et finno-ougriennes*, Paris, 1926, n° 1-4, 5-28.

premiers récits détaillés des événements de février à Paris. En 1849, après la chute du gouvernement de Kossuth, beaucoup de leurs compatriotes fuyant la répression autrichienne, les rejoignent. C'est dans ce contexte que nous allons voir le rôle joué par la comtesse Emma Teleki.

Comment cette aristocrate magyare, issue de l'une des plus illustres familles de Transylvanie qui a donné à la Hongrie beaucoup d'hommes d'État, de savants et d'écrivains – parmi ceux-ci, le comte József Teleki qui rendit visite à Jean Jacques Rousseau en 1761¹⁰ et qui rédigea un ouvrage en français où il engage une grande polémique avec Voltaire¹¹ – est-elle amenée à jouer un rôle essentiel dans les relations intellectuelles franco-hongroises ?

À l'instar de Louise Michel, elle n'avoue jamais son âge, sa date de naissance n'est donc pas connue de façon précise. On la situe, d'après les sources, entre 1809 et 1815.¹² Son père, le comte Imre Teleki, aristocrate polyglotte, possédant une bibliothèque de légende, épouse la sœur cadette de Thérèse Brunsvik,¹³ "l'Immortelle bien aimée" de Beethoven et disciple en Hongrie de Pestalozzi. Elle passe ses années d'enfance entre ce père à l'austère érudition et cette mère à la sensibilité exacerbée, mais surtout en compagnie de sa sœur Blanka qui devait connaître l'auréole de martyre de la Révolution hongroise. L'un de ses premiers contacts avec la réalité française est la rencontre à Heidelberg avec le poète philosophe Edgar Quinet, naissance d'une longue amitié qui s'éteindra seulement à la mort de Quinet. 1838 est une date charnière, accompagnée de sa sœur Blanka et de sa tante Thérèse Brunsvik, elle se rend à Paris pour y rencontrer le pédagogue Marie Joseph de Gérando. C'est au cours de ce voyage qu'elle fait la connaissance d'Auguste, neveu élevé par l'Académicien. Les deux jeunes gens se retrouvent vite et se marient dès le printemps de 1840,

¹⁰ Comte Joseph Teleki, *La Cour de Louis XV. Journal de voyage du comte Joseph Teleki*, publié par Gabriel Tolnai, Presses universitaires de France, Paris, 1943, 214 p. Teleki part pendant l'été 1759 et retourne en Hongrie au printemps 1761. Il tient un journal en hongrois qui est mis ici à notre disposition. Il séjourne en France du 31 octobre 1760 au 20 mars 1761. Les passages concernant la France sont en intégralité. Les autres sont synthétisés. À la suite nous trouvons son cahier de dépenses de voyage et diverses correspondances. Zoltán Baranyai, « Une visite hongroise chez Rousseau à Montmorency », *Revue des études hongroises et finno-ougriennes*, Paris, juil.-déc. 1923, n° 3-4, 188-194. Gabriel (Gábor) Tolnai, « Les voyages d'un aristocrate transylvain. Ses rencontres avec Voltaire et Rousseau », *Nouvelle revue de Hongrie*, Budapest, oct. 1942, 230-238, 1 portrait.

¹¹ Comte Joseph Teleki, *Essai sur la faiblesse des esprits-forts*, Leyde, Jean Luzac, 5 ff et 102 p., in -12°. Autres éd. : 1/ Augsburg, 1762, et se trouve à Sonvilliers en Suisse chez le Sr. Liomin, Officier. Petit in -8°, XX-128 p. C'est cette éd. qui est ordinairement prise pour référence. 2/ Amsterdam, M. Rey, 1762, petit in -8°, XVI-128 p. Voir Dóra Csanak, « Le rôle de Joseph Teleki dans une controverse scientifique française au XVIII^e siècle », *Acta Litteraria*, Budapest, 1974, t. 16, fasc. 3-4, 243-266.

¹² Voir note 4.

¹³ Marianne Czeke, « Une grande amie de Beethoven : la comtesse Thérèse Brunsvik de Korompa », *Revue des études hongroises*, Paris, avril-sept. 1928, n° 2-3, 207-219, 2 portraits dans le texte.

malgré les réticences des autorités autrichiennes et de la famille Teleki. Le couple se rend à plusieurs reprises en Transylvanie où Auguste de Gérando apprend la langue hongroise dès le deuxième voyage et écrit en trois ans trois ouvrages fondamentaux sur la Hongrie. Le dernier en 1845, *La Transylvanie et ses habitants* obtient un bon succès. Il est traduit en allemand et réédité en France en 1850.¹⁴ Jules Michelet, son maître incontesté, les lira et les relira. C'est la base de sa documentation sur la Hongrie mais aussi sur les Roumains et les Slaves du Sud. D'autres historiens français comme Charles Louis Chassin ou Édouard Sayous puiseront à cette source.¹⁵

Auguste de Gérando se retrouve tout de suite aux côtés des libéraux hongrois pour le renouveau de leur pays. Emma est à ses côtés et elle prend une part non négligeable à la rédaction de ses ouvrages. Elle traduit le dernier en hongrois. Auguste de Gérando participe aux derniers soubresauts de la Révolution hongroise. Après la défaite de Világos, il repasse la frontière comme il l'avait passée quelques semaines auparavant à l'aide de contrebandiers. Épuisé physiquement et moralement, il meurt à Dresde.

En novembre 1849, Emma Teleki fuit la répression autrichienne, et prend le chemin de l'exil qui le conduit à Paris le 25 janvier 1850.

Elle commence son activité d'émigrée dans l'ombre de Michelet qui venait de rendre hommage à son jeune ami et disciple.¹⁶ Son salon devient le centre nerveux de la Hongrie opprimée où les dirigeants de l'émigration hongroise retrouvent les libéraux français.¹⁷ Elle est le "nègre" ou la collaboratrice de Michelet en rédigeant pour lui un nombre important de notes sur l'histoire de la Hongrie. Le grand historien voulait écrire un ouvrage sur l'histoire de la Hongrie qui ne verra jamais le jour. Son dévouement à l'historien est sans bornes, et celui-ci le lui rend bien en la soutenant financièrement. Après l'arrestation de sa sœur

¹⁴ Auguste de Gérando, *Essai historique sur l'origine des Hongrois*, Paris, 1844. *La Transylvanie et ses habitants*, Paris, 1845 et 1850. *De l'esprit public en Hongrie depuis la Révolution française*, éd. Imprimeurs Unis, Paris, 1848, IV-505 p. Ouvrage important pour l'histoire parlementaire de la Hongrie de 1790 à 1847. Le livre a paru la même année en allemand à Leipzig. Voir Péter Rubin, « Un ami français de la Hongrie révolutionnaire : Auguste de Gérando (1819-1849) », *Études finno-ougriennes*, Paris-Budapest, 1982-83, t. 17, 193-222; Christine Adriaenssen, *Auguste de Gérando (1819-1849) ou l'ère des réformes à travers les jumelles d'un témoin français engagé*, Dissertation de doctorat, Wien, mai 1984, 217 p. + 55 p. d'annexes.

¹⁵ François d'Olay, *Un maître français de l'histoire hongroise : Édouard Sayous*, éd. de la Fédération nationale hongroise, Budapest, 1933, 98 p., 18 ill. et fac-similés.

¹⁶ István Fodor, « Michelet et la Hongrie. Documents inédits », *Europe*, Paris, nov.-déc. 1973, 184-203. « Michelet et ses amis hongrois », *Nouvelles études hongroises*, Budapest, 1975, t. 10, 189-196.

¹⁷ Suzanne Déry, *Un émigré hongrois en France : Daniel Irányi (1822-1892)*, éd. Institut français de l'Université François Joseph, Kolozsvár, 1943, *Études françaises*, n° 23, 97 p.; Miklós Kun, « Contribution à la question des relations françaises des membres de l'émigration Kossuth », *Nouvelles études hongroises*, Budapest, 1975, vol. 10, 197-204.

Blanka, Emma redouble d'activité. Son salon lui permet d'organiser des rencontres intéressantes. Sándor Teleki, ami intime de Victor Hugo et de Liszt, protecteur du poète Petőfi, fait la connaissance de Georges Sand et d'Alexandre Dumas. Après 1867, la situation s'améliore pour les émigrés hongrois et Emma peut passer les dernières années de sa vie en Hongrie. Compte tenu de son nom Emma Teleki aurait pu facilement renier l'idéal de sa jeunesse et vivre tranquillement dans l'un des trois châteaux familiaux. Elle préfère cependant l'émigration et son existence aléatoire, pour défendre la flamme de sa patrie et la mémoire de son mari. Outre les services rendus à Michelet, elle rédige et publie en hongrois six ouvrages anonymes destinés à ses enfants. Cette femme, aux ressources somme toute modestes, consacre son temps, son énergie et ses moyens à éditer loin de son pays et dans sa langue maternelle, une série d'ouvrages à usage familial destinés aux enfants des exilés. Les enfants des Hongrois vivant à l'étranger représentent à cette époque un groupe fort de plusieurs centaines de membres. Tel fut le sort de cette femme exemplaire qui mérite aussi le mot de Michelet dédié à son mari : elle constituait "un brillant anneau" entre la France et la Hongrie. L'activité de ces Hongrois et de leurs amis français rassemblés autour de Michelet prépara un terrain plus favorable pour les relations franco-hongroises qui vont connaître leur point d'orgue dans les années 80. Vers 1885, quand arrive à Paris l'écrivain hongrois Sigismond Justh, qui va se fixer comme programme de faire connaître la littérature hongroise, cette dernière mène une vie intense, en pleine évolution au niveau politique.¹⁸ Cette vie parisienne qui caractérise si bien l'esprit français attire les étrangers de tous pays. Elle semble atteindre une plénitude dans le domaine des lettres et des arts. Les talents sont monnaie courante, les "enthousiasmeurs de foule" sont nombreux.

Les auditeurs accourent en grand nombre pour suivre les cours d'Ernest Renan au Collège de France. Ses livres sont populaires et sont lus dès leur parution, discutés de façon souvent passionnée. C'est dans le roman qu'il exerce la plus grande influence. Hyppolite Taine impose au premier plan la philosophie positiviste et la critique. Paul Bourget se revendique comme un de ses disciples. C'est sous l'influence de Taine que Justh embrassera la carrière littéraire. Les naturalistes commencent à régner et côtoient les Parnassiens encore présents. Les arts connaissent la même vie mouvementée avec l'arrivée au premier plan de l'impressionnisme.

Les débats intellectuels, les querelles littéraires font recette.

Les salons restent des lieux où se concentre la vie intellectuelle parisienne même si, dans un jugement à l'emporte-pièce dont il est coutumier, Ernest Daudet en pense autrement :¹⁹

¹⁸ Voir note 5.

¹⁹ Ernest Daudet, *Les Couloirs de la Société parisienne*, Paris, 1893-1895, 38.

Il n'y a plus de ces salons « où autour d'une Muse avenante et mûre des gens de lettres ou se croyant tels s'assemblent une fois par semaine pour dire des petits vers en trempant des petits gâteaux secs dans un petit thé. Pas de salon littéraire sans gens de lettres et les gens de lettres modernes ne sont pas les mêmes... Il n'y a que des salons politiques (ceux de madame d'Haussonville et de madame Adam) et d'autres où l'on s'amuse simplement – pour ne pas dire où l'on essaye de s'amuser. »

Dans la dernière partie du XIX^e siècle, un nombre considérable de Hongrois viennent vivre, pour une durée plus ou moins longue, à Paris. Imitant en cela leurs aînés, les émigrés de la Guerre d'Indépendance de 1848-1849 qui avaient été si bien reçus dans les milieux républicains et démocratiques.

Des écrivains, des artistes, de simples voyageurs se rendent à Paris pour s'instruire ou simplement s'amuser.

Il faut noter que l'estime réciproque des Hongrois et des Français reposait aussi sur l'hostilité commune envers l'Allemagne et sur la sympathie que les Français éprouvaient pour ce peuple opprimé par les Autrichiens. Des romans tels que le *Prince Zilah* de Jules Clarétie ou les imitations de ceux de Jókai par le journaliste-écrivain Louis Ulbach renforcent cette popularité.

Les frasques de certains magnats hongrois, dépensant sans compter dans les folles nuits de Paris, sont très bien perçues. La Hongrie et les Hongrois sont à la mode.

C'est seulement vers la fin du siècle que la propagande anti-hongroise des nationalités de la Double Monarchie (Tchèques, Roumains, Serbes...) éclipse celle-ci.

En 1883, 142 Hongrois viennent en délégation à Paris. Cette visite organisée par la Société des écrivains et des artistes fait suite à d'autres activités de la même Société. Dans le contexte géopolitique de l'époque, cette manifestation somme toute banale va revêtir une grande importance. Le sommet de cette visite fut la rencontre avec Victor Hugo.²⁰ La France rendit cette visite en 1885. Ferdinand de Lesseps conduit à Budapest une délégation de 35 représentants de la vie intellectuelle et artistique française. On pouvait compter parmi eux : François Coppée, Jules Massenet, Léo Delibes... En 1889, à l'occasion du Centenaire de la Révolution française, plus de 600 Hongrois font le voyage à Paris. Entre autres activités, ils s'inclinent sur la tombe de Victor Hugo qui venait de s'éteindre. Lors des trois événements, les commentaires de la presse tant française que hongroise

²⁰ André Lazar, « Centenaire d'une rencontre mémorable. Le jour où Victor Hugo fondit en larmes... », *Revue de Hongrie*, Budapest, 1983, n° 3, 86-92 ; Henri Toulouze, « Un événement parisien en 1883 : la grande délégation hongroise », *Cahiers d'études hongroises*, Paris, 1993, n° 5, 145-154.

exaltent la sympathie mutuelle, le rapprochement entre les deux peuples séparés par la pesante Allemagne.

Les relations littéraires et artistiques que la France et la Hongrie entretenaient depuis 1848, se sont affirmées. Zichy, Liszt, Munkácsy, dans leur domaine respectif, sont au premier plan à Paris. Madame Adam se montre l'ardent défenseur de la Hongrie. Elle dirige en 1879 la campagne de solidarité lors de la grande crue de la Tisza qui détruisit la ville de Szeged au sud de la Hongrie.

La littérature française est goûtée et appréciée en Hongrie. Alors que de son côté, la littérature hongroise, malgré des études et des traductions de plus en plus nombreuses, reste inconnue du grand public en France.

C'est dans ce contexte rapidement tracé que Justh arrive à Paris. Grâce au salon du peintre Munkácsy, il est très vite accepté dans le milieu parisien. Il fait la connaissance et se lie avec Alphonse Daudet, Anatole France, Pailleron. Dans le salon de la comtesse Diane (Marie Suin de Beausacq), il rencontre Sully Prudhomme, José-Maria de Hérédia, Jean Berge, le représentant de l'école synthétique, patron de la *Revue Blanche* et beaucoup d'autres.

C'est là qu'il se lie avec mademoiselle Emma Némethy (Jean de Néthy) sur laquelle nous aurons le loisir de revenir plus loin. C'est chez le colonel Nicolas Kiss de Nemeskér, président du Conseil hongrois de Paris, chef de l'émigration hongroise, qu'il rencontre pour la première fois le comte Melchior de Polignac. Parmi toutes ses rencontres, Jean de Néthy, Jean Berge et Melchior de Polignac devinrent très proches et l'assistèrent dans l'accomplissement de ses projets. Ils collaborèrent avec lui pour la propagation de la littérature hongroise en France.

Justh a compris que l'urgence n'est plus de présenter la Hongrie pour la faire connaître au public français ou pour la défendre sur la scène internationale comme l'avaient si bien fait les émigrés de 48. Depuis le Compromis de 1867 qui avait donné naissance à la Double Monarchie, la Hongrie commence à être connue et reconnue.²¹ Mais la littérature hongroise, malgré de nombreux efforts pour faire connaître le poète Petőfi, reste inconnue.²² Il y a à ce niveau beaucoup d'efforts à déployer. Il va s'atteler, aidé par de nombreux amis, à cette œuvre.

Melchior de Polignac est le premier à entrer en lice. Il nous intéresse ici, car il sera un élément moteur dans l'engagement de Emma. Quand Sigismond Justh, devant le succès assez important que, la traduction de son *Livre de la Pousta*,

²¹ Louis Eisenmann, *Le compromis austro-hongrois de 1867. Étude sur le dualisme*, thèse de doctorat ès sciences politiques et économiques (Dijon, 1904), Paris, 1904, rééd. Cujas, Paris, 1968, préf. Victor Lucien Tapié, 683 p.

²² Ignác Kont, « Petőfi en France », *Revue de Hongrie*, Budapest, mai 1909, t. 3, n° 5, 582-604.

édité en 1892 remporte à la vente et dans la presse,²³ décide de publier les chefs-d'œuvre de la littérature hongroise dans le cadre d'une anthologie, c'est tout naturellement Melchior de Polignac qui met en vers les traductions en prose de Justh. En 1894, la mort empêche Justh de terminer ce travail qui est publié en 1896 sous le titre : *Poésies magyares*.²⁴ Une préface de François Coppée précède l'introduction du traducteur. Le *Pesti Napló* du 25 décembre 1894 indique que le recueil devait contenir une postface d'Alphonse Daudet, ce qui ne se réalisa pas. Cette anthologie est achevée grâce à l'aide de l'écrivain hongrois Dezső Malonyai. Elle contient 169 poèmes de 46 poètes et notamment des poésies de Petőfi, Tompa, Arany, Gyulai et d'autres poètes de l'époque classique. Elle donne aussi à connaître des poètes de la fin du XIX^e siècle, tels que Minka Czóbel, Szabolcska, Ignotus, Kálmán Tóth, Heltai... C'est Justh qui a fait la plus grande partie de la sélection et les traductions brutes, il a permis à l'éditeur de publier des auteurs vivants. Le comte Melchior de Polignac ne s'arrête pas en si bon chemin, fidèle au désir de son ami hongrois, il se charge de continuer la divulgation de la littérature hongroise en France. Dès l'année suivante, il publie la traduction d'un ouvrage de Minka Czóbel : *La migration de l'âme*.²⁵ Et pour clôturer le siècle, il donne en 1900 ses *Notes sur la littérature hongroise*.²⁶ Il s'inspire fortement de l'*Histoire de la littérature hongroise* de Beöthy.²⁷ Il trace un panorama de la littérature hongroise des origines au XIX^e siècle et finit ses notes par un essai sur le romancier Mór Jókai.

Mademoiselle Emmy Némethy (Jean de Néthy) assiste Melchior de Polignac dans tous ses travaux. Dans cette ambiance de travail très motivante et efficace elle va, elle aussi, apporter sa pierre sous l'impulsion de Sigismond Justh.

Cette jeune fille dont le nom et le pseudonyme littéraire sont d'origine hongroise, est autrichienne de naissance. Elle est l'une des figures les plus connues de la société parisienne, fréquentant la plupart des salons à vocation

²³ Zsigmond Justh (1863-1894), *Le livre de la poussta*, nouvelles trad. Guillaume Vautier, Paris, 1892, 263 p., « Journal parisien », extrait publié par G. Halász, *Nouvelle revue de Hongrie*, avril 1940, t. 62, 274-283, « Journal : époque parisienne », trad. François Gachot, *Journaux intimes et carnets*, publiés par *La nouvelle revue française*, Paris, 1975, pp 5-18.

²⁴ Melchior de Polignac, *Poètes hongrois. Poésies magyares*, poésies hongroises recueillies par M. de Polignac, précédées par une notice sur la poésie hongroise, préf. François Coppée, éd. Paul Ollendorff, Paris, 1896, XXXI-321 p., 46 poètes, 169 poèmes dont : Petőfi, Arany, Tompa, Gyulai, Szász, Eötvös, Gárdonyi, Heltai, Ignotus, Minka Czóbel...

²⁵ Minka Czóbel (1854-1943), *La migration de l'âme*, dialogues philosophiques, trad. Melchior de Polignac, ill. Henri Buttner, éd. Paul Ollendorff, Paris, 1897, VI-158 p., fig., couv. ill.

²⁶ Melchior de Polignac, *Notes sur la littérature hongroise*, Paris, 1900, 288 p., in -18°.

²⁷ Zsolt Beöthy, *A magyar nemzeti irodalom történeti ismertetése* (Présentation historique de la littérature nationale hongroise), 1877-1879, 2 vol.

littéraire ou non. Les contemporains la décrivent comme ayant une beauté exceptionnelle et une intelligence au-dessus de la moyenne.

Cette société où les “salonnardes” sont encore nombreuses et jouent un rôle certain, permet à des jeunes filles de pouvoir s’exprimer. Cela est d’autant plus vrai pour des jeunes femmes immigrées qui n’auraient pas pu jouer un tel rôle dans leur pays. Emma Némethy n’est pas seulement belle et spirituelle, sous l’influence de Sigismond Justh, elle va mettre une grande partie de son énergie au service de la connaissance de la littérature hongroise en France.

Nièce du grand écrivain autrichien Anastasius Grün (le comte Auersperg), elle se dirige très vite vers les lettres. Après un roman en anglais et une pièce de théâtre en français, elle fait des traductions de l’allemand.

Avant de la connaître personnellement, Sigismond Justh ne veut pas la rencontrer. Il trouve ce personnage trop libre à son goût et sa réputation ne correspond pas à l’idée qu’il se fait des femmes. Elle lui est présentée par hasard dans un salon. Ses préventions tombent et ils deviennent très vite les meilleurs amis du monde. Ils se retrouveront très souvent dans les salons de la tragédienne Sarah Bernhard, grande amie de mademoiselle Némethy.

Jean de Néthy (donnons-lui maintenant son nom de plume) s’intéresse très vite au projet de Justh sur la propagation de la littérature hongroise en France. Elle prend rapidement une place importante aux côtés du comte Melchior de Polignac. Aidé par Guillaume Vautier, le traducteur en français du *Livre de la Poustá* de Justh, qui possède bien la langue hongroise après avoir fait un long séjour en Hongrie comme précepteur dans une famille aristocrate, elle commence à apprendre le hongrois qu’elle maîtrise assez vite de façon satisfaisante.

Lors d’un séjour en Hongrie chez Sigismond Justh à Szabadszenttornya, elle s’enthousiasme pour les chansons et les ballades populaires que les paysans du domaine lui apprennent.. Justh commence à les lui traduire en prose et elle les met en vers. Ce travail est achevé à Paris.

En 1891, un recueil de 165 pages paraît chez l’éditeur parisien Alphonse Lemerre. Il porte le titre : *Ballades et chansons populaires de la Hongrie* et en sous-titre *Souvenir de Szent-Tornya* en hommage à Justh.²⁸ Il comporte 42 ballades et 34 chansons populaires.

Jean de Néthy explique dans la préface le pourquoi de l’ouvrage :

« *La littérature populaire de la Hongrie, pressentie et idéalisée par quelques artistes seulement à travers l’étrangeté ensorcelante de la musique cigány, est encore presque inconnue à l’étranger. Elle a longtemps été ignorée dans sa patrie même.* »

²⁸ Jean de Néthy, *Ballades et chansons populaires de Hongrie*, éd. Lemerre, Paris, 1891, VI-164

Dans cette courte préface, elle essaie de présenter cette littérature si vivante parmi le peuple qui imprègne même des poèmes de Petőfi figurant ensuite sans nom d'auteur dans des recueils de chansons populaires. Elle puise principalement ses matériaux dans le recueil publié dans les années 40 par János Erdélyi, *Népdalok és mondák*.²⁹ La plupart des ballades sont originaires de Transylvanie et quelques-unes sont très anciennes.

Elle finit sa préface par ces mots :

« Dans ma traduction, je me suis astreint à une très littérale exactitude, m'attachant autant que possible à rendre mot pour mot, vers pour vers, et si j'ose la présenter au public, c'est en me pénétrant des paroles de Barbey d'Aurevilly : "Ce n'est peut-être que dans de mauvaises traductions que l'on peut avoir l'essentiel, l'indestructible, la partie irréductible des grands poètes." – Et le peuple n'est-il pas le plus grand des poètes ?... »

Jean de Néthy a très bien jugé son livre car selon les critères actuels, l'ouvrage est fort médiocre, mais il est le seul en cette fin du XIX^e siècle à faire connaître la littérature populaire hongroise en France. Le choix des ballades populaires correspond bien à la Hongrie de l'époque qui vit une ère de post-romantisme où beaucoup de poètes, oubliés aujourd'hui, ne font que de pâles imitations du romantique Petőfi. C'est le cas notamment de Szabolcska et de Kálmán Tóth.

À la fin du siècle, elle participe aussi, avec Melchior de Polignac et quelques autres, à l'édition à Budapest d'un recueil de poésies hongroises, traduites en français, dirigé par Kálmán.³⁰

L'intimité de Sigismond Justh et de mademoiselle Emma Némethy, dans ce monde un peu étriqué et à l'affût du moindre scandale, fait courir les langues sur la nature de leurs relations. À tel point qu'en 1894, paraît à Paris un petit roman anonyme portant le titre *Dilettantes* qui les prend pour héros. C'est une forme de consécration même si elle est éphémère.

C'est le premier cercle des relations de Sigismond Justh, où une femme, Jean de Néthy joue un rôle de premier plan pour diffuser la culture hongroise et notamment la littérature.

Voilà rapidement tracé, l'itinéraire de deux femmes hongroises ayant pour point commun de vouloir mieux faire connaître la Hongrie en France. Elles le font dans des contextes très différents. Emma Teleki, après 48, défend la Hongrie

²⁹ János Erdélyi, *Népdalok és mondák* (Chansons populaires et légendes), Pest, 1846-1848, 3 vol. et aussi János Kriza, *Vadrózsák* (Roses sauvages) Kolozsvár, 1863.

³⁰ Miksa Kálmán, *Poésies hongroises*, trad. Fr. Coppée, A. Saissy, F. E. Gauthier, M. de Polignac, J. de Néthy, éd. Lampel, Budapest, s. d., XXI-111 p. (Francei Könyvtár, n° 29).

martyrisée par la répression qui suit l'écrasement de la Révolution. La nécessité est de montrer que ce pays doit exister à nouveau. De son côté Emma Némethy n'a plus à prouver l'existence de la Hongrie, le Compromis de 1867 est passé par là. En cette fin de siècle où la Hongrie commence à jouer sa propre partition sur l'échiquier européen, dans le cadre de la Double Monarchie, il est utile de présenter ses trésors culturels, son passé. Chacune d'entre elles, à leur façon, vont apporter leur pierre à ces entreprises.

D'une façon très éloignée, à des époques différentes, dans des contextes politiques et relationnels qui ne se ressemblaient pas, Emma Teleki et Emma Némethy ont joué un rôle différent au niveau de la forme mais si proche sur le fond : faire connaître la Hongrie en France.

Dans le cadre des problèmes liés au déracinement inhérent à toute immigration et de la confrontation avec un autre contexte social, ces femmes qui sûrement n'auraient pas eu l'occasion et n'auraient pas pu avoir un rôle public vont se retrouver sur le devant de la scène. L'immigration, ici, joue un rôle important dans la révélation de leur personnalité.